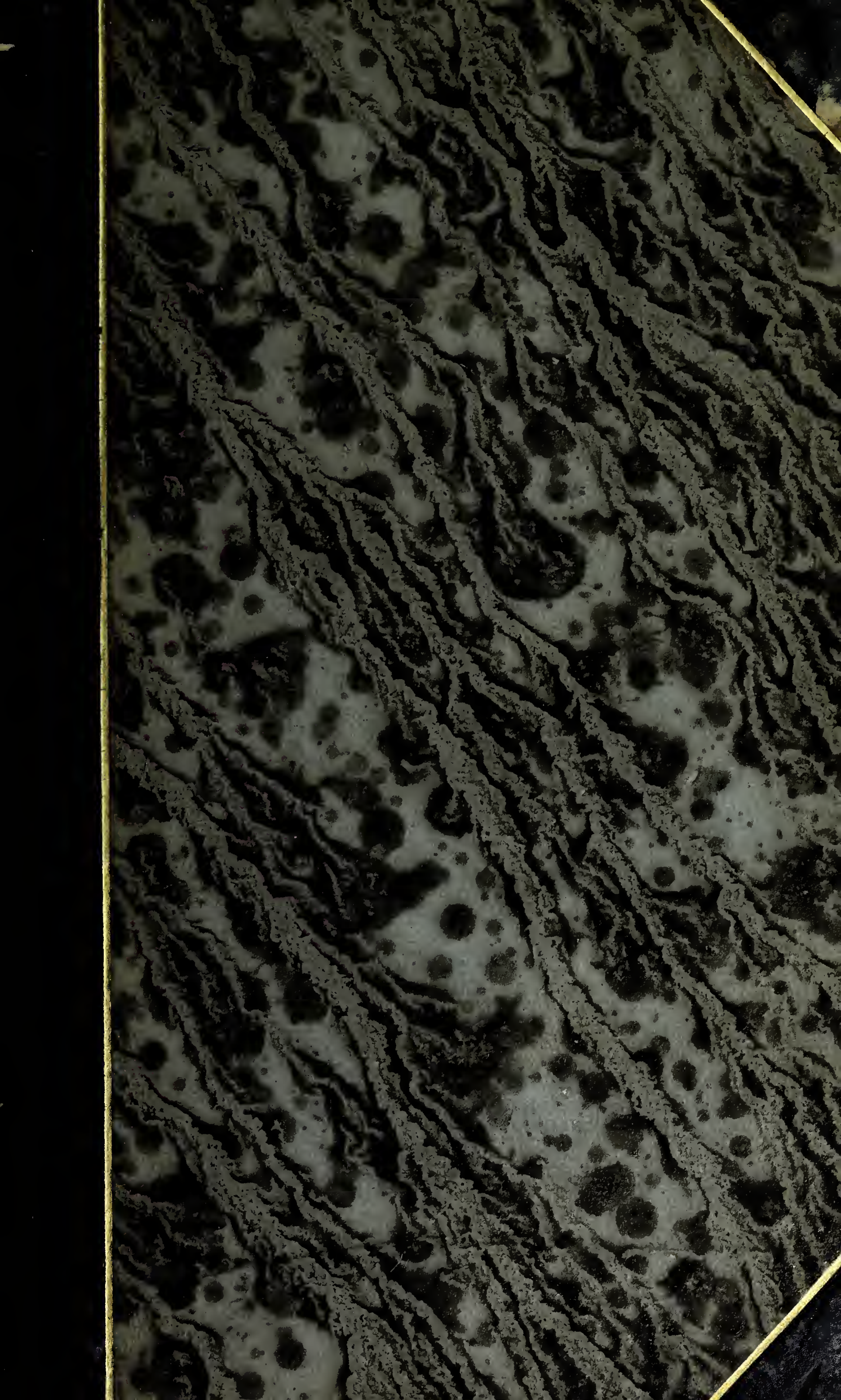
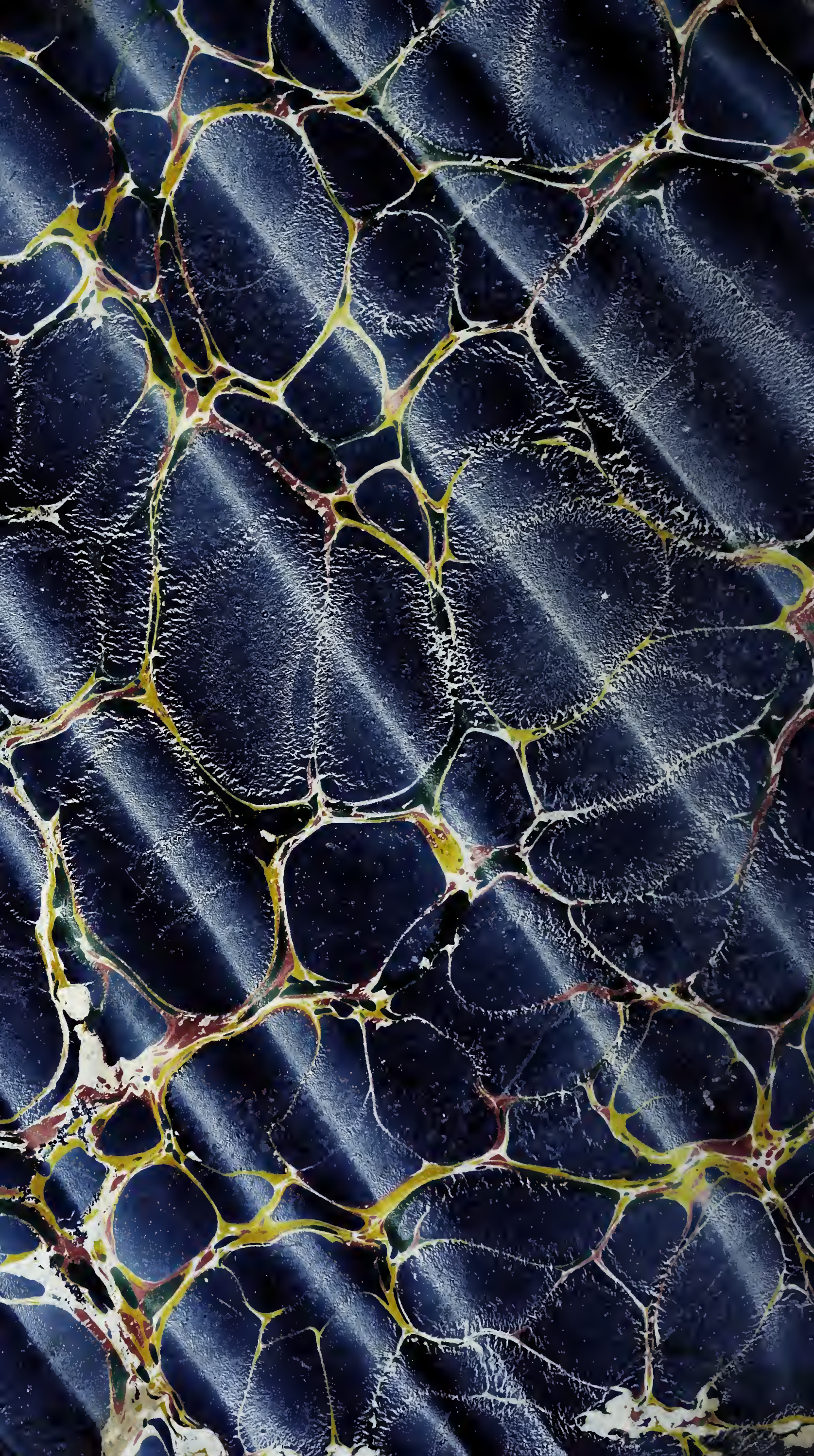
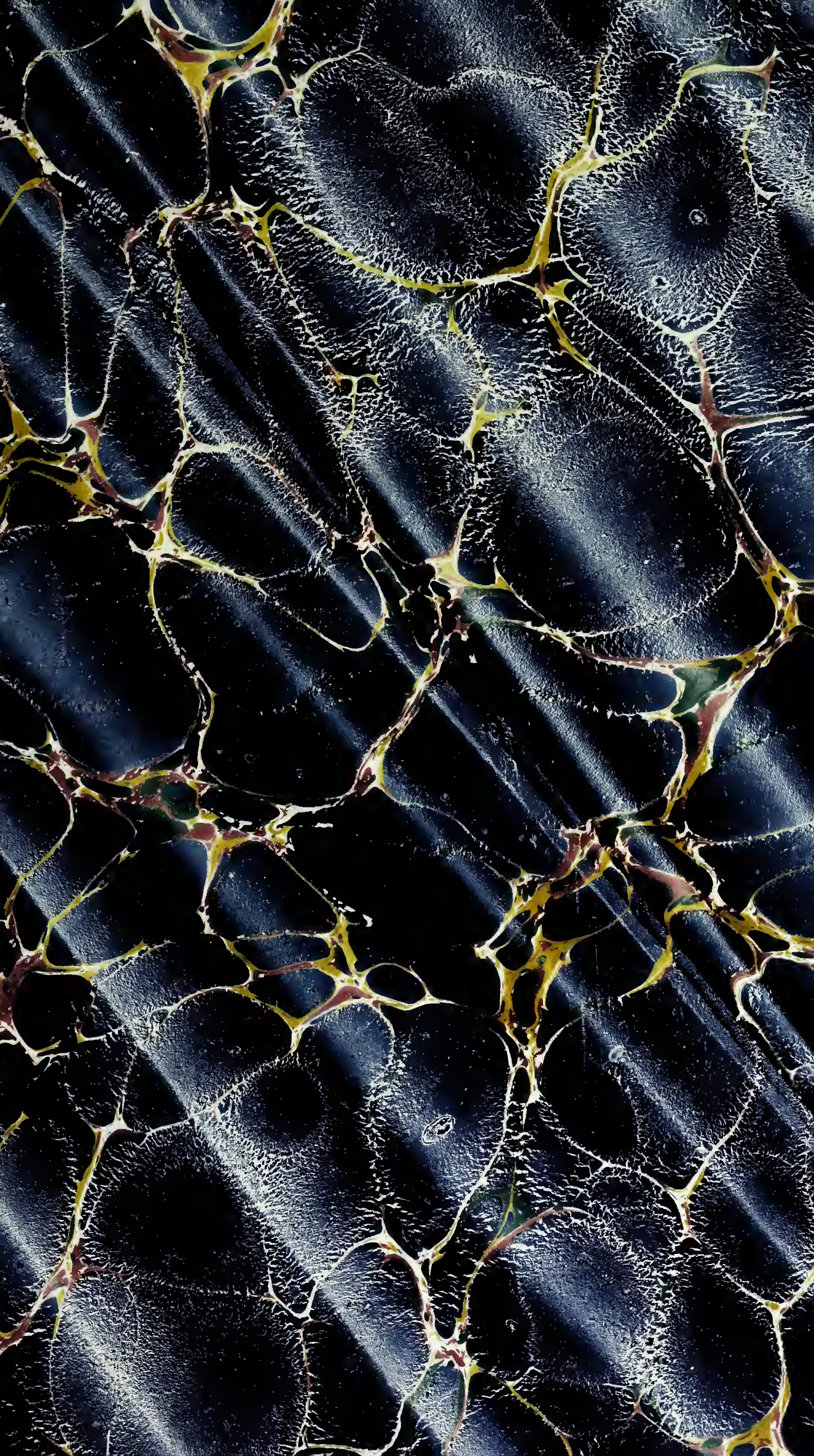






PROVERBES

ROMANTIQUES.

IMPRIMERIE DE H. BALZAC, RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

PROVERBES
ROMANTIQUES,

PAR

A. ROMIEU.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES,

QUAI VOLTAIRE ET PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXVII.

AVERTISSEMENT.

Ce Volume, outre les sept Proverbes qu'il renferme, devait en contenir deux autres : l'esprit d'opposition qui se fait remarquer dans ceux que je livre au public est un gage assuré des obstacles dont la censure menace aujourd'hui les productions de ce genre, et dont la suite de mes Essais ne m'eût assurément pas garanti.

Timide comme l'est toujours la faiblesse, cette censure tant redoutée ne frappe pas seulement la littérature politique; sa force d'inertie paralyse dans les

journaux tout ce qui les rattache à l'opinion générale. Un ouvrage qui n'a pas eu la sanction de Mont-Rouge est à jamais proscrit de leurs annonces, et si les relations commerciales ne suppléaient lentement à ce silence, les provinces ignoreraient jusqu'aux publications de la presse. Ce danger peut n'être que fictif, mais il n'en est pas moins imminent : sans cesse en contradiction avec eux-mêmes, nos hommes d'état nous ont habitués à toutes les craintes, et la France tremble aujourd'hui devant une ordonnance dont la révocation fut l'aurore du règne de Charles X.

Ce coup fatal achèverait la mission que la censure dramatique avait déjà si bien commencée ; et cependant, ne voyons-nous pas dans l'effet de ses indulgences passagères la condamnation de son habituelle sévérité?.... Une seule fois, ses ciseaux laissent échapper intact un manuscrit destiné au Théâtre Français, et cette scène nationale, atteignant le but de son antique institution, nous présente enfin,

dans LES TROIS QUARTIERS, le tableau fidèle de nos mœurs et de nos ridicules actuels. Les spectateurs, en saisissant les allusions dont cette pièce est remplie, se sont-ils empressés à la sortie de conspirer contre l'ordre public? Non, les spectateurs ont ri, chacun est rentré chez soi, et le budget s'est voté.

De tels exemples parlent trop haut pour avoir besoin de commentaire; mais la logique n'est pas à l'ordre du jour, et s'il est vrai que la censure des journaux ne soit retardée que par la difficulté de trouver des censeurs, nous devons craindre qu'elle ne nous arrive demain.

Pour éviter le sauf-conduit des commissaires chargés de l'art dramatique, les écrivains ont adressé aux salons la Vérité qu'ils ne pouvaient confier à la scène. M. Théodore Leclercq a prouvé qu'on pouvait représenter encore la société devant elle-même : tous les châteaux ont reproduit ses spirituelles esquisses, et quelques paravents ont suffi pour offrir à nos yeux

ce que le rideau de nos théâtres ne nous avait pas dévoilé.

Mais si cette route s'écarte d'un écueil, elle ne saurait éviter celui qui se prépare ; il faut donc le franchir avant qu'il soit ouvert. Si ce volume était favorablement accueilli, je ne balancerais pas à y joindre bientôt les deux proverbes qui devaient en former le complément. Jusque-là, je crois devoir céder aux conseils de mes amis, pour donner le temps à l'éditeur d'éluder les dispositions hostiles dont on effraie la librairie, et mettre ses intérêts à l'abri du silence forcé des journaux.

Au château de Bardy, le 16 juin 1827.

PRÉFACE.

Proverbes romantiques !...... Comment, vous donnez aussi dans ce genre-là? — Sans doute. — Cela commence à être effrayant, et je ne sais ce que va devenir notre littérature. Malgré les efforts du champion redoutable de l'Académie française, la nouvelle Muse a déjà pénétré dans le sanctuaire des quarante immortels, et tandis que nos grands théâtres n'offrent plus les chefs-d'œuvre des maîtres qu'à l'admiration d'un petit nombre de prosélytes, *le Bénéficiaire*, qui déguisait en vain son origine sous la forme classique des cinq actes, a vu cent fois de suite la foule inonder le péristyle des Variétés. Enfin Baal triomphe, et non content de lui voir usurper la place du vrai Dieu dans l'enceinte de nos temples, vous voulez encore consacrer ses autels jusqu'au sein des foyers domestiques..... Paisibles possesseurs des salons de campagne, les proverbes avaient du moins gardé leur pureté première; élevés au niveau des autres compositions dramatiques par le spirituel auteur du *Jury*, ils semblaient devoir désarmer la colère des Vandales, et vous voulez

aussi les envelopper dans la contagion? vous voulez leur inoculer le romantisme?..... Mais en vérité c'est une barbarie...... Plaisanterie à part, ce genre est tout-à-fait faux. — Plaisanterie à part, je le trouve très-vrai. — C'est ce que vous ne me ferez pas entendre. Je ne sais rien de plus faux que le *Solitaire* et le *Renégat*. — Ni moi non plus. — Vraiment?.... Vous n'avez donc pas employé d'inversions ni de néologismes? — En aucune sorte; j'ai tâché d'être simple et naturel. — Vous avez au moins fait agir et parler des êtres abstraits, le Temps, l'Espace, les Anges, les Démons? — Je m'en suis bien gardé : tous mes personnages sont des êtres très-réels, des êtres tels que la société en présente tous les jours à vos yeux, et ce sera ma faute si vous n'en retrouvez pas quelques-uns de votre connaissance. — Pour le coup je ne vous comprends plus, et je ne vois pas en quoi vous êtes romantique..... Ah! je vais vous y prendre : je gage que vous avez proscrit les unités de temps et de lieu. — Oui, quand j'ai eu besoin de le faire. — Voilà ce que je trouve éminemment faux. — Pourquoi? — Parce qu'on ne pourra jamais me faire accroire qu'une action qui dure deux heures embrasse un espace de plusieurs jours ou de plusieurs mois. — Vous admettez bien qu'elle embrasse un espace de vingt-quatre heures. — C'est

un terme établi ; il en faut un, et celui-là est raisonnable. —Il ne le serait pas pour des spectateurs habitués à voir des pièces dont l'action ne durerait tout juste que le temps de la représentation. —Mais nous n'avons pas cette habitude, et notre illusion se prête à un temps plus étendu, pour que la vraisemblance soit d'accord avec nos plaisirs. — Ne nous reprochez donc pas de vouloir les augmenter. —Bast!.... Je vous défie d'être intéressant en violant ces règles capitales. —Vous n'avez donc pas lu *Clara Gazul?*—Si vraiment ; mais au moins si cet ouvrage est romantique dans la forme, il est classique dans le fond : les situations sont naturelles, le dialogue vrai, les caractères bien observés..... Vous riez?—Sans doute, parce que je vois que vous plaidez ma cause. — Pour Dieu, expliquez-moi donc ce que vous entendez par romantisme? — Je ne saurais, à ce sujet, vous faire mieux comprendre mes idées, qu'en vous rapportant une suite de conversations dont j'ai recueilli dernièrement la substance. J'étais au Théâtre-Français ; on venait d'achever *Cinna*, et j'avais examiné avec attention un très-jeune homme qui occupait, avec sa sœur, le devant de la loge où je m'étais placé. A la grande scène du cinquième acte, le frère était resté froid et impassible ; la sœur fondait en larmes,

et voici ce que j'entendis lorsque le rideau fut baissé.

LE FRÈRE.

Eh bien ! tu pleures comme un enfant.

LA SOEUR.

Je t'avoue que cela m'a singulièrement émue : lorsque j'ai lu cette pièce dans le beau Corneille que tu as eu en prix l'année dernière, je n'ai pas éprouvé cet effet-là.

LE FRÈRE.

J'aime pourtant bien mieux la lire que la voir jouer.

LA SOEUR.

Oh !.... Talma est si beau !

LE FRÈRE.

C'est cela..... parce que tu l'as entendu dire.

LA SOEUR.

Regarde mes yeux, et tu verras que je le pense.

LE FRÈRE.

Tu ne t'y connais pas..... Mon professeur m'avait bien dit que je ne serais pas content : lui qui a vu Brizard, il doit être bon juge, je crois. Effectivement, j'ai trouvé que Talma dépouille Auguste de toute sa noblesse; on ne sait s'il parle en vers; on croirait entendre un brave bourgeois dans son cabinet, qui dit à l'un de ses voisins, dont il a eu à se plaindre: Soyons amis, c'est moi

qui t'en convie ; allons, qu'il ne soit plus question de rien..... Ce n'est pas de la tragédie.

LA SOEUR.

C'est ce que tu voudras ; mais cela m'a bouleversée.

LE FRÈRE.

Parce que tu es une femme ; mais moi qui suis au fait des traditions, moi qui juge avant de me laisser attendrir, je ne suis pas la dupe de mon cœur.

LA SOEUR.

Je ne sais pas juger, j'en conviens, aussi je n'ose pas toujours avouer ce que j'éprouve.

LE FRÈRE.

Et quand il dit à Cinna, qui veut l'interrompre : Tu tiens mal ta promesse..... C'était une intonation comme tout le monde en trouverait une..... Je ne dirais pas autrement, si tu ne me laissais pas finir, après m'avoir assuré de ton silence jusqu'à la fin de ma phrase. Est-ce de cette manière que doit parler un empereur?

LA SOEUR.

Si j'étais impératrice, et qu'il m'arrivât d'être seule avec mes bonnes amies, je leur parlerais comme je fais tous les jours.

LE FRÈRE.

Encore une fois, tu ne sais ce que tu dis : il y

a au théâtre une vérité de convention qu'il faut saisir.

LA SOEUR.

Ah ! je ne sais pas tout cela.

LE FRÈRE.

C'est par cette raison qu'il faut t'en rapporter aux personnes instruites.

LA SOEUR.

Tu veux donc que je demande ton avis pour savoir quand je dois pleurer?

LE FRÈRE.

Il n'y a pas moyen de raisonner avec les femmes. Commence par lire le *Cours de Littérature de La Harpe*, et nous causerons ensuite : cela te formera peut-être le jugement.

LA SOEUR.

Tu n'es pas aimable, mon frère : je n'ai pas, comme toi, remporté des prix au collége; je n'ai pas reçu de leçons de peinture, de violon, d'anglais et d'italien, et comme tu possèdes sur moi tous ces avantages, tu devrais être plus indulgent.

LE FRÈRE.

C'est que je voudrais te donner un peu de goût.

LA SOEUR.

J'ai peur que tu ne m'ôtes du plaisir.

Quelques jours après, le hasard me fit rencon-

trer mes deux jeunes gens au Musée; j'arrivai en même temps qu'eux devant le tableau du naufrage de la Méduse, et j'écoutai leurs réflexions.

LA SOEUR.

Oh!.... cela fait frémir.

LE FRÈRE.

Tu as bien raison, car c'est détestable.

LA SOEUR.

Vraiment, ce tableau est mauvais?....

LE FRÈRE.

Ne vois-tu pas que le coloris est uniforme partout?

LA SOEUR.

Dieu!.... que ces malheureux ont bien l'air de souffrir tous les tourmens de la faim!.... Ce cadavre jeté sur le bord du radeau!.... Ce vieillard qui tâte le cœur de son fils immobile!.... Ce nègre qui agite un mouchoir en l'air!.... Oh tiens, tiens, un vaisseau dans le lointain..... Ah! ils vont être sauvés!.....

LE FRÈRE.

Es-tu folle?.... C'est une toile que tu regardes.

LA SOEUR.

Ma foi, je l'oubliais. Vois, je suis toute glacée.

LE FRÈRE.

Mais fais donc attention aux défauts: nulle harmonie dans les lignes; toutes les figures jetées au

hasard ; aucune combinaison dans les plis des vêtemens.

LA SŒUR.

Ah ! je ne sais pas dessiner, et je n'entends rien à ce que tu me dis ; tout ce que je sais, c'est que jamais tableau ne m'a frappée comme celui-là.

LE FRÈRE.

Cela doit être ; quand on ne connaît pas les règles, on juge en aveugle ; mais mon maître de dessin m'avait prévenu, et je vois qu'il avait pensé juste. C'est de la peinture de genre.

LA SŒUR.

Je suis sûre que j'en rêverai cette nuit.

LE FRÈRE.

Quel dommage qu'un talent pareil ait été égaré dans une fausse route ! Tiens, regarde à côté ce Marius : voilà un véritable tableau. Comme ces poses sont académiques.... Comme le manteau du vieux Romain est bien drapé..... C'est là qu'on découvre de l'art.

LA SŒUR.

Oui, oui, c'est beau... mais j'aime mieux l'autre.

LE FRÈRE.

Tu me fais pitié..... Rien n'est amusant comme les gens qui jugent les arts sans en connaître les principes. Est-ce pour rien qu'il y a une école à Rome, et crois-tu que l'imagination suffise pour

faire un peintre? Il faut étudier les grands maîtres, et suivre la route qu'ils nous ont tracée, parce que c'est en la parcourant qu'ils ont produit des chefs-d'œuvre. Viens dans l'autre galerie, je te montrerai les tableaux des peintres d'Italie.

LA SOEUR.

Je veux bien, mais nous reverrons celui-ci avant de sortir.

Je quittai les deux jeunes interlocuteurs, et le lendemain je me trouvai placé près d'eux à une représentation d'*Otello*, au Théâtre-Italien. Après la pièce j'entendis encore ce qu'ils dirent.

LE FRÈRE.

Vas-tu t'extasier cette fois?

LA SOEUR.

Vraiment je n'ose te dire ce que je pense, car mon maître de piano m'a tellement répété que la réputation de Mme Pasta était une affaire de vogue, que je crains de me tromper.

LE FRÈRE.

Elle t'a donc fait plaisir?

LA SOEUR.

Elle m'a transportée.

LE FRÈRE.

C'est une chanteuse distinguée, sans doute; mais elle a l'organe voilé.

LA SOEUR.

Te le dirai-je? Le son de sa voix me porte à l'âme, et ce défaut que tu lui trouves est à mes yeux une qualité de plus.

LE FRÈRE.

Voilà bien l'enthousiasme !

LA SOEUR.

Non, je te dis ce que j'éprouve. Quand elle chantait la romance du *Saule*, il me semblait entendre quelque chose d'aërien, de vaporeux que je ne puis rendre ; je n'étais pas sur terre, et la salle, les spectateurs, le théâtre, tout avait disparu.

LE FRÈRE.

Ah ça, il y a de la magie, là dedans !

LA SOEUR.

Moque-toi tant que tu voudras, mais c'est là l'effet que j'ai ressenti.

LE FRÈRE.

Sérieusement, dans la scène avec Otello, n'as-tu pas remarqué qu'elle a donné un *la* qui n'était pas très-juste.

LA SOEUR.

J'avais bien le temps d'y faire attention !... C'est a peine si je pouvais respirer; l'accent du désespoir, de l'innocence injustement soupçonnée, était tout ce qui me frappait, et je gagerais qu'elle

n'a pas pris garde elle-même à la note dont tu parles.

LE FRÈRE.

Ah..... si l'on se laisse aller ainsi à ses émotions, on détruira toute théorie; mais je veux qu'elle ait bien rendu la situation, et qu'elle ait sacrifié la justesse d'un son à la vérité du jeu, il n'en est pas moins vrai qu'elle a manqué de noblesse..... Que signifie ce geste dont les *dilettanti* ont paru enchantés? Se mettre presque à genoux en posant les deux mains sur la cuisse, et regarder fixement Otello?

LA SOEUR.

Il est bien question de noblesse, quand une femme dit à son mari : Comment, c'est aux discours de ce traître que vous ajoutez foi!! Il s'agit de désordre, de passion, d'entraînement.... et.... enfin je ne puis m'exprimer..... mais j'en suis encore toute émue.

LE FRÈRE.

Toutes les règles, tous les principes sont pour toi comme s'ils n'existaient pas..... Jamais nous ne nous entendrons. Amuse-toi en ignorante.

LA SOEUR.

Et toi, bâille en connaisseur.

L'opposition de ces deux jeunes gens, chez l'un desquels la nature seule parlait, tandis que

l'autre se laissait guider par les règles admises, m'a plus fait réfléchir que toutes les controverses imprimées sur les arts. Supposez maintenant qu'ils aient tous deux pris la plume pour jeter sur le papier quelques proverbes sans conséquence, et ce que vous allez lire ne sera pas l'ouvrage du frère, mais celui de la sœur.

LE COSMOPOLITE.

QUI VERRA, SAURA.

PERSONNAGES.

ARTHUR.
RICHARD.
UN ALCADE.
JNIGO, aubergiste espagnol.
UN MOINE.
THIELMANN, } étudians allemands.
STAUB, }
UN OFFICIER ALLEMAND.
RESCHID-PACHA.
UN JEUNE GREC.
PLUSIEURS ESPAGNOLS.
PLUSIEURS ÉTUDIANS ALLEMANDS.

LE COSMOPOLITE.

SCÈNE I.

(A Paris.)

ARTHUR, RICHARD.

RICHARD.

Comment, en vérité, nous quittons Paris?

ARTHUR.

Eh! oui, nos places sont retenues... Ne vas-tu pas te plaindre? Combien de fois m'as-tu dit que tu souscrivais d'avance à toutes les entreprises folles ou sages que je pourrais tenter! Riches tous les deux, tous les deux sans famille, notre amitié est le seul nœud qui attache chacun de nous à quelque chose : nous serons donc bien partout où nous serons ensemble.

RICHARD.

J'en conviens; mais nous passons la vie si agréablement dans cette capitale! Point d'affaires, point de soucis, toujours des plaisirs, que veux-tu de mieux?

ARTHUR.

Richard, ton apathie me désole : ne sentiras-tu jamais, au fond de ton cœur, ce désir inquiet de connaître et de voir? Notre jeunesse languira-t-elle constamment dans cette fatigante monotonie? Pour moi, je suis las d'être témoin de tant de sottises; je veux quitter un pays où les illusions sont détruites, où le positif et l'égoïsme ont glacé tous les cœurs, où, tandis que l'un parle de morale religieuse et couvre d'or les tables d'écarté, l'autre regrette hautement l'austérité républicaine, et mange des truffes à chaque repas; où l'on ne voit enfin que charlatans et compères qui vendent leur baume au plus haut prix, en riant des sots qui l'achètent.

RICHARD.

Tu es bien bon de t'échauffer la bile pour si peu de chose! moi qui n'ai pas ton imagination ardente, je n'ai jamais été la dupe de personne; je n'aime ni ne hais, et n'ai de penchant que pour l'habitude.

ARTHUR.

Grand bien te fasse! il est de certaines choses auxquelles je ne puis m'habituer, moi. Je ne trouverai jamais plaisant de perdre le cinquième de mon revenu, et dussé-je vivre cent années, la congrégation ne me semblera jamais aimable.

RICHARD.

Mon cher Arthur, tu n'as pas plus que moi, ta fortune sur le grand livre; jamais jésuite n'est venu nous interdire l'entrée de l'Opéra, ou nous défendre le vin de Champagne; n'allons donc pas nous créer des tourmens, et savourons à loisir notre bonheur.

ARTHUR.

Voilà en abrégé un petit cours d'égoïsme.

RICHARD.

J'en ai dans l'esprit, mais non dans le cœur; et pour t'en donner la preuve, je suis prêt à essayer avec toi d'une autre patrie. Voyons, où allons-nous?

ARTHUR.

La saison est superbe, et le beau ciel du midi me sourit d'avance. J'ai pris un passe-port pour l'Espagne. Nos armées viennent de porter la paix dans ces contrées, et nous pourrons, sans inquiétude, jouir de l'aspect enchanteur des rives de l'Èbre et du Guadalquivir; il me tarde de contempler une autre nature; de revoir successivement, en souvenir, à Cordoue, les exploits de Gonzalve; à Séville, les espiègleries de Figaro...

RICHARD.

Et de goûter à Malaga, à Xerès, à Alicante, les vins délicieux dont nous n'avons ici que des

contre-façons. Dis-moi donc : il paraît que les femmes sont fort jolies, de l'autre côté des Pyrénées?

ARTHUR.

Des yeux noirs, une taille divine.....

RICHARD.

Ce sera charmant; nous nous fixerons là, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Nous en causerons plus tard; en attendant, je vais ce soir méditer sur la carte d'Espagne.

RICHARD.

Et moi, sur celle de Véry.

SCÈNE II.

(Une auberge espagnole.)

JNIGO, ARTHUR.

JNIGO.

Monsieur, voici votre appartement, et vous pouvez vous flatter d'occuper le plus beau, dans la plus belle auberge de la Catalogne.

ARTHUR.

On n'y a donc pas logé depus long-temps?

JNIGO.

Pardon, c'est celui que je réserve à toutes les personnes notables qui passent par cette ville.

ARTHUR.

Tout est d'une malpropreté..... Ces meubles usés, ces tentures en lambeaux.....

JNIGO.

Oh! cela ne fait rien... Mais remarquez, au-dessous du crucifix qui est dans l'alcove, ce petit bénitier fermé; il contient une relique du bienheureux saint Jacques de Compostelle. Ajoutez à cela que vous coucherez dans un lit sur lequel l'illustre curé Mérino s'est reposé près d'une heure, et vous conviendrez qu'il serait difficile de trouver une pareille chambre dans toute l'Espagne.

ARTHUR.

J'en conviens, mais elle n'en vaudrait que mieux si l'on faisait disparaître la poussière dont elle est remplie, et si l'on y plaçait quelques chaises.

JNIGO.

Je vais vous en faire monter une, et retrouver votre très-excellent compagnon de voyage, qui fait l'inspection de ma cuisine.

ARTHUR, défaisant les malles.

Dieu, quelle chaleur!.... (Il se met à la fenêtre.) Le beau ciel!.... Les vilaines maisons!.... Je ne voyagerai

plus la nuit : voilà dix heures que je suis en Espagne, et je n'ai encore rien vu. Ah ! bon Dieu, que de clochers!.... un, deux, trois, quatre..... Ah ça, il y a au moins deux églises par rue, ici..... Ah, ah, un rassemblement! Tout le monde court; eh ! mais, il me semble que l'on poursuit un homme.. quelque voleur, sans doute.

(Entre un Alcade.)

L'ALCADE.

Monsieur, votre serviteur.

ARTHUR.

Je vous salue, Monsieur. Pardon, quelle est la cause de ce tumulte?

L'ALCADE.

Ce n'est rien du tout... Un négro dont le peuple fait justice.

ARTHUR.

Il a volé?

L'ALCADE.

Volé?.... on a bien le temps de prendre garde à cela, aujourd'hui!.... Nous avons assez d'occupation à poursuivre ces libéraux maudits, ennemis de la religion et du roi.

ARTHUR.

C'est donc le peuple qui les arrête?....

L'ALCADE.

Le peuple les assomme, et nous évite la lon-

gueur d'un jugement, ce qui ne fait que les tirer plutôt d'inquiétude. Mais permettez : en ma qualité d'alcade, je viens visiter votre passeport.

ARTHUR.

Le voici.

L'ALCADE.

En vérité, je ne fais que cela dans cette auberge ; tous les étrangers la choisissent, parce qu'elle est la plus belle.....

ARTHUR.

Cela donne une bonne idée des autres.

L'ALCADE.

Ah ! vous êtes Français.....

ARTHUR.

Oui, Monsieur.

L'ALCADE.

Vos compatriotes nous ont fait bien du tort.

ARTHUR.

Comment, n'ont-ils pas délivré votre roi? n'ont-ils pas rétabli le gouvernement sur ses anciennes bases ?

L'ALCADE.

Oh! l'armée de la foi, les hauts faits du Trapiste, et les prières du clergé, y ont bien autant contribué qu'eux ; mais en admettant même que nous leur devions quelque reconnaissance à cet égard, combien ne nous en ont-ils pas affranchis depuis?

Croyez-vous que, sans leur prétendue modération, nous aurions encore autant de peine à sévir contre les constitutionnels que nous trouvons chaque jour dans leurs retraites? On eût agi vigoureusement pendant quelques mois, l'Espagne eût été tranquille et catholique, et nous aurions encore ce bon M. Ugarte qui ne voulait que le bien et les mesures de rigueur.

ARTHUR.

Vous m'étonnez, Monsieur; je croyais les Français chéris, et l'Espagne pacifiée.

L'ALCADE.

Oh! bien oui, c'est cent fois pis qu'avant leur arrivée. Ils nous ont apporté de Paris des principes fort dangereux, des livres qui le sont davantage... Quel est celui-là, que j'apperçois dans votre malle? La Henriade..... je ne connais pas cela.

ARTHUR.

C'est un poëme de Voltaire.

L'ALCADE.

De Voltaire!.... Je vais le faire brûler tout de suite devant la porte.

ARTHUR.

Comment donc! mais je vous prie de n'en rien faire!

L'ALCADE.

Est-il possible qu'à la douane on laisse passer de semblables ouvrages!

ARTHUR.

Monsieur, cet ouvrage est un éloge de Henri IV, roi comme je vous en souhaite un ; c'est un éloge de la religion que vous prétendez défendre.

L'ALCADE.

Vous me prenez pour un ignorant, je crois; comme si je ne savais pas que Voltaire est un hérétique et un négro..... Je vous préviens, Monsieur, que tout Français que vous pouvez être, on va examiner attentivement vos malles et vos effets, et que je vous place, à compter de ce moment, sous la surveillance immédiate de la Junte.

(Il sort.)

ARTHUR.

Quel diable d'homme est-ce là?... Allons voir ce que fait Richard.

(Il sort.)

SCÈNE III.

(La cuisine de l'auberge.)

JNIGO, UN MOINE, assis, RICHARD, DIVERSES PERSONNES.

RICHARD.

Nos cuisines françaises ont une autre tournure que celle-ci!...

LE MOINE.

Seigneur Jnigo, le couvent de Saint-François excusera la faiblesse de votre don, en raison des pertes que tout le monde a éprouvées, et cela n'empêchera pas que l'on ne fasse des prières pour vous.

JNIGO.

Je me recommande à votre sainteté.

RICHARD, faisant le tour de la cuisine.

Où diable sont donc les provisions?

LE MOINE.

En attendant que vous ayez préparé mon repas, Je vais dire un chapelet à votre intention. Et vous, Jnez, n'oubliez pas de mettre en réserve la dixième gerbe de votre champ; je viendrai la prendre dans quelques jours..... Au village prochain, il y a eu un homme enlevé tout vivant par le diable, pour avoir refusé de payer la dîme à Saint-François.

JNIGO.

Jésus Maria! cela fait trembler.

RICHARD.

Tudieu!.... c'est pis encore que nos jésuites... Oh ça! M. l'aubergiste, je ne vois pas grand'chose à votre garde-manger; nous avons pourtant un appétit de voyageurs, et nous comptons mettre votre savoir-faire à l'épreuve. L'esprit national vous inspirera, j'espère, et vous vous piquerez

d'honneur pour nous donner une haute idée de votre pays. Voyons, qu'avez-vous à nous offrir?

JNIGO.

Je n'ai guère aujourd'hui que des œufs, des légumes et de la marée.

RICHARD.

Tout cela n'est pas restaurant: tenez, les choses les plus simples sont les meilleures; mettez-nous un poulet à la broche.

(Le Moine se lève.)

JNIGO.

Un poulet!....

RICHARD.

Eh oui!.... Vous n'en avez pas? Voilà une maison bien montée! Vous aurez du moins quelques cotelettes?

JNIGO, se signant.

Jésus Maria!....

LE MOINE.

Croyez-vous que le seigneur Jnigo soit un hérétique?... de la viande chez lui... un vendredi!!

RICHARD.

Révérend père, c'est au seigneur Jnigo que je parle, et non à vous; je suis venu dans son auberge pour déjeuner, et non pour faire pénitence: quand cette dernière idée me viendra, nous pour-

rons causer ensemble ; mais, jusques-là, vous ferez sagement de vous mêler de vos affaires.

LE MOINE.

Par notre dame d'Atocha, c'est un excommunié qui parle !.... c'est un brigand échappé des bandes de Riégo !... mes amis, prenez garde de le toucher, et surtout empêchez-le de sortir.

(Il sort d'un air menaçant.)

(Entrent ARTHUR et L'ALCADE.)

L'ALCADE.

Quelle est la cause de ce tapage ?

JNIGO.

Seigneur alcade, nous venons d'être témoins d'un scandale abominable.

ARTHUR, à Richard.

Qu'est-il donc arrivé ?

RICHARD.

C'est un moine qui m'a vomi des imprécations, parce que j'ai demandé des cotelettes.

L'ALCADE.

Un vendredi !... mais ce sont donc des païens ?... l'un apporte les œuvres de Voltaire, l'autre méconnaît les commandemens de l'Église.

JNIGO.

Seigneur alcade, voilà le peuple qui arrive précédé du révérend père : il va y avoir du bruit dans

ma maison. Que ces messieurs me payent, et faites-les sauver.

(On entend des cris au dehors.)

L'ALCADE.

Payez, Messieurs, et suivez-moi en prison.

ARTHUR.

En prison, et pourquoi?...

INIGO.

Sainte Vierge ! on lance des pierres, mes vitres vont être brisées?

RICHARD.

Quel damné pays !... Sauvons-nous par la cour !

ARTHUR.

M. l'alcade, nous nous plaçons sous la protection de votre autorité.

(Entre le Moine suivi des gens du peuple.)

PLUSIEURS VOIX.

Vive la religion !... mort aux négros !

LE MOINE, montrant Richard.

Voilà le révolutionnaire !

L'ALCADE.

Révérend père, celui-ci ne vaut pas mieux... J'ai trouvé un Voltaire dans sa malle.

UN BOUCHER.

Il faut le pendre.

UNE FEMME.

Oui, oui, devant l'église.

ARTHUR, saisissant un couteau.

Le premier qui approche, je l'étends sur le carreau.

LE MOINE.

Il est possédé !

RICHARD.

Messieurs, au nom du ciel veuillez m'entendre ?

LE MOINE.

Il blasphème !

UNE VOIX,

Ce sont des espions français.

JNIGO.

Révérend père, empêchez donc qu'on ne leur fasse du mal, avant qu'ils m'aient payé.

L'ALCADE.

Je vais les conduire en prison.

UNE FOULE DE VOIX.

Non, non, mort aux négros !..

(Entre une patrouille française.)

L'OFFICIER.

Eh bien !... Quel désordre... entourez ces deux personnes.... Allons, qu'on se retire.

PLUSIEURS VOIX.

Mort aux Français !

(Le moine et le peuple sortent.)

L'OFFICIER.

Messieurs, je vois que vous êtes des compa-

triotes, et je m'estime heureux d'être arrivé si à propos. Quel est donc la cause de cet acharnement contre vous?

RICHARD.

Hélas, Monsieur, j'ai le malheur d'aimer les cotelettes et de ne pas aimer les insolens, fussent-ils couverts d'un froc.

L'ALCADE.

Seigneur officier, ce sont des Jacobins français, et vous feriez bien de les abandonner à la justice.

ARTHUR.

Mon camarade a oublié que c'était un jour maigre, et moi j'avais la *Henriade* dans ma malle, voilà les chefs d'accusation.

L'OFFICIER.

Seigneur alcade, vous feriez bien de vous occuper à calmer l'esprit du peuple, à ramener l'ordre et la tranquillité dans cette ville, plutôt que d'exposer les Français à être assassinés sous vos yeux. Je prends ces messieurs sous ma sauvegarde; tant que j'aurai mon épée, personne ne leur fera le moindre mal.

INIGO.

Là! on m'a volé tous mes couteaux, et la moitié de ce qu'il y avait ici?

L'ALCADE.

C'est une punition de la Vierge, pour vous apprendre à recevoir des hérétiques chez vous.

(Il sort.)

RICHARD.

Tu as eu une belle idée de venir visiter ce repaire de bêtes féroces.

ARTHUR, à l'Officier.

Monsieur, que de remercîmens nous avons à vous faire !

L'OFFICIER.

Vous ne pouvez rester plus long-temps en Espagne ; il faut partir, et j'envie bien votre sort...

ARTHUR.

Allons vite refermer nos malles ; seigneur Jnigo, voilà pour vous... Vous voyez que les hérétiques payent un peu mieux que les moines.

JNIGO.

Chacun son état.

L'OFFICIER.

Je vous escorterai le plus loin possible, et songez à ne pas vous arrêter un instant.

RICHARD.

Je n'aurai pas même goûté les vins du pays !.. O France ! France ! où es-tu ?

ARTHUR.

Eh ! mon Dieu ! tous les peuples ne ressemblent pas aux Espagnols, Dieu merci, et nous en trou-

verons de plus aimables. On se moquerait de nous si nous revenions si tôt à Paris. Où irons-nous?

RICHARD.

Partout, pourvu que nous quittions cette terre maudite.

ARTHUR.

Ne perdons pas de temps, nous déjeunerons sur la frontière.

RICHARD.

Jure donc encore après le *trois pour cent!*

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.[1]

(La scène est en Allemagne. Une tabagie.)

THIELMANN, DES ÉTUDIANS.

THIELMANN, un verre de bière à la main.

Buvons à la ronde, frères, et vive à jamais Jéna! partout le désir d'être libre se fait sentir autour de nous; les Philistins brûlent de faire partie de notre corps, car les Burschen sont libres...

(1) Les détails de mœurs que renferme cette scène pourront étonner quelques lecteurs. Ils sont authentiques: l'auteur les tient d'un célèbre professeur qui a fait en Allemagne un séjour assez long, plus long même qu'il ne l'aurait voulu.

TOUS LES ÉTUDIANS, élevant leurs verres.

Houzza!...

THIELMANN.

Buvons donc à la ronde, et vive à jamais la patrie allemande! Buvons à la santé des dames: s'il en est un qui ose outrager ce sexe, il n'est pas pour lui de place parmi les amis et les hommes libres : oui, les Burschen sont libres!...

LES ÉTUDIANS.

Houzza!...

THIELMANN.

Buvons aussi à la santé de l'homme courageux : l'amour, les chansons et le vin sont la preuve de sa force. Celui qui ne les connaît pas est digne de pitié; mais les Burschen sont libres...

LES ÉTUDIANS.

Houzza!...

(Entrent Staub et Arthur.)

STAUB.

Je vous présente un Français...

LES ÉTUDIANS.

Un Français !... oh!

STAUB.

Patience! il est ennemi du despotisme, fuyant les doctrines mondaines de son pays, il vient chercher parmi nous la lumière et la vertu.

ARTHUR.

J'y viens du moins chercher, Messieurs, la raison et la philosophie; car j'ai voulu visiter l'Es-

pagne, et en moins d'une heure j'ai failli être lapidé par la canaille et les moines.

THIELMANN.

Voilà les résultats de l'ignorance et de la superstition. Monsieur, votre visite nous fait honneur, et quoique vos compatriotes aient longtemps contribué à éteindre ce feu sacré qui embrâse le cœur de tous les vrais Teutons, nous chérissons les amis de la liberté, à quelque nation qu'ils appartiennent. Voici un cigare et de la bière, prenez séance avec nous.

ARTHUR.

Messieurs, je suis bien sensible... ouf!... ah!... Pardon, j'ai peine à respirer, et mes yeux se ferment malgré moi.... Le nuage épais qui remplit cette chambre....

STAUB.

Dans une minute vous n'y ferez plus attention.

UN ETUDIANT.

Les sybarites de France ne peuvent supporter la fumée.

ARTHUR.

Celle du canon ne les incommode jamais.

STAUB.

Bravo! il faut de l'esprit national. C'est ici que vous en trouverez le noble exemple. A propos,

Messieurs, a-t-on des nouvelles du duel d'hier au soir?

THIELMANN.

C'est une horreur; tous les principes du commentaire y ont été violés, et les deux champions se sont battus sans aucune cérémonie préparatoire.

UN ÉTUDIANT.

Il faut les faire recommencer.

THIELMANN.

C'est impossible : l'un d'eux a menti; il lui est défendu à jamais de tirer l'épée avec les Burschen.

STAUB.

Fort heureusement, il y en a un autre ce soir entre un Burschen de notre confrérie et un de la foi d'Allemagne. Ils ont tous deux la grande habitude, et cela se passera dans les règles. Si Monsieur veut y assister, il pourra tirer grand profit de ce spectacle.

THIELMANN.

Nous vous invitons aussi à la représentation que nous donnons ce soir d'Hermann: le nom du vainqueur de Varus, du héros de la Germanie ne vous est pas sans doute inconnu, et c'est en admirant la vie des grands hommes que l'on peut commencer à retremper son âme.

ARTHUR.

Je vois, Messieurs, qu'on ne m'avait pas trompé sur votre compte. C'est ici que le patriotisme existe et se propage dans toute sa vigueur première. Vos mœurs simples et sévères, vos pensées grandes et généreuses réchauffent mon imagination engourdie, et il me semble que je serai meilleur quand j'aurai vécu parmi vous.

THIELMANN.

N'en doutez pas; mais il faut avoir la vertu pour but unique de vos actions.

ARTHUR.

C'est, sans contredit, le plus noble.

THIELMANN.

L'amour de la vertu doit vous conduire à l'exaltation contre le vice, et de-là contre les vicieux.

ARTHUR.

Ce sentiment m'est naturel.

STAUB, criant.

Faites donc donner de la bière.

THIELMANN.

Nous en demandons un gage de votre part. Un ancien Burschen, enfant dégénéré, comme ils le deviennent malheureusement presque tous en retournant parmi les Philistins, est aujourd'hui assesseur au tribunal de Cassel. Il a poussé l'au-

dace jusqu'au point de publier un livre contre les universités allemandes, et ce crime ne peut rester sans vengeance; c'est à vous que nous en remettrons l'honneur.

LES ÉTUDIANS.

Oui, oui.

ARTHUR.

A moi, Messieurs!

THIELMANN.

A vous! ce n'est pas un assassinat que nous vous demandons... Provoquez-le, et que le traître soit obligé de croiser son épée avec la vôtre. Il ne peut manquer de tomber sous vos coups, car l'homme libre triomphe toujours de l'esclave.

LES ÉTUDIANS.

Houzza!

UNE VOIX.

Aux mânes de Sand!...

(Profond silence.)

ARTHUR.

Je pense, Messieurs, que c'est une épreuve que vous me faites subir, car une telle action serait contradictoire avec vos principes. La liberté vous est chère..., respectez-la donc chez tout le monde. Voulez-vous enchaîner la presse, son organe le plus actif? Qui vous a donné le droit de punir l'auteur d'un mauvais livre, vous qui blâmez dans

les gouvernemens l'exercice de ce droit? Je ne serai pas l'instrument d'un tel abus, et si c'est là le gage que vous exigez de mon zèle, je refuse absolument de le donner.

LES ÉTUDIANS.

A la porte !

QUELQUES VOIX.

Il faut le tuer !

THIELMANN.

Quel homme nous avez-vous amené-là, Staub ?

UNE VOIX

Point de Français.

(On lance un pot de bière qui va frapper le mur.)

ARTHUR.

Messieurs, suis-je en danger parmi des hommes qui se disent libres? Je ne puis répondre à tous, mais qu'on me donne une épée, et je tiendrai tête à qui le voudra.

THIELMANN.

Je suis votre homme, et je me charge de combattre pour les principes que vous avez outragés.

LES ÉTUDIANS.

Bravo !

THIELMANN.

Avant de nous séparer, frères, je vous rappelle que demain nous tiendrons une séance où je vous présenterai quelques nouvelles idées sur les moyens

de régénérer l'Allemagne, et de repousser les envahissemens de la Sainte-Alliance. En attendant, buvons à la ronde, et vive à jamais notre pays! Soyons toujours purs et fidèles comme l'ont été nos pères, et n'oublions pas ce que nous devons à la postérité! Oui, les Burschen sont libres!...

LES ÉTUDIANS

Houzza!!

(Tout le monde sort.)

SCÈNE V.

(La chambre de Staub.)

RICHARD, STAUB.

RICHARD.

Comment! vous êtes tous logés de cette manière?... Quand je compare cette chambre à celle que j'occupais rue de La Harpe, dans le temps de mon cours de droit, je suis vraiment honteux: j'avais de vieux murs tout noirs pour point de vue, et deux mauvais plâtres de Voltaire et de Rousseau pour seuls ornemens. Ici, une campagne admirable; un piano... c'est délicieux; vous ne devez avoir que des idées riantes.

STAUB.

Tout ce qui peut élever l'âme est ce dont nous cherchons à nous entourer. La musique et l'aspect de la nature disposent à l'amour et au patriotisme.

RICHARD.

Il est excellent ce piano... Jouez-moi donc quelque valses.

STAUB.

Oh ! ce n'est point comme objet de distraction que cet instrument est ici... L'homme vulgaire se délasse avec la musique ; l'homme libre se fortifie par son secours. Ce n'est pas la musique de l'esprit que le Burschen cultive, c'est celle du cœur, celle qui nous jette dans cette agitation, dans cette extase qui font du brave un héros.

RICHARD.

Moi, j'aime la musique de toute espèce, pourvu qu'elle soit bonne... Ah ! bon Dieu !... qu'est-ce que je vois là ?

STAUB.

Un poignard, l'arme naturelle, l'arme par excellence.

RICHARD.

Tous les étudians ont-ils chez eux cette arme par excellence ?

STAUB.

Elle leur est aussi indispensable qu'une Bible.

RICHARD.

A Paris, notre arsenal se composait tout au plus de deux fleurets... (riant) ah!... voilà quelque chose de moins austère... Peste, quels jolis cheveux blonds!

STAUB.

Ils appartiennent à ma Promise, qui me les a envoyés dans sa dernière lettre.

RICHARD.

Comment! elle vous écrit?

STAUB.

Très-souvent. Cela vous étonne? En France on ne connaît pas l'amour, on en fait un plaisir... Parmi nous c'est un devoir.

RICHARD.

Celui-là ne doit pas coûter à remplir. Et comptez-vous épouser cette belle Promise?

STAUB.

C'est mon espoir le plus cher, après celui de la régénération allemande.

RICHARD.

Vive la constance.... Nous autres, nous changeons de Promises tous les quinze jours. Y a-t-il long-temps que cette passion-là dure?

STAUB.

Deux ans.

RICHARD.

Avez-vous fait long-temps votre cour?

STAUB.

Comment cela?

RICHARD

Je demande si elle s'est fait prier long-temps... car, enfin, une personne qui vous écrit et vous envoye des mèches de cheveux, n'a sans doute plus rien à vous faire désirer.

STAUB.

Insolent!

RICHARD.

Eh bien!....

STAUB.

Apprenez que Maria Helberg, ma Promise, est aussi pure que la vertu elle-même.

RICHARD.

Il n'y a pas besoin de vous fâcher pour cela.

STAUB.

Français corrompu, je tirerai vengeance de l'affront que vous venez de faire à une vierge céleste....

(Il prend une épée.)

RICHARD.

Monsieur, doucement, je n'ai pas d'armes....

STAUB.

Soit... Je vous attends dans un quart-d'heure, sur votre parole.... Je vais chercher un témoin; assurez-vous du vôtre.

(Il sort.)

RICHARD.

Un duel!.... Il fallait que je sortisse de France pour cela; que le diable emporte les voyages!

SCÈNE VI.

(La chambre de Richard.)

ARTHUR, RICHARD.

ARTHUR.

Richard, j'ai besoin de toi pour une affaire importante.

RICHARD.

Oh! j'en ai une qui presse davantage... Je vais me battre.

ARTHUR.

Te battre!.... et moi qui venais te prier d'être mon témoin!

RICHARD.

En vérité!... tu as donc badiné en parlant de la Promise d'un de ces messieurs?

ARTHUR.

Non, j'ai refusé d'avoir de l'exaltation.

RICHARD.

Ce sont des enragés!

ARTHUR.

Extrêmes en politique!...

RICHARD.

Extrêmes en amour!...

ARTHUR.

Que veux-tu y faire?.. Nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de nous battre comme de braves gens et de partir aussitôt après, si nous sommes encore de ce monde.

RICHARD.

Bien raisonné... Tu vois, mon cher Arthur, que le fanatisme idéologique n'est pas plus aimable que le fanatisme religieux, et que nous n'avons rien gagné à quitter un pays d'esclaves pour un pays de penseurs.

ARTHUR.

Aussi n'irons-nous plus visiter tous ces anciens états, où de longues habitudes ont jeté de profondes racines... Il faut voir un peuple neuf, où la liberté ait tout l'éclat de la jeunesse, où tous les hommes soient encore bouillans de patriotisme et d'activité. Tu entends que je veux parler des Grecs.

RICHARD.

Tiens, moi, je crois que nous ferions mieux de retourner à Paris.

ARTHUR.

Nous y reviendrions misanthropes : il faut quelques impressions agréables pour détruire celles que nous avons eues depuis notre départ, et la Grèce nous offre un grand spectacle, auquel on doit être fier d'assister. Ce nom seul vient de me remplir d'audace, et je suis sûr de moi... Toi, de la prudence, et nous nous en tirerons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

(La scène est en Grèce en 1825. Le port de Missolonghi.)

ARTHUR, RICHARD.

ARTHUR.

Enfin nous avons touché le sol sacré de la Grèce..... C'est maintenant que j'apprécie tout notre bonheur, d'en avoir été quittes chacun pour une égratignure à ces maudits duels d'Allemagne.. Nous voici dans l'ancienne patrie des arts, des héros, des dieux..... Ne sens-tu pas ton âme s'agrandir, tes idées s'élever?

RICHARD.

Sans doute; mais je trouve cette ville de Missolonghi bien malpropre et bien incommode. Notre auberge d'Espagne était un palais auprès de la maison que nous allons occuper.

ARTHUR.

Il s'agit bien de cela, vraiment!.... Crois-tu qu'Odysseus, Canaris, et tous ces illustres chefs qui conduisent à la victoire les descendans de Thémistocle et Léonidas, soient mieux logés que toi? Tu dormiras dans un lit! c'est sur la dure, c'est sur le plancher d'un vaisseau qu'ils se reposent.

RICHARD.

Bon Dieu! ne te fâche pas. Je ne suis point soldat comme eux, et j'ai malheureusement toujours joui de mes aises.

ARTHUR.

Mais, en vérité, je ne te comprends pas: ton cœur est-il de glace? Pour moi, je pensais qu'il était impossible à l'homme le plus apathique d'aborder aux rivages de Grèce sans être électrisé, sans changer à l'instant de nature... Ah, mon pauvre Richard, que je te plains!

RICHARD.

Pour le coup, tu as raison; je suis à plaindre, en effet, d'avoir uni ma destinée à celle d'un com-

pagnon aussi aventureux... Oh! c'est que je te connais! tu es capable de me faire enrôler, sans m'en prévenir, dans les rangs des Hellènes.

ARTHUR.

Eh bien, refuserais-tu?

RICHARD.

Dix fois pour une, je t'en préviens. Je seconderai de mes vœux une cause sainte, une cause commune à tous les peuples de l'Europe, je contribuerai même de ma fortune, s'il le faut, au succès des armes de la nouvelle république; mais m'exposer au sabre de quelque brutal d'Albanais, qui m'aurait enlevé la tête avant que j'eusse pu savoir d'où il sort, c'est ce que tu ne me verras jamais faire; tu peux bien y compter.

ARTHUR.

Regarde cette maison, et rougis à son aspect... C'est là que lord Byron a rendu le dernier soupir.

RICHARD.

Cela pourra bien nous arriver comme à lui, si nous restons quelque temps dans cette ville, dont l'air malsain me fait déjà ressentir ses effets.

ARTHUR.

Bon, tu t'y feras; et quand nous jouirons du beau climat de l'Attique, tu n'y songeras plus. Oh! qu'il me tarde de saluer la cité de Miltiade et de Périclès! de contempler ce Pirée, où rentrèrent

les vainqueurs de Salamine ; de voir enfin flotter l'étendard de la liberté sur les ruines du Parthénon..... Oh ! c'est décidé, tu me quitteras si tu veux, mais il faut absolument que je me mêle à ces braves : il ne sera pas dit que j'aie fait un voyage en Grèce sans avoir contribué à sa délivrance.

RICHARD.

Ah!... Ceci devient trop fort. Arthur, tu oublies nos conventions : vas-tu m'abandonner dans un pays étranger, à trois cents lieues de la France, moi ton ami, ton seul ami, qui n'ai renoncé à mes douces habitudes que pour te faire plaisir?

ARTHUR.

Mais aussi, pourquoi ne sens-tu pas comme moi? Pardon, Richard, je n'ai pas voulu te faire de peine.... Ah!... j'aurais dû partir seul. Tiens, regarde le port, cette activité qui règne partout, cette enfance d'un peuple libre, si supérieure à la caducité de nos vieilles monarchies... tout cela ne te dit rien?... Que je voudrais te communiquer un peu de mon âme!

RICHARD.

Ah! ah! voici un officier dont l'uniforme est étranger.

ARTHUR.

C'est sans doute un brave qui vient prêter aux Grecs le secours de son épée.... Abordons-le.

(Entre un Officier Allemand.)

ARTHUR.

Pardon, Monsieur, vous arrivez?

L'OFFICIER.

Au contraire, Monsieur, je pars, et si vous cherchez une occasion pour aller en Italie, nous avons encore quelques places dans le bâtiment.

ARTHUR.

Nous sommes de nouveaux venus.

RICHARD.

J'aurais presque envie d'accepter.

ARTHUR.

Vous quittez l'armée des Hellènes?

L'OFFICIER.

Oui, Monsieur; j'en ai fait partie durant trois mois, et cela me suffit... Auriez-vous aussi l'intention d'y servir?

ARTHUR.

Sans mon ami, je me serais déjà présenté.

L'OFFICIER.

Ah! Monsieur, que mon exemple vous soit du moins profitable. Comme vous, j'ai débarqué sur ce rivage, la tête remplie des plus flatteuses chimères, et tout cela s'est dissipé... Croyez-moi, il n'y a pas le moindre espoir d'avancement.

ARTHUR.

Que m'importe ?... Ce n'est pas là le motif qui pourrait me déterminer.

L'OFFICIER.

Cependant, il n'est pas agréable d'obéir à des gens moins instruits que soi. Voyez ce qui m'arrive... major dans un régiment saxon, je devais au moins m'attendre à commander une brigade ; à peine ai-je pu être employé comme officier d'ordonnance. Sur la foi des journaux, j'avais cru trouver ici un bon commencement d'organisation, une caisse, et tout ce qui constitue une administration militaire bien réglée ; eh bien ! il n'y a encore ni *feuille de prêt*, ni *masse de linge et chaussure.*

ARTHUR.

Ces détails, fort importans sans doute lorsqu'une armée est établie, sont les derniers dont on s'occupe dans une guerre d'indépendance. Il s'agit avant tout de chasser l'ennemi commun, et de relever, sur cette terre, l'antique statue de la liberté.

L'OFFICIER.

C'est à quoi l'on ne parviendra jamais, si l'on ne commence par établir une discipline. Je sais très-bien qu'en plusieurs rencontres on a battu les Turcs, j'ai moi-même été étonné du courage

de ces gens-là; mais il n'y a pas moyen de leur faire exécuter une charge en douze temps.

ARTHUR.

L'essentiel est de remporter la victoire.

L'OFFICIER.

Oh!... il y a des principes dans l'art militaire comme dans tous les autres, et il faut d'abord les étudier. C'est à quoi les étrangers peuvent être utiles; mais on néglige à cet égard leur instruction, dès-lors il est de leur dignité de partir au plus vite. Vous sentez bien que ce n'est pas un tacticien comme moi qui va se remettre à faire le coup de fusil.

ARTHUR.

Je n'ai pas l'honneur d'être militaire, Monsieur, et quel que soit le poste qu'on m'assigne, je serai fier de le remplir. J'irai trouver quelqu'un des généraux, et je lui offrirai mes services, sans demander ni salaire ni récompense.

RICHARD.

Mais, encore une fois, nous sommes venus ici pour voyager et non pour nous battre.

L'OFFICIER.

Vous vous attendez à trouver des régimens, vous trouverez une bande entièrement dévouée à un chef... Tous ne ressemblent pas à Canaris ou à Mavrocordato. Ceux-ci sont animés par le plus

pur héroïsme, par l'amour du bien public; mais combien d'autres profitent des circonstances pour jouer un rôle et succéder au pouvoir des Pachas! J'ai eu affaire à Colocotroni, et je sais ce qu'il en est... Mille pardons, je vois que le navire est sur le point d'appareiller, et je me vois forcé de vous dire adieu. Je vous préviens au reste que le Kiaia-bey a mis la tête de chaque Franc au prix de quinze cents piastres.

(Il sort.)

RICHARD.

Ah mon Dieu!

ARTHUR.

Qu'as-tu donc?

RICHARD.

Tout ce que nous a dit cet officier me fait réfléchir, et je t'avouerai que je voudrais bien être à sa place.

ARTHUR.

Allons, ne vois-tu pas que c'est un aventurier comme tant d'autres, dont la mauvaise humeur trahit les prétentions déçues?

RICHARD.

Ce Kiaia-bey est un terrible homme!

ARTHUR.

Ne crains rien pour ta tête, j'en réponds, moi.

RICHARD.

Tu as beau dire, à Paris je la sentais plus ferme sur mes épaules.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

(La tente de Reschid-Pacha.)

UN TURC, ARTHUR.

LE TURC.

Reste-là, chien d'infidèle, et attends que le Pacha revienne pour ordonner ta mort.

ARTHUR.

Prisonnier!... Et je n'ai pu rester sur le champ de bataille!... Pauvre Richard, c'est lui que je plains, que sera-t-il devenu?... Je me repens de l'avoir entraîné : la guerre est affreuse pour qui la fait sans enthousiasme! Pas une arme pour échapper au supplice qui m'attend... Oh que Richard avait raison!... Si nous n'avions pas quitté Paris, assis maintenant à une table somptueuse, suivant de l'œil cent voitures élégantes qui se croisent sur le boulevard, environnés de tout l'éclat du luxe, nous rêverions de nouveaux plai-

sirs pour la soirée... Et je suis dans la tente d'un barbare, n'ayant que la mort pour perspective!

ARTHUR, RESCHID-PACHA, sa suite entrent.

UN TURC.

Voici un Franc qui a été fait prisonnier devant la ville. Il a tué le brave Omar, que le prophète veuille recevoir dans son sein!

LE PACHA.

Qui t'a fait quitter ton pays pour venir combattre les croyans?

ARTHUR.

J'ai voulu visiter la Grèce, et je n'ai pu, dès mon arrivée, résister au désir de contribuer à son affranchissement.

LE PACHA.

Tu vas porter la peine de ta curiosité; mais, réponds: quel motif t'a fait embrasser le parti de ces chiens révoltés?

ARTHUR.

Ce feu qui anime le cœur de tout homme libre.

LE PACHA.

Franc, je ne comprends pas tes paroles. Comment se fait-il que ton souverain n'empêche pas ses sujets de venir se mêler aux ennemis du sublime sultan son allié?

ARTHUR.

Mon souverain n'a pas le droit d'empêcher ses sujets d'aller où ils veulent.

LE PACHA.

Il n'est donc pas leur maître?... A son défaut, du moins, le prophète se charge de leur punition. As-tu oublié ce boiteux, membre du divan britannique?... Fier et menaçant, il était venu semblable au lion.... il a fini comme l'oiseau qui meurt dans son nid avant d'avoir pu essayer ses ailes. En quoi les Grecs sont-ils donc si chers à vous tous? Ne sont-ils pas les esclaves et nous les maîtres? La justice est de notre côté, pourquoi nous empêcher de châtier des rebelles?... Franc, si tu n'as pas de quoi racheter ta tête, elle va tomber sous l'atagan.... ma pipe!

(Un Turc lui donne sa pipe.)

ARTHUR.

Pour aller au combat, je n'ai porté que mon sabre, et je suis prêt à subir mon sort.

(Entrent un Turc, Richard et un jeune Grec.)

LE TURC.

Voici deux prisonniers qu'on vient d'atteindre.

ARTHUR, s'élançant.

Richard!... je te revois donc!

RICHARD.

Arthur!... et toi aussi!

LE PACHA à Arthur.

Est-ce ton frère?

ARTHUR.

Oui, oui, c'est mon ami.

RICHARD.

Eh bien! avais-je tort?

ARTHUR.

Il n'est plus temps de se repentir.

LE PACHA au jeune Grec.

Tu sais d'avance le sort qui t'est réservé : nous allons voir si tu as autant de courage sur le pal que dans ton repaire de brigands.

LE GREC.

Misérable infidèle! tu ne verras jamais trembler les Hellènes.

LE PACHA.

Que veux-tu dire? Ne sommes-nous pas Hellènes aussi bien que vous? Ne sommes-nous pas comme vous les descendans des Grecs d'autrefois (1)?

LE GREC.

Ne va pas t'en flatter. Vous êtes les fils de ces barbares que nos aïeux ont repoussés tant de fois du sol de la patrie : le même sort vous attend!

(1) On lit dans les Mémoires de M. le lieutenant-colonel Raybaud, que les Turcs, pendant le premier siége de l'Acropolis d'Athènes, adressaient souvent cette interpellation aux Grecs.

LE PACHA.

C'est ce que tu ne verras pas, car tu vas mourir.

LE GREC.

Vive la liberté !

ARTHUR.

Reschid, au nom du ciel ! épargnez le courage malheureux.

LE PACHA.

Oublies-tu, Franc, que tu vas le suivre, toi et ton frère ? Vous n'avez pas de rançon ? tout est fini pour vous.

RICHARD.

Un moment, un moment, sublime Pacha ; combien faut-il pour racheter nos têtes ?

LE PACHA.

Trois mille piastres.

RICHARD.

Dieu merci, j'ai plus que cela sur moi.

LE PACHA.

En ce cas, donne tout.

ARTHUR.

Comment, tu avais emporté ta bourse !

RICHARD.

Diable ! je pense toujours au solide, moi ; on ne sait pas ce qui peut arriver, et tu vois que ma précaution n'a pas été inutile... (au Pacha.) Voilà tout ce que je possède.

ARTHUR.

Reschid, vous n'avez exigé que trois mille piastres... Que le surplus serve à délivrer ce jeune Grec.

LE PACHA.

Ce chien d'infidèle!.. Il ne sortira d'ici que s'il consent à me donner des détails sur la garnison de Missolonghi.

LE GREC.

Elle est prête à mourir plutôt que de se rendre, n'espère pas en savoir davantage. Je connais trop les Turcs pour me fier à leurs promesses.

LE PACHA.

Je jure par Mahomet...

LE GREC.

Je le maudis, et vive la croix!

LE PACHA.

Je t'en ferai faire une tout-à-l'heure, sur laquelle tu pourras crier à ton aise... (aux Turcs.) Vous autres, comptez les pièces d'or. (Pendant que l'on compte la rançon, le jeune Grec se jette sur le sabre d'un des Turcs, le saisit, et s'enfuit.) Eh bien, aux armes! suivez-le.

RICHARD.

Il a renversé la sentinelle.

LE PACHA.

Tirez sur lui.

ARTHUR.

Il est manqué.

LE PACHA.

Comme il court!... Ces chiens-là sont plus agiles que des daims. Francs, je juge d'après votre bourse que vous avez des trésors dans la ville; on va vous conduire jusqu'à une portée de fusil des murs, et l'un de vous ira chercher une somme égale à celle que vous venez de donner; s'il ne revient pas, l'autre aura bientôt fait connaissance avec l'ange noir.

ARTHUR.

Cependant, votre parole.....

RICHARD.

Tais-toi donc, nous sommes encore bien heureux d'en être quittes à ce prix là.

LE PACHA.

En outre, vous allez jurer par votre prophète Jésus de quitter aussitôt la Grèce, et de rentrer dans votre pays.

RICHARD.

Nous n'attendrons pas votre ordre, je vous en réponds. J'ai fait assez de voyages comme cela. S'il y a des ridicules dans notre patrie, on n'y court pas au moins le risque d'être assassiné par des moines, provoqué en duel par des penseurs, ou rançonné par des Pachas. On y peut jouir tranquillement de la vie, et le bonheur positif vaut mieux que les jouissances idéales.

ARTHUR.

J'y renonce à jamais, mon cher Richard, et j'aurais dû goûter la sagesse de tes avis. Fasse qui voudra le métier de Cosmopolite, le sage reste où il se trouve bien. C'est à mes dépens que je l'ai appris, et je reconnais enfin la vérité du proverbe :

QUI VERRA, SAURA.

L'ART DRAMATIQUE.

IL N'Y A PAS DE ROSES SANS ÉPINES.

PERSONNAGES.

ARISTIDE, auteur.
MADAME DUMAS, sa tante.
DUMAS, cousin d'Aristide.
UN ACTEUR.
ZÉLIE } actrices.
FÉDORA }
LE SOUFFLEUR.
UN CENSEUR.
UN GARÇON DE THÉATRE.

La scène est à Paris.

L'ART DRAMATIQUE.

SCÈNE I.

(L'appartement de Madame Dumas.)

MADAME DUMAS, ARISTIDE, DUMAS.

DUMAS.

Eh bien, Aristide, te voilà de retour...... la pièce est-elle reçue?

ARISTIDE.

Elle a fait le plus grand plaisir; le secrétaire du comité m'a tiré à part pour me dire qu'on allait m'envoyer la décision, et j'ai bien vu à son air qu'elle me serait favorable. D'ailleurs, ils n'ont pas cessé de rire un moment.

DUMAS.

C'est une comédie?

ARISTIDE.

Eh oui, en trois actes... Oh! ma bonne tante, que je suis heureux.

MADAME DUMAS.

Il y a vraiment de quoi! C'est un joli métier que tu embrasses-là.

ARISTIDE.

Voilà bien de vos préjugés. Quel état plus agréable que celui d'auteur! Il offre à la fois toutes

les jouissances de l'amour-propre et les bénéfices de l'industrie. On fait une pièce ; elle a cent représentations ; on voit son nom proclamé dans les journaux avec les plus grands éloges....

DUMAS.

C'est charmant, et puis on parle aux actrices.

MADAME DUMAS.

C'est un bel avantage. Tu ne sais donc pas qu'elles sont toutes laides de près.

ARISTIDE.

Vous croyez cela, ma tante.

MADAME DUMAS.

Je crois, je crois..... à entendre les jeunes gens, plus on avance en âge et plus on déraisonne. Il me semble pourtant que j'ai plus d'expérience que vous.

ARISTIDE.

Non pas sur les choses que vous n'avez point vues.

MADAME DUMAS.

Allons c'est bon, tout ce que je puis t'en dire c'est que tu aurais bien mieux fait de rester chez ton notaire, que d'employer le temps à griffoner des pièces de théâtre, qui ne seront bonnes qu'à te conduire à l'hôpital.

DUMAS.

Ah bien oui !.... je connais un auteur qui fait

des vaudevilles à la Gaîté, et qui gagne plus de cent cinquante francs par mois; or vous savez bien que je n'ai que douze cents francs à mon bureau.

MADAME DUMAS.

Mais tu deviendras sous-chef avec le temps, et alors tu auras un état dans le monde; tu seras décoré.

ARISTIDE.

Oh! pour cela je suis bien sûr de l'être avant lui; les circonstances sont là : Dieu merci, elles se représentent assez souvent....

MADAME DUMAS.

Tu as le temps d'attendre... Mon pauvre frère, s'il vivait encore, quel serait son chagrin en voyant tourner aussi mal un enfant qu'il avait si bien élevé! Le fils d'un huissier près les tribunaux se faire auteur!... Aristide, tu vas te brouiller avec toute la famille.

(Elle sort.)

ARISTIDE

Ma brave tante n'est guère au niveau du siècle.

DUMAS.

Oh, c'est vrai..... Elle trouve toujours que je rentre trop tard.

ARISTIDE.

Elle se figure que les auteurs d'aujourd'hui sont

comme ceux d'autrefois. Elle les voit encore comme,

» .... Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
» Et cherchant un dîner de cuisine en cuisine.

Mais ce n'est plus cela. Oh! tu me verras, Dumas, tu me verras dans un an, avec un appartement superbe, un cabriolet, toutes les douceurs de la vie.

DUMAS.

Quel plaisir.... Dis donc, tu me conduiras dans les coulisses?

ARISTIDE.

Sans doute.

DUMAS.

Il y a si long-temps que je désire voir un théâtre, causer avec les acteurs!..... Cela doit être si agréable!

ARISTIDE.

Parbleu, c'est ravissant; on se fait dans le monde une idée bien fausse de tout cela. On s'imagine que la discorde et l'envie ont élu leur domicile chez les comédiens; ceux que je connais depuis huit jours sont d'une politesse, d'une amabilité... Les plaisirs sont leurs seules affaires. On m'étourdissait aussi des dégoûts attachés aux débuts littéraires: je les attends encore. Le comité ne m'a

pas fait la plus légère remarque, et je n'ai été interrompu dans ma lecture que par les marques de la satisfaction de ces messieurs.

(Entre un domestique.)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

(Il sort.)

ARISTIDE.

Ah! voyons..... C'est la lettre du secrétaire.

DUMAS.

Laisse-moi donc voir le timbre.....

ARISTIDE, lisant.

« Monsieur, je m'empresse de vous faire part
» du résultat de la délibération. Nombre des votans
» sept, au premier tour de scrutin sept boules
» blanches. »

Reçu à l'unanimité!....

DUMAS.

Je m'en doutais.

ARISTIDE.

Voyons la suite. « Au second tour, sept boules
» noires. » Comment donc!.... « En conséquence,
» votre ouvrage est reçu à corrections. Les bul-
» letins ci-joints vous indiqueront les changemens
» qui paraissent nécessaires.

» Agréez, etc. »

DUMAS.

Qu'est-ce que cela veut donc dire?

ARISTIDE.

Oh! ce n'est rien du tout... C'est pour la forme: ils ne veulent pas être accusés de trop d'indulgence, et ne sauraient recevoir un ouvrage sans y trouver quelque chose à redire; mais ces corrections ne portent, la plupart du temps, que sur des vétilles : voyons les bulletins.

(Il lit.)

« Le sujet est neuf et piquant, le dialogue vif » et spirituel; mais il n'y a pas assez de situations. » L'auteur ferait bien d'en chercher quelques-unes; » la pièce alors ne méritera aucun reproche. »

Chercher, chercher, c'est très-facile à dire..... Passons à un autre.

« Cet ouvrage, dont la donnée me paraît com- » mune et le style négligé, doit pourtant se sou- » tenir à l'aide des situations intéressantes et comi- » ques qu'il renferme. Si l'auteur parvient à donner » plus de vivacité au dialogue, je ne doute pas » du succès. »

Ah ça mais, accordez-vous donc, au moins.... Voyons le troisième.

« L'ouvrage, qui s'annonce d'une manière heu- » reuse, ne peut manquer de réussir, quand l'au- » teur aura consenti à refaire son dénouement » qui est manqué. »

Allons !.... c'est ce qui a produit le plus d'effet. Que dit celui-ci?

« Le dernier acte est tout entier d'un effet sûr, » mais les deux premiers ont grand besoin d'être » revus ! »

(Il jette le papier dans la cheminée.)

Oh, allez-vous-en tous au diable, avec vos corrections!

DUMAS.

Mais que fais-tu donc?.... tu vois bien qu'il faut suivre leurs conseils pour que ta pièce soit bonne.

ARISTIDE.

Le moyen, quand ils sont en contradiction? L'un veut blanc, l'autre noir, c'est à ne pas s'y reconnaître. Autant valait me refuser..... Dieu! que c'est insupportable !

(Entre madame Dumas.)

MADAME DUMAS.

Qu'y a-t-il? D'où vient cette colère.

DUMAS.

C'est parce que sa pièce est reçue à corrections.

MADAME DUMAS.

Comment donc?

ARISTIDE.

Oh ! ma tante, vous ne pouvez pas comprendre cela..... Ma foi, j'irai les voir.

MADAME DUMAS.

Ce que je comprends très-bien, c'est que tu finiras mal, mon garçon : tu ne sais pas tous les chagrins que tu t'apprêtes.

ARISTIDE.

Eh! mon Dieu, cela me regarde. Ne croyez pas que je me laisse abattre par une petite contrariété, qui, dans le fond, est la chose du monde la plus simple? On me demande des changemens..... mais qui sont très-légers; je ferai une visite à ces messieurs, et tout s'arrangera le mieux du monde.

DUMAS.

Eh oui, mon cousin suivra leurs avis, et ils n'auront plus rien à dire.

ARISTIDE.

Oh, je suivrai leurs avis..... c'est une autre affaire! je laisserai la pièce comme elle est, et je persuaderai à chacun d'eux que ses lumières sont les seules qui m'aient éclairé. En caressant la vanité des hommes, on en fait ce qu'on veut.

DUMAS.

Hein, maman, comme il est observateur!

MADAME DUMAS.

Toi, tu es un sot. Je vais faire mettre le couvert.

ARISTIDE.

Je vais relire ma pièce.

DUMAS.

Et moi, mettre ma cravate.

SCÈNE II.

(Un foyer de théâtre.)

DUMAS, ARISTIDE, son manuscrit à la main.

ARISTIDE.

Eh bien, tu viens de voir un théâtre; qu'en dis-tu?

DUMAS.

Oh! c'est surprenant. Je ne me figurais pas du tout ce que c'était. Comme c'est haut..... et toutes ces décorations suspendues...... Ah ça, dis-donc, dans cette tragédie qu'on répète, ils sont tous en bourgeois..... Je croyais que les acteurs mettaient leurs costumes.

ARISTIDE.

Ce serait commode!

DUMAS.

J'aurais bien voulu rester jusqu'à la fin.... Nous en aurions eu le temps; tu vois que nous sommes seuls dans ce foyer.

ARISTIDE.

Il est pourtant midi, et la répétition est indiquée pour onze heures et demie.

DUMAS.

As-tu remarqué comme ils parlent bas.... Il m'a été impossible d'entendre un mot.

ARISTIDE.

C'est que tu n'as pas l'habitude..... Mais il est inconcevable que personne encore.... Ah! voici le souffleur.

(Entre le souffleur.)

LE SOUFFLEUR.

Bonjour, Monsieur..... Vous avez votre manuscrit?

ARISTIDE.

Oui, et j'attends depuis une demie heure.

LE SOUFFLEUR.

J'ai envoyé à la censure celui que vous m'avez donné, et j'en ai copié un autre pour mon usage particulier.

ARISTIDE.

Celui-ci suffisait, il me semble; les caractères en sont très-lisibles.

LE SOUFFLEUR.

Je ne puis souffler que sur mon écriture..... Vous aurez la complaisance de me faire un petit bon de vingt francs, n'est-ce pas?.... Mais ces messieurs tardent bien à venir..... Personne n'est

à sa besogne, dans ce théâtre..... Dites-moi, j'ai un mot à dire à deux pas d'ici : vous serez assez bon pour tenir le manuscrit en mon absence?... Je reviens à l'instant.

(Il sort.)

DUMAS.

Il ne se gêne pas, ce monsieur.... Ah! voici les acteurs.

(Entrent l'acteur et Zélie.)

ZÉLIE.

Bonjour, Monsieur..... Dieu, quelle chaleur!

L'ACTEUR.

Qu'est-ce donc que ce lorgnon-là...... Je ne vous le connaissais pas..... C'est un nouveau sentiment?

ZÉLIE.

Bah..... Il y a un siècle que je le porte.

DUMAS, à Aristide.

Regarde donc comme elle est jolie.

ARISTIDE.

Si nous commencions.....

ZÉLIE.

Je le veux bien, car je suis pressée.... Je sais la première scène..... ainsi il est inutile de la répéter..... Voulez-vous passer à la seconde?..... Voyons, qu'est-ce que je dis?

ARISTIDE.

« Mon oncle, en vérité votre sang-froid me tue.

ZÉLIE.

C'est cela.....

« Mon oncle, en vérité votre sang-froid me tue.

L'ACTEUR.

Je sais maintenant qui vous a donné le lorgnon.

ZÉLIE.

Oh ! je vous parie bien que non.

« Mon oncle, en vérité votre sang-froid me tue.
» A vous mettre en gaîté quand chacun s'évertue...

L'ACTEUR.

A propos, vous ne savez pas ; Zozo est mort.

ZÉLIE.

Oh !.... pauvre petite bête ! J'en ai rêvé cette nuit.

(Entre Fédora.)

FÉDORA.

Comme tout va de travers à ce théâtre !.... Mon billet marque onze heures, et on répète à midi.... Bonjour ma bonne.

ZÉLIE.

Avez-vous vu le nouveau mélodrame à la Gaîté ?

FÉDORA.

Oui, nous y sommes allés hier..... Le général trouve cela détestable.

ZÉLIE.

Tiens, je me suis amusée, moi... Sont-ils mauvais !

ARISTIDE, à Zélie.

Voulez-vous continuer, s'il vous plaît.

ZÉLIE.

Ah, oui.....

» Vous résistez à tout, pas un mot obligeant;
» Votre silence enfin pour nous est outrageant.

(Fédora laisse tomber son mouchoir.)

DUMAS, le ramassant.

Permettez, Madame.

(Il retourne à sa place.)

FÉDORA.

Pardon, Monsieur. (A Zélie.) Quel est ce petit jeune homme?

ZÉLIE.

Je ne sais pas..... il a l'air bien bête.....

L'ACTEUR.

Ah, c'est à moi..... Qu'est-ce que je dis donc?

ARISTIDE.

» Non, je ne puis souffrir tous ces éclats de rire,

L'ACTEUR.

» Non, je ne puis souffrir tous ces éclats de rire,
» Et contre mon repos je crois que l'on conspire.

Oh, je voudrais commencer autrement; ne pourriez-vous pas ôter ces vers-là? Cela annonce un caractère d'ours.

ARISTIDE.

Mais en effet, c'est un homme très-morose.

L'ACTEUR.

Parbleu, je le sais bien, et ce n'est pas ce qu'il y a de plus amusant; ces rôles-là ne font jamais d'effet. Oh, ce que je vous dis est une simple observation; car si vous y tenez, je laisserai cela. Je sais le reste de la tirade, ce n'est pas la peine de la dire, n'est-ce pas?.... Voyons :

» Ah, voici ta cousine.....

C'est à vous, mademoiselle Fédora.

FÉDORA. Elle cherche dans son sac.

Pardon..... Eh bien, je n'ai pas mon rôle..... Cette femme de chambre est d'une maladresse.... Hier encore elle m'a égaré un volume de Montesquieu.

L'ACTEUR, à Zélie.

Oh, Montesquieu !.... En voilà une bonne.

ZÉLIE.

Elle m'assomme avec ses prétentions.

FÉDORA.

Je vais lire sur le manuscrit; voulez-vous permettre, Monsieur?....

ZÉLIE.

Où donc est le souffleur?

ARISTIDE.

Il m'a prié de prendre sa place pour un moment: il va revenir.

L'ACTEUR.

Il est sans doute allé faire une partie de dominos au café.

(Entre le souffleur.)

LE SOUFFLEUR.

Le manuscrit vient d'arriver de la censure...

ARISTIDE.

Ah! voyons..... « Approuvé, sauf les suppres-»sions indiquées aux pages 12, 15, 17, 21, 33, »58, 64 et 96. » Par exemple!.. c'est un peu fort... Eh bien, toute la deuxième moitié du second acte!....

ZÉLIE.

Ce qu'il y avait de mieux dans mon rôle!.... Heureusement c'est ce que je sais le moins.

FÉDORA.

Ce sont de véritables Vandales.

LE SOUFFLEUR.

Je collerai des bandes.

ARISTIDE.

C'est une atrocité..... Il n'y a plus moyen de rien faire; je ne connais pas de sujet qui fût, plus que celui-ci, à l'abri de toute crainte; mais je crois qu'ils trouveraient encore le moyen de couper quelque chose, quand on leur enverrait un cahier de papier blanc.

L'ACTEUR,

Ils ont des appointemens, il faut bien qu'ils les gagnent.

ARISTIDE.

Je ne toucherai à rien ; j'aime mieux renoncer à ma pièce.

DUMAS.

Fais ce qu'on te dit.... pourvu que tu sois joué, c'est l'essentiel.

ARISTIDE.

Eh, va te promener !.... l'ouvrage est tout démembré de cette manière, et ne saurait marcher jusqu'au bout. Faut-il qu'on soit sous la dépendance de gens pareils !.... Les misérables, s'ils savaient quelle peine cela m'a coûté ; mais non... inhabiles à produire, la destruction est leur seul élément. Faites donc des chefs-d'œuvre !....

ZÉLIE.

La condition des auteurs est affreuse !.... Il est trois heures, il faut que je parte.

FÉDORA.

Je crois que la répétition est finie, dans l'état d'inertie où se trouve l'ouvrage.

L'ACTEUR.

Oh ! sans doute.... Zélie, faites donc voir votre lorgnon à madame.

ZÉLIE.

Allons-nous-en.

TOUS.

Du courage, Monsieur.

(Ils sortent.)

ARISTIDE.

Je suis anéanti!.... Conçois-tu pareille chose?

DUMAS.

C'est drôle, une répétition.

ARISTIDE.

Je suis tenté de jeter au feu mon manuscrit, et de renoncer à tout ce qui m'a séduit.... Oh! en allant les voir, je leur ferai peut-être entendre raison, comme aux membres du comité, qui voulaient aussi me mutiler à leur manière. Il faut de la persévérance; avec elle, on triomphe de tout.

DUMAS.

Tu as raison. C'est en restant trois ans surnuméraire que j'ai obtenu des appointemens.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Le cabinet du censeur.)

ARISTIDE, DUMAS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur va venir tout à l'heure. Veuillez vous asseoir en l'attendant.

(Il sort.)

DUMAS.

Il est très-bien logé, le censeur.

ARISTIDE.

Oh! que je suis inquiet!

DUMAS.

Ah! voilà l'encre rouge.... Où sont donc les ciseaux?

ARISTIDE.

Il n'est pas possible qu'il réponde aux objections que je vais lui faire; elles sont si claires et si justes, qu'à moins d'avoir le dessein bien formel de me nuire, il ne peut persévérer dans sa rigueur.

DUMAS.

Oh! voilà une belle gravure!... Ce sont les Muses, je crois.

ARISTIDE.

Ce sont les Parques qui devraient y être.

DUMAS.

Ah! ah!... Allons, tu n'es pas trop affecté, puisque tu fais des calembourgs.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CENSEUR.

LE CENSEUR.

Messieurs, je vous salue..... Puis-je savoir le motif qui me procure l'honneur de vous voir?

ARISTIDE.

Je viens, Monsieur, vous présenter quelques réclamations au sujet des coupures qui ont été faites dans ma comédie.

LE CENSEUR.

Monsieur est votre collaborateur?

DUMAS.

Non, Monsieur, je suis son cousin.

LE CENSEUR, à Aristide.

Monsieur, permettez-moi de vous faire mes complimens : votre pièce est charmante, pleine d'esprit et d'intérêt; en la lisant je riais comme un bienheureux.... En vérité, vous nous promettez un auteur comique.

ARISTIDE.

Vous êtes trop indulgent.

LE CENSEUR.

Pas du tout, je vous assure; je suis franc : si votre pièce était mauvaise, je vous le dirais de même; mais elle m'a frappé. J'aime beaucoup les jeunes gens qui donnent des espérances, et s'il s'agit de vous être utile, de vous pousser, je suis à votre service, car je connais tout Paris.

ARISTIDE.

Mille remercîmens, Monsieur; le service qui me toucherait le plus en ce moment consisterait à

m'accorder quelques passages que l'on a supprimés dans ma pièce, sans doute par erreur.

LE CENSEUR.

Cela vient, à coup sûr, de mes collègues, dont les scrupules sont excessifs; car, pour ma part, je suis plutôt l'homme des gens de lettres que celui de l'autorité; c'est toujours dans leur intérêt que je fais subir des modifications à leurs ouvrages.

ARISTIDE.

Par exemple, je ne sais pourquoi l'on a rayé ce vers :

« Et vous serez au rang des sages de la Grèce. »

LE CENSEUR.

Ah!... La Grèce est en insurrection, et il est peut-être imprudent de rappeler ce souvenir à la mémoire des spectateurs.

ARISTIDE.

Mais il n'est nullement question des Grecs dans mon ouvrage.

LE CENSEUR.

Je le sais bien.... ; mais enfin il ne faut pas citer comme produisant les sages par excellence un pays qui s'est constitué en pleine révolte.

ARISTIDE.

Eh bien! et ce vers :

« Conduire habilement le vaisseau de l'État. »

LE CENSEUR.

Il ne peut pas rester!.... dans un moment où nous n'avons point de marine...

ARISTIDE.

Il faudrait avoir la rage des allusions pour aller chercher celle-là.

LE CENSEUR.

Oh! vous ne connaissez pas le public, il a des yeux de lynx; et quoique les nôtres soient bien exercés, nous laissons toujours passer quelque chose qu'il ne manque pas de saisir.

ARISTIDE.

Cependant, Monsieur, dans l'état où vous l'avez mise, ma pièce ne saurait être représentée.

LE CENSEUR.

Laissez donc! je suis sûr qu'elle y gagnera.... En ne blessant personne, vous aurez tout le monde pour vous, et votre succès sera fait d'avance.

ARISTIDE.

Si vous aviez la complaisance de relire mon manuscrit?.... vous verriez que le second acte tout entier est supprimé, et qu'il vaut autant supprimer la pièce. Je ne vois cependant pas la raison....

LE CENSEUR

Elle est bien simple : dans cet acte vous sacrifiez perpétuellement un homme en place, revêtu d'un titre.... On ne peut pas laisser des choses

semblables. Mettez un banquier, ce que vous voudrez, enfin.

ARISTIDE.

Mais, Monsieur, un homme en place ne peut-il pas avoir des ridicules?

LE CENSEUR.

Généralement, ils n'en ont guère.... Est-ce un ridicule d'être dévoué, bon serviteur du roi?

ARISTIDE.

Non, sans doute; mais je puis atteindre ceux qui feignent tous ces beaux sentimens.

LE CENSEUR.

Monsieur, je n'en connais pas de cette sorte... Reprenez, s'il vous plaît, votre manuscrit; il ne sera rien changé aux suppressions que l'on vous demande.

ARISTIDE à Dumas.

Oh Dumas!... que tu es heureux de ne pas faire de pièces!...

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

(L'appartement de Mme Dumas.)

ARISTIDE SEUL.

Je ne puis rester en place... on me joue maintenant!... Le public ignore les mutilations qu'on

m'a fait subir, et sa sévérité s'exercera sans indulgence. Quelle condition pénible!... Heureusement j'ai de nombreux amis dans la salle... mais ces gens qui font métier d'applaudir sont si maladroits, qu'ils nuisent souvent plus qu'ils ne servent..... Dumas ne revient pas: il doit m'apporter des nouvelles du premier acte. Ah! le voici.

(Entre Dumas.)

DUMAS.

Que je t'embrasse, mon ami...

ARISTIDE.

Cela va bien?

DUMAS.

Tu ne t'en fais pas d'idée!... quand on a levé la toile, mon cœur battait... oh!... j'ai applaudi: on a crié silence... mais ensuite je n'ai pas eu besoin de donner le signal; j'ai reconnu au parterre les douze employés de mon bureau, à qui tu m'as fait donner des billets.

ARISTIDE.

Dis-moi... il n'y a pas eu de sifflets?

DUMAS.

Ah bien oui!... on aurait assommé le premier qui se serait avisé d'en faire entendre un: oh ce sont des lurons que je t'ai amenés, va. Tout le monde demandait autour de moi le nom de l'au-

teur, et j'étais fier!... Quelques-uns de mes voisins disaient qu'il y avait des longueurs, mais je suis bien sûr que c'est de la cabale.

ARISTIDE.

Enfin, l'on est content?

DUMAS.

Enchanté... Ah! dis donc, il y a un de mes amis en bas qui voudrait bien y aller; il arrive pour la fin, mais c'est égal... donne-moi un billet pour lui. (Aristide fait un billet.) Dieu!... que c'est agréable de signer des billets... j'aimerais mieux cela que de copier des registres; allons, je retourne à mon poste, et ce soir nous boirons du champagne à ton heureux succès.

(Il sort.)

ARISTIDE, seul.

J'ai bon espoir... le premier acte est celui que je redoutais le plus, et puisque la donnée est admise, le reste ira tout seul... Mais quel est ce bruit?

DUMAS, dehors.

Allons, ce n'est pas possible.

(Entrent madame Dumas et son fils.)

ARISTIDE.

Vous voilà déjà, ma tante?

MADAME DUMAS.

Je n'ai pas pu rester.... cela me faisait mal.

ARISTIDE.

La pièce est tombée?

MADAME DUMAS.

Je t'avais bien dit que tu prenais là un vilain métier.

ARISTIDE.

Par grâce, ma tante, dites-moi ce qui s'est passé.

MADAME DUMAS, essoufflée.

Au milieu du second acte, on a fait un tel tapage qu'il a été impossible aux acteurs de finir leurs rôles; on s'est battu au parterre, la gendarmerie s'en est mêlée, et quand je suis sortie, la salle présentait l'aspect d'un champ de bataille. Tu peux bien faire encore des pièces, mais si tu m'y vois jamais retourner...

ARISTIDE.

C'est une abomination... le second acte est le plus joli des trois....

DUMAS.

Parbleu!... c'est sans doute ce que le commissaire a pensé, et quand les siffleurs auront été arrêtés, le calme se sera rétabli.

ARISTIDE.

Joli moyen!... mais je ne me laisse pas abattre comme cela; on rejouera la pièce demain, je ferai des coupures, et tout se passera le mieux du monde.

UN DOMESTIQUE.

Voici une lettre qu'on apporte du théâtre.

ARISTIDE.

C'est du directeur.

« Monsieur, la scène tumultueuse qui vient de » se passer me force à vous prier de reprendre votre » ouvrage sur lequel je fondais de grandes espé- » rances. Une autre fois, vous serez sans doute plus » heureux. Il résulte du contrôle de la recette que » vous avez signé cent cinquante billets de trop, » c'est trois cents francs dont vous êtes redevable » à la caisse.

» Agréez, etc. »

Par exemple, c'est un peu fort....

DUMAS.

C'est comme cela que l'on paye les auteurs?

MADAME DUMAS.

Fais encore des comédies, maintenant!

ARISTIDE.

Eh oui, sans doute, j'en ferai, ne fût-ce que pour faire enrager tout le monde. J'en ferai, et elles seront applaudies, et je gagnerai de l'argent; je suis jeune, j'ai le temps de parvenir. En voulant cueillir la fleur, je me suis d'abord piqué les doigts, que voulez-vous?

IL N'Y A PAS DE ROSES SANS EPINES.

LES ÉLECTIONS.

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS.

PERSONNAGES.

DURAND, aubergiste.
PAUL DURAND, son frère, électeur du grand collége.

LE MARQUIS DE BORIGNY,	candidats.
M. LENOIR,	
M. D'ERGÉ,	

LE PRÉFET.
CÉCILE, sa fille.
MADAME DE BORIGNY.
ALFRED, son fils.
UN PERCEPTEUR.
LE BARON DE GOURGELLES.

La scène se passe dans un chef-lieu de préfecture.

LES ÉLECTIONS.

SCÈNE I.

(Une salle de l'auberge.)

DURAND, PAUL DURAND DÉJEUNANT.

DURAND.

Ah ça, mais tu ne finiras donc pas? Quel appétit!

PAUL DURAND.

Sais-tu bien que ma filature de coton est à cinq bonnes lieues d'ici.... et puis, quand on est électeur du grand collége, il faut se préparer aux importantes fonctions qu'on doit remplir.

DURAND.

Si la préparation continue de cette manière, l'exécution finira par en souffrir. Vois-tu, Paul, entre frères on a le droit de se dire tout: eh bien, vraiment tu devrais songer à devenir plus sobre. Toutes les fois que tu viens dîner ici, tu babilles en sortant de table, tu ne fais pas attention à tes paroles, et tu en lâches quelquefois de si fortes que cela peut nous compromettre tous deux.

PAUL DURAND, vidant son verre.

Durand, tu me répètes toujours la même chose..

qu'on dise de moi ce qu'on voudra, cela m'est égal : je suis manufacturier, et je ne dépends de personne..... un ancien soldat comme moi ne craint pas les mouchards.

DURAND.

Tais-toi donc.

PAUL DURAND, très haut.

Non, je ne les crains pas, et si tu en as dans ton hôtel, c'est tant pis pour toi. On peut avoir son opinion, je pense ?

DURAND.

Mais moi, qui appartiens au public, je ne dois pas en avoir, et lorsqu'on t'entend brailler comme tu le fais, on peut croire que je partage la tienne.

PAUL DURAND.

J'espère bien qu'il en est ainsi.... N'as-tu pas le droit de penser?..... N'es-tu pas Français?

DURAND.

Du tout, je suis aubergiste, et comme l'argent des libéraux ne vaut pas un sou de plus que celui des ultrà, je ne veux mécontenter ni les uns ni les autres.

PAUL DURAND.

C'est en raisonnant de cette manière qu'on nous ramènera la féodalité.....

DURAND.

Ah! voilà les grands mots que tu as appris de-

puis deux ou trois ans. Y pensais-tu quand tu portais des balles de coton? N'en livrais-tu pas à tout le monde indistinctement, et t'informais-tu de la couleur des gens pour leur faire acquitter les factures?

PAUL DURAND.

Bah!... tu déraisonnes; dans ce temps-là j'étais ouvrier, et je ne connaissais pas la Charte. Aujourd'hui, je dis tout haut ce que j'ai sur le cœur, et personne n'a le droit de s'en mêler.

DURAND.

Attends donc au moins que j'aie fait comme toi ma fortune, pour m'engager à suivre ton exemple.

(Entrent le marquis de Borigny, madame de Borigny.)

MADAME DE BORIGNY, à la coulisse.

Payez le postillon et transportez nos effets au salon.

LE MARQUIS.

Bon Dieu! que ces voyages sont désagréables!.. C'est bien le dernier que vous me ferez entreprendre.

MADAME DE BORIGNY.

Vous me l'avez assez répété... Bonjour, Durand.

DURAND.

Madame la marquise, j'ai bien l'honneur de vous saluer.... Faut-il vous servir à déjeuner?

MADAME DE BORIGNY.

Oui, vous allez faire mettre le couvert dans notre appartement.

DURAND.

A l'instant, madame la marquise.

LE MARQUIS.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

PAUL DURAND.

Oh! je m'en vais, car cela m'humilie de voir mon frère oublier sa dignité devant ces gens-là. (Haut.) Adieu ; je reviendrai.

(Il sort.)

LE MARQUIS.

Eh bien! Durand, que dit-on, mon ami? Vous, qui voyez des gens de toute sorte, vous devez entendre bien des propos.

DURAND.

Je vous avouerai, M. le marquis, que je ne fais guère attention à ce qui se dit chez moi.

MADAME DE BORIGNY.

Il a dû passer ici beaucoup d'électeurs!..... N'est-ce pas votre frère qui était à cette table quand nous sommes entrés?

DURAND.

Oui, madame la marquise.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas lui qui fait du coton, ou quelque autre chose comme cela, près de mon château?

DURAND.

Oui, monsieur le marquis ; il se rend aux élections.

LE MARQUIS.

Ah! ah! il est du bas collége?

DURAND.

Pardon, il paye plus de mille francs.

MADAME DE BORIGNY.

En vérité!.... J'en ai entendu dire beaucoup de bien.

DURAND.

Il est fort aimé dans la commune.

LE MARQUIS.

Oui, je sais qu'il emploie beaucoup de monde dans la paroisse....

MADAME DE BORIGNY.

Pense-t-il bien?

DURAND.

Oh! c'est un cerveau brûlé, un fou.

LE MARQUIS.

J'entends : c'est fort malheureux pour vous.

DURAND.

Oh! monsieur le marquis, si cela ne dépendait que de moi!.... je le prêche tous les jours.

MADAME DE BORIGNY.

Faites-nous servir.

DURAND.

Je vais tout de suite m'en occuper.

(Il sort.)

MADAME DE BORIGNY.

Ah ! son frère est électeur du grand collége!... Et il est libéral !... Vous auriez dû savoir cela... vous ne songez à rien... Cependant il est facile de connaître l'opinion d'un voisin.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous que cela regarde ? Je vous ai dit cent fois que je ne voulais pas me mêler de ces détails ?

MADAME DE BORIGNY.

Il eût été si facile de faire une politesse à ce manant ! Ces gens-là sont toujours flattés quand on les reçoit.

LE MARQUIS.

Moi, recevoir un fileur de coton !

MADAME DE BORIGNY.

Eh ! Monsieur, un moment est bientôt passé... Quand il eût été parti, nous aurions eu le temps de nous dédommager en riant. Mais vraiment vous ne connaissez pas votre siècle. Avec ce maudit système représentatif, on nous a rogné les ailes. Autrefois, on pouvait à son aise toiser un vilain du haut en bas ; mais aujourd'hui, qu'un rustre a les mêmes droits que nous....

LE MARQUIS.

Les mêmes droits!

MADAME DE BORIGNY.

Eh oui! sans doute, d'après la Charte.

LE MARQUIS.

Oh! la Charte! la Charte!.... Laissez-moi arriver à la Chambre, et vous verrez.

MADAME DE BORIGNY.

En attendant, vous ne faites rien pour cela. Sans moi, vous n'auriez pas une voix : il a fallu que je donnasse des dîners dont j'ai fait moi-même toutes les invitations; il a fallu que je vous fisse aller de force aux élections, car vous êtes d'une immobilité désolante. Enfin, il y a huit jours vous ne figuriez pas sur la liste du gouvernement, grâce à votre négligence envers le préfet, qui pourtant désire nous être allié, si, comme je l'espère, sa fille épouse notre Alfred quand il reviendra de sa garnison. A vos dernières visites chez lui, vous avez lâché quelques mots contre les ministres, parce que vous avez cette habitude depuis dix ans. Enseveli dans votre terre, vous ne connaissez souvent pas même le nom de ceux qui tiennent les portefeuilles; cependant aujourd'hui nous leur avons des obligations.

LE MARQUIS.

L'indemnité!... fi! c'est une aumône.

MADAME DE BORIGNY.

Allons, ne voilà-t-il pas de vos grands sentimens! Eh! mon Dieu, reprendre une partie vaut mieux que perdre le tout. Vous donnerez cela à votre fils pour qu'il fasse figure à son régiment.

LE MARQUIS.

Vous vous chargerez donc de toucher ces fonds; car, à moins d'un ordre du roi, je ne les demanderais pas moi-même.

DURAND, entrant.

Madame la marquise est servie.

MADAME DE BORIGNY.

C'est bien.

(Elle sort avec son mari.)

DURAND, seul.

Cela ne va pas mal, grâce aux élections. C'est un bon temps pour moi. Quel dommage qu'il faille maintenant attendre sept années pour en voir le retour. Ah! j'aperçois Monsieur Lenoir qui descend..... Mon frère pourrait parler tout haut devant celui-là.

(Entre Monsieur Lenoir.)

M. LENOIR.

Vous aurez soin, Monsieur Durand, de m'apprêter mon compte pour ce soir.

DURAND.

Oh! Monsieur, je ne suis pas pressé.

M. LENOIR.

J'aime à régler mes affaires chaque jour.

DURAND.

C'est comme il vous plaira. Ah ça, monsieur Lenoir, il paraît que c'est vous qui allez être nommé ?

M. LENOIR.

C'est douteux. Vous savez combien l'on emploie de menées pour dégoûter les électeurs, et mes seuls titres étant dans la confiance publique, on renverse aisément un si faible appui.

DURAND.

Il est vrai qu'on intrigue beaucoup ; mais le vœu général est quelque chose, et c'est vous qu'il appelle. La classe commerçante a besoin de soutiens, et l'on finira par comprendre combien il est important de se réunir pour nommer des députés qui fassent respecter les droits de la nation.

M. LENOIR.

Dieu vous entende ! Si tout le monde pensait ainsi.....

DURAND.

Oh ! vous seriez bien sûr de votre nomination. D'abord je vous garantis la voix de mon frère.... Dites-moi, l'on va sans doute vous offrir un dîner par souscription.

M. LENOIR.

Je le refuserais.

DURAND.

Pourquoi se dérober aux témoignages de l'estime publique ?... Je me recommande à vous dans tous les cas : vous savez que ma cave est bien montée : c'est chez moi que M. le préfet prend toujours son vin.

M. LENOIR.

Alors il n'a jamais été bu à ma santé.

DURAND.

Aussi j'espère que vous lui en donnerez l'habitude.

M. LENOIR.

Adieu, Monsieur Durand, je me rends au collége électoral.

DURAND.

Bonne chance, Monsieur Lenoir. Ah ! voilà l'autre maintenant...

LE MARQUIS, passant avec sa femme.

Allons, je pars. Il faut aller à la bataille.

DURAND.

M. le marquis, puissiez-vous remporter la victoire !.... Là-dessus je vais faire mes comptes.

SCÈNE II.

(Un salon de la Préfecture.)

CÉCILE, ALFRED.

CÉCILE.

Vous êtes donc arrivé hier de votre garnison?

ALFRED.

Oui, Mademoiselle, à huit heures du soir, et j'ai trouvé mon père furieux de ce qu'on avait déjà nommé deux candidats.

CÉCILE.

Il sera peut-être le troisième.

ALFRED.

Franchement, je ne le souhaite pas. Il sera beaucoup plus heureux, avec sa meute et son fusil que dans la capitale, où mille personnes l'éclipseront. D'un autre côté sa présence à la Chambre ne peut être d'aucune utilité; il a tous les préjugés de l'ancien régime.....

CÉCILE.

Quel langage, Monsieur Alfred!.... Eh! mais vous êtes donc bien changé depuis un an?

ALFRED.

Changé ! Non, car je vous aime toujours.

CÉCILE.

Ce n'est pas de cela que je veux parler.

ALFRED.

Je le sais bien, mais n'entamons pas ce chapitre, je vous en prie : il est vrai qu'autrefois n'ayant jamais quitté le château de mon père, j'avais adopté sans réflexion les idées qu'on m'avait données dans mon enfance. J'ai vu le monde depuis mon départ, et je n'ai pu fermer les yeux devant la lumière.

CÉCILE.

Oh le vilain petit philosophe !

ALFRED.

Que nous importe, après tout, le choix qu'on fera ? Nous avons un sentiment qui nous est commun, et celui-là seul doit nous occuper.

CECILE.

Surtout, n'allez pas tenir de semblables discours devant mon père : il vous aime beaucoup, mais en sa qualité de préfet il serait forcé de se refroidir.

ALFRED.

Soyez tranquille, assez d'autres personnes l'étourdissent de politique pour qu'il aime à la laisser de côté quelquefois ; et certes je n'entamerai pas de discussion.

CÉCILE.

Et s'il vous parle politique, promettez-moi de vous contraindre.

(Entrent madame de Borigny et le Préfet.)

MADAME DE BORIGNY.

Ce sera donc pour vous faire plaisir, Monsieur le préfet, que j'accepterai votre invitation, car j'en avais déjà plusieurs autres.

LE PRÉFET.

Madame, je vous saurai gré du sacrifice.... M. le marquis est à son poste?

MADAME DE BORIGNY.

Oh! je l'y ai fait aller de bonne heure.... Vous aviez déjà vu mon fils?

LE PRÉFET.

Oui, Madame, nous avons renoué connaissance il y a une heure. Quand les élections seront terminées, nous aurons le temps de causer ensemble un peu plus longuement; car, en vérité, depuis quinze jours je n'ai pas une minute à moi.

MADAME DE BORIGNY.

Je le conçois sans peine : tant de monde à voir, tant de démarches à faire!

LE PRÉFET.

Oh! je ne m'en plains pas, car j'en fais encore plus que ne le portent mes ordres. Quand on est revêtu de fonctions administratives, on ne saurait

déployer trop de zèle, et le mien est des plus désintéressés.

MADAME DE BORIGNY.

Aussi j'espère que nous vous garderons longtemps.

LE PRÉFET.

Je crois malheureusement que je vais être appelé à une direction générale.

MADAME DE BORIGNY.

Tant pis pour nous, Monsieur. J'espère que vous pousserez un peu notre Alfred, que vous serez son protecteur.

ALFRED.

Ma bonne conduite et mes services doivent me suffire, ma mère.

LE PRÉFET.

Très-bien, jeune homme; c'est avec ces idées qu'on fait un bon citoyen, un sujet fidèle. Mais le mérite a besoin de quelqu'un qui le fasse remarquer, et c'est ce rôle que je réclame vis-à-vis de vous.

UN DOMESTIQUE.

M. d'Ergé.

LE PRÉFET, à Madame de Borigny.

Veuillez m'excuser, j'ai besoin d'être seul un quart d'heure. Ma fille va, si vous le permettez, vous conduire à son appartement.

(Madame de Borigny sort avec Alfred et Cécile.)

M. D'ERGÉ.

La séance est terminée.

LE PRÉFET.

Eh bien!

M. D'ERGÉ.

Je ne sais ce que font nos gens: on avait pourtant distribué des listes à la porte; le perruquier qui m'a coiffé ce matin en avait colporté chez toutes ses pratiques, comme il les appelle; les scrutateurs étaient à nous; et malgré toutes ces précautions nous n'avons pas réussi.

LE PRÉFET.

Qui a-t-on nommé?

M. D'ERGÉ.

Un jacobin.... Très-honnête homme du reste, très-pacifique, ayant les meilleures intentions; mais enfin c'est mortifiant.

LE PRÉFET.

Il faut qu'il y ait un malentendu. Le tableau des électeurs a été composé d'une manière sûre; j'ai fait diminuer les contributions des gens douteux; tous les fonctionnaires ont reçu la désignation de leur vote; le président est sans indulgence pour le moindre défaut de forme quand il s'agit d'un opposant.... Je n'y conçois rien.

M. D'ERGÉ.

Enfin, demain il y aura, pour la dernière no-

mination, ballotage définitif entre M. Lenoir, le marquis de Borigny et moi.

LE PRÉFET.

Dût-on employer des moyens extrêmes, il faut barrer le chemin à ce Lenoir.

M. D'ERGÉ.

C'est urgent! un avocat! Il y a déjà bien assez d'ergoteurs à la Chambre...., je ne parle ici que du côté gauche.

LE PRÉFET.

Reste donc le choix entre le marquis et vous.

M. D'ERGÉ.

Oh! pour ma part, je suis prêt à me retirer, si vous croyez que cela soit utile. J'ai déjà siégé trois fois pour trois départemens différens....

LE PRÉFET.

C'est pour cela que vous conviendriez on ne peut mieux, connaissant déjà la marche....

M. D'ERGÉ.

Oh! comme si je n'avais pas fait autre chose de ma vie.

LE PREFET.

Vous êtes procureur-général, vous voyez de près les ministres....

M. D'ERGÉ.

Parbleu! je me place, à la Chambre, juste entre les deux bancs de Leurs Excellences; mais M. le

marquis de Borigny fait partie de l'ancienne noblesse, et cela mérite considération.

LE PRÉFET.

Sans doute, et voilà ce qui m'arrête : c'est un homme comme il n'y en a plus assez et comme il en faudrait beaucoup.

M. D'ERGÉ.

Vous avez bien raison ; son fils ne doit-il pas être votre gendre ?

LE PRÉFET.

Mais..., nous en parlons.

M. D'ERGÉ.

Jeune homme charmant, qui doit réussir...., plein d'esprit, de vivacité.

LE PRÉFET.

Il est fort bien.

M. D'ERGÉ.

Soutenant ses opinions d'une manière spécieuse et tout-à-fait brillante.

LE PRÉFET.

Spécieuse, dites-vous ?

M. D'ERGÉ.

Oui : si l'on n'était pas bien affermi, on serait tenté de se rendre.

LE PREFET.

Je ne vous comprends pas ; le fils du marquis de Borigny pense fort bien.

M. D'ERGÉ.

Comme Jean-Jacques.

LE PREFET.

Que me dites-vous là?

M. D'ERGÉ.

Ce matin, au café, où je suis allé déjeuner pour être au courant de ce qui se dit, il déclamait tout haut contre la loi du sacrilége, mais avec un esprit dont vous n'avez pas d'idée.

LE PRÉFET.

Voilà qui me confond; l'année dernière il était si intéressant!

M. D'ERGÉ.

Les jeunes gens se gâtent entre eux; mais cela n'aura qu'un temps, et il sentira bientôt le vide des idées raisonnables, c'est-à-dire.... des idées libérales.

LE PRÉFET.

Cependant, s'il parle en public, comme vous le dites.....

M. D'ERGÉ.

Oh! il ne se gêne pas.

LE PRÉFET.

Je risquerais de me compromettre en lui donnant ma fille.

M. D'ERGÉ.

Oh!... l'on ne fait pas attention aux discours d'un jeune homme.

LE PRÉFET.

On fait attention à tout, Monsieur, et je sais des gens qui ont été disgraciés pour moins que cela.

M. D'ERGÉ.

Il est sûr qu'on en a des exemples, mais les ministres ont tant de confiance en vous!

LE PRÉFET.

C'est une raison pour ne pas la démentir: décidément je vais arrêter cette affaire...... M. de Borigny a de la fortune, il est vrai, mais je suis en chemin d'en avoir, et je ne veux pas quitter la proie pour l'ombre.

M. D'ERGÉ.

C'est sagement raisonner.

LE PRÉFET, après un moment de réflexion.

En définitive, nous vous porterons demain comme candidat unique.

M. D'ERGÉ.

Si vous y tenez.....

LE PRÉFET.

Oui, cela vaudra mieux : le marquis ne ferait qu'une voix de plus à la chambre, et vous apporterez en outre un talent basé sur l'habitude.

M. D'ERGÉ.

Eh bien, soit; je vais agir en conséquence.

LE PRÉFET.

Je donnerai mes ordres; voyez un peu de monde: parmi les opposans, il y en a plusieurs dont on peut venir à bout. Paul Durand, propriétaire d'une filature, a quelque influence; c'est un sot qu'il n'est pas difficile de gagner, en disant comme lui. Le baron de Gourgelles est fort riche et dispose de plus d'une voix; il ne voudrait que la haute noblesse au ministère; peut-être en parlant dans son sens...

M. D'ERGÉ.

Laissez-moi faire; du temps de M. Decazes, j'ai appris à connaître tous les jargons. J'ai l'honneur de vous saluer.

LE PRÉFET.

A demain.

SCENE III.

(Une salle du collége électoral.)

M. LENOIR, UN PERCEPTEUR.

LE PERCEPTEUR.

Bonjour, Lenoir.

M. LENOIR.

Ah! te voilà...... Tu te rends à ton poste en brave.

LE PERCEPTEUR.

Oh! je ne mérite pas le compliment... Dis donc, entre nous..... (Il regarde.) Mon Dieu, j'ai toujours peur qu'on ne me voie causer avec toi... Dis donc, entre nous j'espère que tu seras nommé.

M. LENOIR.

Et pourtant tu vas donner ta voix à un autre.

LE PERCEPTEUR.

Ah! je ne suis pas percepteur pour rien; il faut bien que je fasse mon service; mais une voix est peu de chose, tandis que sous main je t'en ai recruté douze ou quinze.

M. LENOIR.

En vérité?

LE PERCEPTEUR.

Oui, mon garçon, j'ai fait voir à diverses personnes la circulaire du préfet, sans paraître y mettre la moindre intention: chacun a crié à l'infamie; j'ai poussé de gros soupirs, on m'a plaint, et j'ai alors parlé de toi: j'ai dit qu'il était pénible pour un ancien camarade de collége de te voir empreint du sceau des réprouvés. Malgré tes principes de modération, j'ai fait de toi un enragé...

M. LENOIR.

Ah ça, un instant.....

LE PERCEPTEUR.

Laisse donc, c'est en forçant les couleurs qu'on attire les regards..... Je connais plus d'un député

du ministère qui s'est d'abord fait passer pour libéral.

M. LENOIR.

Tu viens de me parler d'une circulaire : l'as-tu encore en ce moment?

LE PERCEPTEUR.

Diable... prends bien garde d'être aperçu... La voilà... Non, il n'y a personne ; c'est que, vois-tu, mon aîné a une demi-bourse au collége royal, et j'en sollicite une autre pour mon second.

M. LENOIR, lisant.

« Monsieur le percepteur,

» Au moment où vous allez vous rendre aux » élections, je crois devoir vous rappeler que le » gouvernement compte sur votre zèle et votre dé- » vouement. Vous ne pourrez lui être plus agréa- » ble qu'en contribuant, de tous vos efforts, à la » nomination de M. D'Ergé.

» Recevez l'assurance, etc. »

Pauvre peuple, comme on te mène !....

LE PERCEPTEUR.

Nos indifférens te trouvent trop libéral et Monsieur de Borigny trop royaliste ; ce M. D'Ergé caresse l'opinion de tout le monde : aussi j'ai peur qu'il ne l'emporte sur vous deux ; mais donne vite..... car tu me compromettrais..... J'irai dîner chez toi après-demain.

M. LENOIR.

En attendant, tu vas te ranger sous la bannière ennemie.

LE PERCEPTEUR.

Eh! que veux-tu, quand saint Paul était percepteur, il faisait la guerre aux chrétiens.... Plus tard il est devenu l'un de leurs apôtres. Mon tour viendra.

M. LENOIR.

Toujours plaisant..... Au revoir.

(Entre Paul Durand qui se promène un moment de long en large près de M. Lenoir, et l'aborde en le saluant.)

PAUL DURAND.

Pardon, Monsieur; n'êtes-vous pas M. Lenoir?

M. LENOIR.

C'est moi-même, Monsieur.

PAUL DURAND.

Je suis enchanté de faire votre connaissance; car enfin, il est toujours agréable d'avoir quelques rapports avec celui auquel on donne sa voix.

M. LENOIR.

Monsieur, c'est trop de bonté.

PAUL DURAND.

Oh! voyez-vous, c'est que nous sommes bons, dans notre commune, et à l'exception de deux ou trois ganaches, nous sommes tous bien décidés à vous nommer.

M. LENOIR.

Ce que vous me dites, Monsieur, me console d'avance sur le peu de succès que je puis obtenir.

PAUL DURAND.

Soyez tranquille, nous ferons la police; tout se passera dans les règles, et si vos concurrens l'emportent, ce sera du moins bon jeu, bon argent. Je ne connais pas ce M. D'Ergé; mais quant au marquis de Borigny, c'est un homme qui voudrait nous ramener les droits seigneuriaux.

M. LENOIR.

Il est de l'ancien régime.

PAUL DURAND.

Croiriez-vous qu'il m'a fait un procès pour avoir tué un lièvre dans un de ses prés? Moi qui n'ai de propriété que ma filature, il faut pourtant bien que je chasse quelque part. C'est un droit naturel, je pense.

M. LENOIR.

Oui, mais qu'on ne peut exercer que sur ses propres terres.

PAUL DURAND.

Je vous répète que je n'en ai pas!.... Tous ces raisonnemens-là étaient bons avant la révolution; mais aujourd'hui.....

M. LENOIR.

Vous avez mal compris la réforme..... Tenez, voici l'autre candidat.

PAUL DURAND.

M. D'Ergé?

M. LENOIR.

Oui.

PAUL DURAND.

Ah! je suis curieux de savoir quel homme ce peut être, car il n'est pas du département, et personne ne le connaît.

(Entre M. D'Ergé.)

PAUL DURAND.

Monsieur, votre serviteur.

M. D'ERGÉ.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer... A qui ai-je l'honneur de parler?

PAUL DURAND.

Je suis Paul Durand, Monsieur, électeur du grand Collége.

M. D'ERGÉ.

Je suis ravi de vous connaître. Vous attendez comme moi l'ouverture de l'assemblée?

PAUL DURAND.

Oui, Monsieur, et je causais avec un de vos compétiteurs. Ah! ah! Messieurs, vous voilà devant votre juge..... Eh! eh! eh!

M. D'ERGÉ.

Nous sommes sûrs d'avance de son intégrité.

PAUL DURAND.

M. Lenoir sait si j'agirai en conscience.

M. LENOIR.

C'est le but de votre mandat.

PAUL DURAND.

Je n'ai jamais eu d'autre règle de conduite depuis mon départ pour l'armée en 1795 jusqu'à présent.

M. D'ERGÉ.

Ah ! Monsieur a pris sa part de nos victoires?

PAUL DURAND.

Oui, Monsieur, j'ai eu l'honneur d'appartenir à la vieille garde.

M. D'ERGÉ.

C'est un brevet de héros.

PAUL DURAND.

Notre chef pouvait les signer comme grand maître de l'ordre.

M. LENOIR.

Il est malheureux que sa gloire nous ait été si funeste, car ses triomphes, en fermant nos yeux sur son despotisme, ont frappé d'un coup violent notre indépendance et nos droits.

PAUL DURAND, à part.

Tiens !.... on m'avait dit que ce Monsieur était libéral !

M. D'ERGÉ.

Il ne m'appartient pas d'en parler, ayant été attaché à sa cour en qualité d'officier du palais...

PAUL DURAND.

Vraiment, Monsieur !....

M. D'ERGÉ.

Vous sentez que le souvenir des bienfaits est une barrière qu'on ne saurait franchir.

PAUL DURAND.

C'est bien vrai ; (à part) à la bonne heure, celui-là, c'est l'homme qu'il nous faut.

UN HUISSIER, entrant.

Messieurs, la séance va commencer.

M. LENOIR, à M. D'Ergé.

Veuillez passer.

M. D'ERGÉ.

Après vous, s'il vous plaît ; quoi qu'il arrive, Monsieur, ce sera, j'espère, sans rancune.

M. LENOIR.

Si j'ai quelques regrets, ils ne seront pas pour moi.

(Il sort.)

PAUL DURAND (seul).

J'allais faire de la belle besogne ! Heureusement mes amis vont être prévenus à temps. (A M. D'Ergé.) Sans adieu, Monsieur.

(Il sort.)

M. D'ERGÉ (seul.)

Je n'ai pas encore vu ce baron de Gourgelles ; il est cependant nécessaire que je lui parle.

(Entre le baron de Gourgelles.)

LE BARON (à la coulisse).

On n'indique pas d'heure fixe !... Croit-on que je vais me déranger dix fois pour cette cohue électorale !.... (à M. d'Ergé.) Mille pardons, Monsieur; la séance est-elle commencée?

M. D'ERGÉ.

On n'attend plus, je crois, que M. le baron de Gourgelles.

LE BARON.

Eh bien, me voilà..... Nous pouvons donc entrer.

M. D'ERGÉ.

Ah!... c'est à lui que j'ai l'honneur de parler?.. J'ai mille complimens à vous faire de la part de votre ami, M. le comte de Barville.

LE BARON.

Je suis vraiment enchanté d'avoir de ses nouvelles... Vous l'avez sans doute vu à Paris.

M. D'ERGÉ.

Oui, M. le baron; ce sont surtout ses conseils qui m'ont déterminé à me porter candidat dans ce département.

LE BARON.

Vous êtes M. d'Ergé?...

M. D'ERGE.

Oui, M. le baron; j'ai peu d'espoir à vrai dire:

on pense assez mal dans ce pays, et la plupart des royalistes se réunissent pour porter M. le marquis de Borigny. Au surplus, je n'attache pas beaucoup d'importance à siéger dans la chambre : car enfin.... ce beau système représentatif durera-t-il long-temps?

LE BARON.

Il faudra bien qu'on y renonce.... C'est pitié de voir les ministres du roi mettre tout le monde dans le secret des affaires d'état; on devrait pourtant se rappeler que la Révolution a commencé par les états-généraux.

M. D'ERGÉ.

C'est justement ce que je dis tous les jours; mais laissez-nous faire, quand le cabinet sera composé de gentilshommes, dont les noms peuvent servir de garantie, tout le bavardage cessera. Pour moi, j'en fais si peu de cas, que dans les sessions précédentes je n'ai pas seulement ouvert la bouche.

LE BARON.

Vous croyez qu'en secret on travaille à renverser ce sot édifice?

M. D'ERGÉ.

Oh!... je pourrais vous en dire beaucoup sur ce sujet; mais nous n'avons pas le temps de causer.

LE BARON.

Je serais enchanté de vous recevoir après la séance.

M. D'ERGE.

Ce me serait beaucoup d'honneur.

LE BARON.

Entre nous, je me défie un peu de M. de Borigny.... Son fils est au service, et l'on fait bien des concessions au pouvoir, pour l'avancement de ses enfants.

M. D'ERGÉ.

Aujourd'hui surtout, grâce à cette loi roturière qui force un officier à passer par les grades !

L'HUISSIER.

Messieurs, la séance est commencée.

LE BARON, à M. d'Ergé.

Ainsi je compte sur votre aimable visite (Il lui serre la main,) et.... j'ai quelques amis là dedans.... Peut-être aurons-nous des félicitations à vous faire.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

(Le salon de la Préfecture.)

LE PRÉFET, CÉCILE.

LE PRÉFET.

Oui, Cécile, mes intentions sont changées ; tu dois aussi changer de sentimens. Il serait tout-à-fait inconvenant que M. Alfred de Borigny t'épousât.

CÉCILE.

Cependant, mon père, vous vous êtes plu à m'entretenir dans un espoir si doux. Sa famille est respectable, il est bien élevé.

LE PRÉFET.

J'en conviens, et c'étaient là les motifs qui m'avaient déterminé jusqu'à présent ; mais ce jeune homme professe des opinions qu'il m'est impossible de tolérer dans mon gendre

CÉCILE.

Comment, vous savez....

LE PRÉFET.

A l'air dont tu me le demandes, il semblerait que tu en étais instruite.... Tu aurais dû comprendre dès lors que ce mariage devenait impossible.

CÉCILE.

Mon père, je n'ai pas le malheur d'être en place.

LE PRÉFET.

Pauvre enfant!

(Entrent Madame de Borigny, Alfred et le marquis.)

MADAME DE BORIGNY.

C'est une indignité!.... Monsieur le préfet, j'ai bien des remercîmens à vous faire.... M. le marquis n'était pas sur la liste qui a été distribuée à vos agens.

LE PRÉFET.

Mes agens, Madame!

MADAME DE BORIGNY.

Oui, Monsieur; car je ne connais pas d'autre terme pour désigner les hommes qui sont à vos ordres, et qui ont agi de telle sorte, que M. le marquis n'a pas eu dix voix. C'est très-mal, Monsieur, surtout au moment où vous désirez vous allier à notre famille.

LE MARQUIS.

Eh bon Dieu! Madame, ne vous échauffez pas tant; ce n'est pas un si beau métier que celui de député, aujourd'hui que l'on fait les cartes d'avance.

LE PRÉFET.

Monsieur le marquis, songez que vous êtes chez un préfet.

ALFRED.

Monsieur, mon père oubliera ce petit échec, et le repos qu'il va goûter chez lui le consolera bientôt d'un si faible désappointement.

LE PRÉFET.

C'est à vous surtout qu'il appartiendra d'adoucir sa peine; on ne saurait trop chercher à guérir le mal qu'on a fait.

ALFRED.

Je ne vous comprends pas.

LE PRÉFET.

Sans vos discours, sans les principes philosophiques que vous avez émis depuis votre retour, votre père eût été nommé.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je!.... serait-il vrai! mon fils philosophe! Voudrais-tu déroger?

ALFRED.

Non, mon père : la générosité, la valeur, l'élévation des sentimens, en un mot la véritable noblesse, que je tiens de vous, restera toujours pure et sans tache dans mon cœur; ne vous inquiétez pas du reste. Je vois que M. le préfet me prépare un refus pour la main de sa fille; mais cela ne me désespère pas : dans ce temps-ci l'on ne reste pas long-temps en place; quand son tour viendra d'en

sortir, il n'aura plus en vue que le bonheur de Cécile, et je suis tranquille sur mon sort.

CÉCILE, à part.

Si mon père pouvait recevoir aujourd'hui sa destitution!

LE MARQUIS.

Enfin, voilà les élections terminées : ce sont bien les dernières auxquelles j'assiste. Dorénavant, madame la marquise, vous aurez beau me presser, je ne me mêle plus que de ma meute.

LE PRÉFET.

Chacun doit pourtant veiller à ce que le département soit représenté d'une manière convenable.

LE MARQUIS.

Allons donc!..... Nous en sommes habitans, M. Lenoir et moi, et l'on nous a préféré un homme qui n'a jamais mis le pied dans notre province.

ALFRED.

Cela ne vous étonnera pas, si vous songez au proverbe que vous répétez si souvent :

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS.

LE

CONSEIL DE FAMILLE.

LES ENFANS DEVIENNENT TOUJOURS CE QU'ON LES FAIT.

PERSONNAGES.

MADAME DESCHAMPS.
JULIE sa fille, danseuse de l'Opéra.
M. GUSTAVE, commis d'agent de change.
MADAME PRUDHOMME, mercière, } parens de madame Deschamps.
M. DUPIN, tapissier, } parens de madame Deschamps.
MADAME DURET, garde-malade, } parens de madame Deschamps.
Mlle ZOÉ, couturière, } parens de madame Deschamps.
FRANÇOISE, cuisinière.
UNE OUVREUSE DE L'OPÉRA.

La scène est à Paris.

LE

CONSEIL DE FAMILLE.

SCÈNE I.

(La chambre de Madame Deschamps.)

MADAME DESCHAMPS, FRANÇOISE.

MADAME DESCHAMPS, raccommodant un chausson de danse.

Eh bien, quand donc irez-vous au marché ?

FRANÇOISE.

J'y suis allé après la messe, Madame ; il y a une heure que j'en suis revenue.

MADAME DESCHAMPS.

Ah ! c'est bien heureux ; avec votre messe, je dîne toujours trop tard le dimanche..... Tâchez au moins que votre cuisine soit plus propre : c'est comme un chenil..... Vous m'attendrez pour mettre le poulet à la broche.

FRANÇOISE.

Oui, Madame..... A propos, la portière m'a

chargé de vous demander..... si elle pourrait avoir un billet de cinquièmes loges.....

MADAME DESCHAMPS.

Est-ce que vous rêvez?... Vous savez bien que ma fille ne danse pas ce soir.....

FRANÇOISE.

Ah pardon, Madame... Les affiches n'étaient pas encore posées dans la rue Saint-Marc quand j'y ai passé.

MADAME DESCHAMPS.

Voyez donc qu'est-ce qui sonne.

FRANÇOISE, après un moment d'absence.

Madame, c'est le petit voisin.

MADAME DESCHAMPS.

Que le diable l'emporte..... Voilà la seconde fois depuis ce matin. Il fallait dire que j'étais sortie..... Vous êtes d'une maladresse!...

FRANÇOISE.

Madame, je ne saurai jamais mentir..... Il dit comme çà que c'est pour vous donner des billets de la Gaîté.

MADAME DESCHAMPS.

Qu'il entre.

(Entre Gustave.

MADAME DESCHAMPS.

Bonjour, mon petit Gustave... Vous êtes bien gentil de venir me voir.

GUSTAVE,

Cela va bien, madame Deschamps. Je vous enlève après dîner. Nous allons voir le nouveau mélodrame. Comment se porte mademoiselle Julie?....

MADAME DESCHAMPS.

Elle est à sa leçon, chez M. Coulon.

GUSTAVE, se levant.

Si vous voulez l'emmener, j'ai un billet à son service.

MADAME DESCHAMPS.

Oui, oui sans doute..... Eh bien, vous vous en allez déjà? Attendez donc un peu.

GUSTAVE.

Et mon agent de change!... Mes momens ne m'appartiennent pas; autrement..... Allons, à ce soir, madame Deschamps.

MADAME DESCHAMPS, sans se lever.

Adieu, mon petit voisin.

(Gustave sort.)

Va va.... je sais bien que si ma fille était ici, ton agent de change aurait tort. Ces jeunes gens croyent qu'on est leur dupe.... Je ne dis rien, moi, mais je vois tout.

(Entre Françoise.)

FRANÇOISE.

Madame, c'est une ouvreuse.

MADAME DESCHAMPS.

Qu'est-ce qu'elle me veut?

(Entre l'Ouvreuse.)

Ah! c'est vous? Par quel hasard?

L'OUVREUSE, s'asseyant.

Madame Deschamps, je crois que vous allez me remercier..... Donnez-moi une prise.

MADAME DESCHAMPS ôtant ses lunettes.

Bah!... qu'est-ce qu'il y a donc?

L'OUVREUSE.

Chut!.... Vous savez bien ce gros monsieur décoré que nous avons vu passer hier dans le corridor quand vous causiez avec moi...

MADAME DESCHAMPS.

Eh bien?

L'OUVREUSE.

Chut!.. Quand vous avez été partie, il m'a mis deux louis dans la main.

MADAME DESCHAMPS.

Ah!... eh bien?

L'OUVREUSE.

Chut!.... Et puis il m'a glissé une lettre pour votre demoiselle..... que voilà.

MADAME DESCHAMPS.

Qu'est-ce qu'il lui veut?

L'OUVREUSE.

Ah dam'!.... Donnez-moi une prise.

MADAME DESCHAMPS.

Le connaissez-vous, ce Monsieur?

L'OUVREUSE.

C'est un ancien négociant qui a plus de billets de banque dans son porte-feuille que Monsieur Paul ne bat d'entrechats dans une soirée... Lisez-donc sa lettre.

MADAME DESCHAMPS.

Tout-à-l'heure.... j'ai bien le temps

L'OUVREUSE.

Comme vous voudrez : au surplus, Madame Deschamps, il y a beaucoup à faire avec ce Monsieur-là.... La réputation de sagesse de votre fille l'a vraiment touché; il m'a fait là-dessus des questions.

MADAME DESCHAMPS.

Et qu'avez-vous répondu?

L'OUVREUSE.

Oh! vous pensez bien que j'ai poussé à la roue... et dans le fait c'est un vrai bijou, que cette enfant-là; c'est poli, c'est honnête.... jamais on ne la place sans qu'elle donne une pièce de vingt sous, plus ou moins... et puis tout le monde sait qu'elle se tient bien tranquille.

MADAME DESCHAMPS.

J'ose me flatter que de ce côté-là personne ne se trompe.... Enfin, vous qui voyez tout, jamais vous ne l'avez vue entrer dans une loge avec un homme?

L'OUVREUSE.

Donnez-moi donc une prise..... Ah ça, voilà ma commission faite, vous me direz la réponse demain; sans adieu, Madame Deschamps.

(l'Ouvreuse sort.)

MADAME DESCHAMPS.

Une lettre !... Oh! oh! c'est sérieux; voyons ce que cela peut être : Françoise!

FRANÇOISE, entrant.

Plait-il, Madame?

MADAME DESCHAMPS.

Allons, essuyez vos mains, qui font peur, et lisez-moi cela.

FRANÇOISE, lisant.

« Mademoiselle,

» Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos talens m'ont » frappé; tous les amis des arts se plaisent à leur » rendre, ainsi que moi, une éclatante justice. » Mais ma fortune et ma position me procureront, » si vous le permettez, le bonheur de leur offrir un » autre appui que des éloges. Puis-je espérer que

» vous voudrez bien me mettre à même de vous
» donner des preuves de tout l'intérêt que vous
» m'avez inspiré? Je suis, en attendant une ré-
» ponse,

» Votre dévoué serviteur,

» DELPORT. »

Il paraît que c'est un Monsieur qui est amoureux de Mademoiselle.

MADAME DESCHAMPS.

Amoureux, sotte que vous êtes! Vous ne voyez pas que c'est quelqu'un qui veut lui être utile... Vous savez bien comme on les reçoit ici, les amoureux.

FRANÇOISE.

Oh, pour ma part, Madame, j'ai bien rembarré tous ceux qui se sont adressés à moi!... Ce serait si grand dommage de voir Mademoiselle faire comme les autres, et cesser d'être honnête.

MADAME DESCHAMPS.

C'est bon, gardez vos réflexions pour vous.

FRANÇOISE.

Voilà Mademoiselle qui rentre.

(Madame Deschamps serre la lettre.)

(Entre Julie.)

JULIE.

Maman, le spectacle est changé : je danse ce soir.

MADAME DESCHAMPS.

Ah!.... hé bien tant mieux, mon enfant..... quand on est jeune il faut cultiver son talent. Françoise, vous nous ferez dîner de bonne heure... Elle ira t'habiller, parce que je vais ce soir au spectacle.

JULIE.

Où donc!

MADAME DESCHAMPS.

A la Gaîté..... avec le petit voisin.

JULIE.

Dieu! que c'est désagréable...moi qui aime tant les mélodrames! J'ai envie de dire que je suis malade.

MADAME DESCHAMPS.

Du tout, Mademoiselle, vous danserez... Je vous conseille de vous négliger vraiment, et de laisser briller les autres à votre place. Quand on n'est pas riche, il faut faire son état, en attendant qu'on le devienne.

JULIE.

Ce pauvre M. Gustave qui s'est donné la peine de prendre des billets!

MADAME DESCHAMPS.

Le voilà bien malade, n'est-ce pas? Il verra toujours le spectacle; ainsi son argent ne sera pas perdu.

JULIE.

Oh, ce n'est pas la même chose.

(Entre Gustave.)

GUSTAVE.

Mesdames, je vous salue.

JULIE.

Bonjour, M. Gustave.

GUSTAVE.

Vous devez être bien fatiguée. Heureusement vous ne jouez pas ce soir..... Madame vous a sans doute dit que nous allions à la Gaîté.

JULIE.

Hélas! oui, et je suis bien désolée de ne pouvoir être de la partie.

GUSTAVE.

Pourquoi donc?

JULIE.

Le spectacle est changé à l'Opéra, et je suis obligée de m'y rendre.

MADAME DESCHAMPS.

Oui, mon petit voisin..... Cela fait que nous irons tous les deux...., en tête à tête.

GUSTAVE.

Oh! certainement..... Cela se rencontre d'une manière singulière... figurez-vous que moi-même j'ai affaire à mon bureau jusqu'à dix heures, et

je venais vous prévenir..... Tenez, voilà les billets.. Je vous prie d'en disposer.

(Julie se détourne pour rire.)

MADAME DESCHAMPS.

C'est très-bien..... Ah ça, je vous dirai, M. Gustave, que... sans doute nous avons beaucoup de plaisir à vous recevoir, mais le monde est si méchant, qu'on tient déjà des propos, et il faudra venir moins souvent. Cela peut faire du tort à ma fille.

GUSTAVE.

Vous savez cependant bien, Madame, que tout ce que l'on peut dire est dénué de fondement.

MADAME DESCHAMPS.

Oui, sans doute..... mais enfin, on n'est pas à l'abri des mauvaises langues, et comme je tiens, avant tout, à la réputation de ma fille.....

GUSTAVE.

Il suffit, Madame : je n'ai pas pour habitude de me faire donner deux fois ces sortes d'avertissemens, et quel que soit mon regret, je vous prie de recevoir mes adieux.

(Il sort.)

JULIE.

C'est aimable, ce que vous venez de faire là.

MADAME DESCHAMPS.

C'est dans ton intérêt. Tu ne sais pas tout ce

qu'on dit, et je ne t'ai pas élevée avec tant de soin pour entendre répéter partout que tu te laisses faire la cour par des petits jeunes gens comme cela.

JULIE.

Eh bien, vous ne m'empêcherez pas de le voir; non, vous ne m'en empêcherez pas, et malgré vous, je prendrai son bras pour aller à ma leçon, je causerai avec lui, je lui ferai mille amitiés, et ce sera votre faute si l'on en dit encore davantage.

MADAME DESCHAMPS.

Vilaine enfant!..... Si vous saviez le tort que vous pouvez vous faire!

JULIE.

Je m'en moque.

MADAME DESCHAMPS.

Je vous parlerai ce soir, car vous n'êtes pas en état d'entendre la raison. Je vais chez votre oncle et votre cousine, à qui j'ai à communiquer quelque chose qui vous intéresse. Pendant mon absence, raccommodez votre bonnet de dentelle.

JULIE.

Laissez donc, j'ai un roman à finir.

(Elles sortent chacune d'un côté.)

SCÈNE II.

(Une salle de l'appartement de M. Dupin.)

MADEMOISELLE ZOÉ, MADAME DURET, MADAME PRUDHOMME, ASSISES DEVANT UNE TABLE.

MADAME DURET.

Ah ça, Mesdames, savez-vous pourquoi ma sœur nous rassemble chez mon cousin?..... Elle dit que c'est pour affaires de famille; mais c'est très-désagréable : je garde dans ce moment-ci un malade, qui est excellent..... Ça reste au lit six mois de l'année; j'ai été obligée de le quitter, et on n'aime pas à perdre ces pratiques-là.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Je vous conseille de parler!... et moi qu'il faut absolument que j'essaie une robe à madame la marquise de Melli, qu'il y a une heure qu'elle m'attend.

MADAME PRUDHOMME.

Eh! mon dieu, n'ai-je pas mes occupations? n'ai-je pas mes rubans et mon fil à vendre? Cependant je ne me plains pas.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Ma tante, si vous n'aviez comme moi votre

clientelle que dans le grand monde, vous n'en parleriez pas si à l'aise. On se soucie bien d'une portière, qu'il s'agit de lui livrer une aune de lacet! Mais faire attendre des personnes comme il faut...

MADAME DURET.

Et des gens qui prennent médecine!

MADEMOISELLE ZOÉ.

Il paraît que c'est au sujet de la petite Julie. On ne veut rien faire sans consulter M. Dupin.

MADAME DURET.

Ni moi, qui l'ai élevée.

MADAME PRUDHOMME.

On a raison; son oncle n'a pas d'enfans.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Et il l'aime beaucoup;..... enfin, nous allons savoir tout-à-l'heure ce qu'il est question.

MADAME PRUDHOMME.

C'est peut-être pour régler nos comptes. Ma cousine me doit déjà 300 fr. Mais je patiente, parce qu'il faut aider ses parens.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Moi, j'ai fourni des articles, que çà n'en finit plus.

MADAME DURET.

Voilà ce que c'est que d'avoir fait. de cet en-

fant-là, une comédienne; vous l'avez toutes voulu dans le temps.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Fi donc, j'ai toujours regardé cela comme une tache dans la famille.

MADAME PRUDHOMME.

Il n'y aurait rien à dire si l'on payait ses mémoires.

(Entre madame Deschamps.)

MADAME DESCHAMPS.

Ah! vous voilà toutes les trois au rendez-vous... Eh bien, où est monsieur Dupin?

MADAME PRUDHOMME.

Il est allé poser des rideaux en ville.

MADAME DESCHAMPS.

Je ne suis pas fâchée de son absence. Aussi bien c'est un raisonneur avec lequel il n'y a pas moyen de parler: entre femmes on s'entend mieux. Et puis cela ne fera pas mal que vous soyez prévenues pour le décider en cas de besoin. Ah ça, vous saurez donc que le sujet de notre réunion... (A Madame Duret.) Ah! ma sœur, tu tricoteras un autre jour; écoute-moi avec attention. Vous saurez donc qu'il s'agit d'une lettre qui a été adressée à ma fille, et qu'il faut avant tout que je vous communique.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Voyons, lisez.

MADAME DESCHAMPS.

Tu es plus jeune que moi, tu liras plus couramment.

(Elle lui passe la lettre.)

MADEMOISELLE ZOÉ.

C'est que... en vérité j'ai les yeux dans un état, que je n'y verrais pas un mot. (A madame Prudhomme.) Dites-nous ce que c'est, ma tante Prudhomme.

MADAME PRUDHOMME.

Attends donc..... Je crois que j'ai oublié mes lunettes.

MADAME DESCHAMPS.

Ma sœur a les siennes, prenez-les.

MADAME PRUDHOMME.

Bah... ce sont des lunettes pour tricoter et non pas pour lire.... A vous, madame Duret.

MADAME DURET.

Vous savez bien que je n'ai lu de ma vie.

(Moment de silence.)

MADAME DESCHAMPS, remettant la lettre dans sa poche.

Enfin, je vais vous en dire à peu près le contenu. C'est un Monsieur fort riche, qui porte beaucoup d'intérêt à ma fille, et lui fait des offres de service.

MADEMOISELLE ZOÉ.

En vérité ?

MADAME DESCHAMPS.

C'est comme je vous le dis. Maintenant, mes bonnes amies, je veux savoir ce que vous pensez sur ce qu'il faut faire pour concilier les intérêts de Julie, avec la bonne réputation dont elle n'a cessé de jouir jusqu'à présent.

MADAME DURET.

Çà ne se peut pas.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Vous n'y entendez rien.... Je vous dis que cela se peut, moi qui vois le monde.

MADAME DURET.

Je ne le vois peut-être pas ?

MADEMOISELLE ZOÉ.

Oui, en bonnet de nuit.... (à Madame Deschamps) Écoutez, ma tante, rien n'est plus simple. Il faut refuser net.

MADAME DURET.

C'est ce que j'allais dire, ainsi il n'y avait pas besoin de faire tant de phrases.

MADAME PRUDHOMME.

Je pense, moi, qu'il faut accepter : cette pauvre enfant a besoin d'appui ; la famille n'est pas riche et s'est gênée pour elle...

MADEMOISELLE ZOÉ.

Raison de plus, un refus piquera ce monsieur, il y mettra de l'obstination, on lui parlera de mariage, et alors.....

MADAME DURET, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!.... Comptez là-dessus.....

MADAME DESCHAMPS.

Il n'y aurait rien d'impossible.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Ce sont des choses qu'en Angleterre on voit tous les jours. Si vous fréquentiez la haute société, vous sauriez que c'est très-comme il faut.

MADAME PRUDHOMME.

Moi, je suis d'avis qu'il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

MADAME DURET.

Moi, je dis qu'il faut retirer ma nièce de cet état-là et l'établir.

MADAME DESCHAMPS.

Cela n'a pas de sens, ma sœur; je ne sais pas, en vérité, pourquoi je t'ai fait venir. Voyons d'abord s'il faut accepter.

MADAME PRUDHOMME.

Oui.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Oui, mais d'abord non.

MADAME DESCHAMPS.

Dis oui ou non.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Eh bien oui.

MADAME DURET.

Non.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Votre avis ne compte pas.

MADAME DESCHAMPS.

Il est donc convenu que nous acceptons, mais à quelles conditions?

MADAME DURET.

Tant qu'à faire les choses, il faut les bien faire: alors, si ce monsieur veut du bien à ta fille, qu'il lui assure cent écus de rente.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Pourquoi pas cent francs... Laissez-nous donc en paix. Il faut d'abord qu'elle ait un hôtel, un équipage et des diamans.

MADAME PRUDHOMME.

Allons, voilà des folies. Moi je songe au solide, et je dis que la première chose à avoir c'est un trousseau, parce que cela reste.

MADEMOISELLE ZOÉ.

C'est assez raisonnable, mais il faut de l'argent comptant.

MADAME DESCHAMPS.

On ne peut pas demander de ces choses-là, quoique certainement on en ait grand besoin chez nous, d'abord pour solder vos mémoires.

MADAME PRUDHOMME.

Fi donc, est-ce que nous y pensons?

MADEMOISELLE ZOÉ.

Ce sont des bagatelles, et nous devons pas en parler. Le mien est de quatorze cents francs.

MADAME DESCHAMPS.

Non, non, neuf cent cinquante.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Pardon, ma tante, quatorze cents, j'en ai la note bien exacte.

MADAME DESCHAMPS.

Et moi aussi, j'écris tout.... Sans cela j'en verrais de belles.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Grand merci vraiment... Voilà ce que c'est que de faire des crédits. On perd l'intérêt de son argent, et on reçoit de mauvaises raisons... Moi qui ai habillé votre fille depuis ses débuts, je vous demande un peu.

MADAME PRUDHOMME.

Il ne faut pas s'emporter.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Non, mais c'est que çà révolte.... Je voudrais

bien savoir comment cette petite s'en serait tirée sans moi.... Que je lui ai fait faire des pantalons de soie qu'on jurerait que c'est sa jambe.

MADAME DESCHAMPS (furieuse).

Je vous prie de croire que ma fille est très-bien faite.

MADAME PRUDHOMME.

Eh bien, eh bien, n'allez-vous pas vous fâcher... entre parens, ce serait joli... Je suis bien sûr, Zoé, qu'on ne nous fera pas tort d'un sou, et je ne donnerais pas les cent écus qu'on me doit pour deux cent quatre-vingt-dix-neuf francs.

MADAME DESCHAMPS.

Comment, comment, cent écus, ma cousine? nous ne vous devons que cent-quarante francs.

MADAME PRUDHOMME.

Cent écus, ma cousine, je vous ferai voir mon livre.

MADAME DESCHAMPS.

Je vous ferai voir le mien.

MADAME PRUDHOMME.

Allez-vous me faire une chicane comme à Zoé?

MADAME DURET.

C'est bon, c'est bon, vous aurez le temps d'éclaircir tout cela.

(Entre M. Dupin.)

Eh bien, Mesdames, est-ce pour vous disputer que vous vous êtes réunies chez moi?

MADAME DURET.

Non, mon cousin, c'est pour passer le temps en vous attendant.

DUPIN.

Ah ça, de quoi s'agit-il? Est-ce encore de l'argent qu'on vient me demander pour ma nièce... si c'est cela, d'abord....

MADAME DESCHAMPS.

Du tout, mon cousin, c'est quelque chose de très-sérieux, et cette lettre va vous en instruire.

DUPIN, s'asseyant et tirant ses lunettes.

Vous êtes cause que je me suis pressé en achevant la tenture de l'église des Petits-Pères, pour le *requiem* de demain; je suis sûr que ce sera mal fait, et que monsieur le vicaire me grondera....

(Il lit.)

MADAME DESCHAMPS.

Bast!... Vous êtes de la fabrique, vous ne craignez rien.

MADAME DURET.

Qu'est-ce qui est mort?

MADEMOISELLE ZOÉ.

Un général.

MADAME DURET.

Ah! qui demeurait rue du Mail. Je l'ai gardé, c'était un mauvais malade.

DUPIN.

Comment, madame Deschamps, c'est pour une pareille affaire que vous assemblez un conseil, et que vous me dérangez de mes occupations!

MADAME DESCHAMPS.

Mais, mon cousin... comme vous portez beaucoup d'intérêt à Julie...

DUPIN.

Vous vous moquez, je crois : que votre fille tire de sa position le meilleur parti possible, rien de mieux; cela ne regarde que vous et elle; mais venir me consulter pour savoir si je consens à ce qu'elle soit entretenue!

MADAME DESCHAMPS.

Entretenue!.. Vous avez des expressions...

MADEMOISELLE ZOÉ.

Fi donc, mon cousin, on voit bien que vous ne parlez d'ordinaire qu'à des valets de chambre.

MADAME PRUDHOMME.

Certainement, nous n'avons jamais compris que ma nièce dût être une femme entretenue. Dieu merci, il n'y en a jamais eu dans la famille!

MADAME DESCHAMPS.

Si vous aviez lu avec attention.....

DUPIN.

Je connais la valeur des mots.

MADAME DESCHAMPS.

Vous auriez vu qu'il n'est nullement question de cela dans la lettre..... et que M. Delport ne parle d'entretenir personne.

DUPIN.

Delport, dites-vous..... je n'avais pas pris garde à la signature : je le connais, c'est un riche banquier, une de mes pratiques..... Justement lorsque je suis rentré on m'a remis une lettre de lui... Eh mais... j'y pense ; il me commande un meuble de salon et une chambre à coucher, le tout très-élégant..... pour une jeune femme.

MADAME DESCHAMPS.

C'est peut-être pour Julie.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Pas de doute, c'est pour elle.

DUPIN

Cela me paraît probable..... Diable, ma cousine, savez-vous que c'est un homme charmant, des manières très-distinguées, un ton affable, payant toujours comptant.....

MADAME DESCHAMPS.

Mon cousin, faites-nous cela au plus vite : je vous demanderai pour ma part une bergère bien

profonde et un petit tabouret en velours, c'est ma passion.

DUPIN.

Soyez tranquilles, je connais vos goûts..... je ferai le salon comme celui de monseigneur l'évêque de Cahors..... Tout le chapitre m'en a fait compliment, et la chambre à coucher d'un joli bleu ; cela va bien à ma nièce.

MADAME PRUDHOMME.

Elle est si fraîche..... Dieu que c'est heureux de trouver encore aujourd'hui des gens respectables comme ce monsieur Delport.

MADEMOISELLE ZOÉ.

C'est un homme comme il faut, à ce qu'il paraît, un homme que l'on est sûr avec lui que les choses seront bien faites.... Ma tante, je porterai ce soir, à Julie, une robe délicieuse, c'est un vrai cadeau que je lui ferai.

MADAME PRUDHOMME

Comme ce sera honorable pour la famille d'aller la voir dans sa chambre bleue !

MADAME DURET.

Oui, si l'on vous reçoit.

MADEMOISELLE ZOÉ.

Vous n'avez que des idées vulgaires.

MADAME DESCHAMPS.

Ah ça..... nous sommes tous d'avis qu'il faut accepter.

TOUS, excepté madame Duret.

Oui, oui...

MADAME DESCHAMPS.

En ce cas, je vous avertirai du jour où vous pourrez venir toucher le montant de vos mémoires, et en attendant je vous remercie de vos bons conseils.

MADAME DURET à Dupin.

Eh bien, mon cousin, vous n'êtes plus si courroucé que tout à l'heure?

DUPIN.

Parbleu, je n'avais pas compris d'abord, mais maintenant.....

MADAME DURET.

Oui, maintenant qu'on vous fait faire des meubles... Allez, c'est une honte de participer à de vilaines choses comme cela.

DUPIN.

Taisez-vous donc, vous radotez.

MADAME DESCHAMPS.

Adieu, mes amis, adieu.... Je ne me sens pas d'aise.

MADAME PRUDHOMME.

Je le crois bien : c'est si glorieux pour une mère!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE III.

(La chambre de Julie.)

JULIE, GUSTAVE.

JULIE.

Monsieur Gustave, j'ai profité d'un moment d'absence de ma mère pour vous faire venir ici : j'ai besoin de vous parler, dans l'étrange position où je me trouve.

GUSTAVE.

Quelle est cette position, mademoiselle Julie?

JULIE.

On veut me sacrifier.

GUSTAVE.

Expliquez-vous.

JULIE.

Un homme riche fait à ma mère des propositions brillantes qu'elle accepte.

GUSTAVE.

Pour vous?

JULIE.

Hélas! oui.

GUSTAVE.

Cela ne pouvait pas tarder..... Je n'ai pas de

conseils à vous donner.... Julie.... ni malheureusement de compensation à vous offrir.

JULIE.

Gustave!.. allez-vous aussi me faire de la peine?

GUSTAVE.

Non, non, jamais... (Il lui prend la main.) Mais voir s'évanouir tant de douces chimères que je m'étais créées... Vous voir éloigner de moi!....

JULIE.

Croyez-vous donc que tout cela me satisfasse... J'ai refusé, mon ami.

GUSTAVE, vivement.

Vous avez refusé!

JULIE.

Oui, sans doute, mais il m'a fallu essuyer une scène affreuse avec ma mère..... Si vous saviez tout ce qu'elle m'a dit!.... Après m'avoir dépeint sans succès tous les avantages qui me seraient personnels, c'est elle-même qu'elle a mis en avant: Veux-tu, m'a-t-elle dit, renoncer au seul moyen que tu puisses jamais avoir de me rendre tout ce que j'ai sacrifié pour toi depuis ta naissance?... Veux-tu que ta mère, à la fin de ses jours, se trouve réduite à la misère?.... Que répondre à tout cela?

GUSTAVE.

Pourquoi n'étais-je pas là, moi!.. j'aurais trouvé

quelque chose à lui dire.... Oh! Julie, si vous saviez combien je souffre.

JULIE.

Je suis à plaindre aussi.... Eh bien, Gustave, vous pleurez!... enfant, ne savez-vous pas que je vous aime?

GUSTAVE.

Vous me le dites pour la première fois, et dans quel moment!

JULIE.

Rien n'est décidé, rassurez-vous..... Je résisterai à ma mère.

GUSTAVE.

Si vous le pouviez!

JULIE.

Vous m'en donnerez la force...

GUSTAVE.

Oui, oui, ma Julie... quand il faudrait vous enlever.... fuir ensemble.... je me sens capable de tout... Je n'ai pas de fortune... mais j'en aurai un jour à la mort de mon oncle, et alors nous la partagerons...

JULIE.

Vous perdez la tête, Gustave!..

GUSTAVE.

Oh!... la seule idée de vous savoir aimée par un autre... Aimée, que dis-je, est-ce de l'amour

que ce misérable a pour vous?... Non, Julie, c'est moi seul qui vous aime; pour vous je braverai tout, j'abandonnerai tout, état, amis, parens.

JULIE.

Calmez-vous....

GUSTAVE.

Non, il me faut une certitude..... Refuserez-vous ce qu'on vous offre?

JULIE.

Je vous le jure.

GUSTAVE.

Ah! ma Julie..... (Il veut l'embrasser.)

JULIE, se levant.

J'entends ma mère.... Sortez vite.

GUSTAVE.

A quand?

JULIE.

Ce soir.

GUSTAVE.

Où?

JULIE.

Ici.

GUSTAVE.

Sûr?

JULIE.

Oui.

(Gustave sort, et Julie rentre chez sa mère.)

SCÈNE IV.

(La porte d'un hôpital.)

MADAME DESCHAMPS, UNE SOEUR.

LA SOEUR.

Que voulez-vous, ma bonne femme?

MADAME DESCHAMPS.

Un asile pour finir mes jours.

LA SOEUR.

Me trompé-je.... Non..... Eh quoi! c'est vous, madame Deschamps!

MADAME DESCHAMPS.

Vous me connaissez?... Bon Dieu, je me rappelle... C'est Françoise!

LA SOEUR.

Oui, Madame, mais par quel hasard.....

MADAME DESCHAMPS.

Ah, ma pauvre Françoise, j'ai été bien malheureuse!... Dieu merci, je n'ai plus long-temps à l'être.

LA SOEUR.

Lorsque les avis de mon confesseur me décidèrent à quitter votre maison, je pris le parti de

me consacrer au service des malheureux, et j'étais alors bien loin de me douter qu'un jour..... Mais comment cela s'est-il donc fait?

MADAME DESCHAMPS.

Ma fille m'a abandonnée.

LA SOEUR.

Sainte Vierge!... que me dites-vous là?

MADAME DESCHAMPS.

Vous savez qu'avant votre départ nous avions changé de logement.....

LA SOEUR.

Je m'en souviens, et cela me fit de la peine de voir mademoiselle Julie habiter un si bel appartement... Je vis bien qu'elle n'était plus sage.

MADAME DESCHAMPS.

Ce monsieur qui venait tous les jours l'habitua au luxe, et lorsqu'il cessa de la voir, elle me fit un reproche des besoins que je lui avais créés... Les hommages, les sacrifices de quelques autres personnes achevèrent de lui tourner la tête; mes remontrances n'eurent plus aucun poids, ma présence lui devint odieuse, et après m'être séparée d'elle, je me vois à la fin de ma vie sans appui, sans fortune et sans pain.

LA SOEUR.

Vous me fendez le cœur..... Cette petite Julie

était autrefois si aimable : elle vous chérissait tant.....

MADAME DESCHAMPS.

Elle a bien changé depuis.

LA SOEUR.

Entrez, madame Deschamps..... Que voulez-vous?

LES ENFANS DEVIENNENT TOUJOURS CE QU'ON LES FAIT.

LE PORTE-FEUILLE

D'UN VIEUX GARÇON.

FAUTE DE GRIVES ON PREND DES MERLES.

PERSONNAGES.

L'oncle, âgé de soixante ans.
Le neveu, âgé de vingt-deux ans.

LE PORTE-FEUILLE

D'UN VIEUX GARÇON.

SCÈNE I.

(Le cabinet de l'oncle.)

L'ONCLE, LE NEVEU.

L'ONCLE, riant.

Ah! fripon..... tu reçois des lettres d'amour...

LE NEVEU, serrant une lettre.

Non, mon oncle, c'est une lettre d'ami.

L'ONCLE.

Allons, ne ments pas...... je ne veux pas te tromper, moi : je l'ai lue.

LE NEVEU.

En vérité?

L'ONCLE.

Excuse mon indiscrétion; mais je n'ai pu résister à l'envie de l'ouvrir, dès qu'à l'inspection de l'adresse j'eus reconnu que c'était une écriture de femme. Il ne doit pas être question, me suis-je dit, d'affaires bien sérieuses, et je ne suis

pas fâché d'ailleurs de voir un peu, d'après le style, ce que peut être la dame des pensées de ce gaillard-là..... Tu ne m'en veux pas, mon garçon?

LE NEVEU.

Vous plaisantez, mon oncle! Vous ne m'avez pas habitué à la défiance, et votre gaîté m'est un sûr garant que cette découverte ne vous aura pas fait de peine.

L'ONCLE.

Au contraire, morbleu! Te voilà majeur, et je serais désolé que tu ressemblasses à ces grands nigauds d'autrefois qui attendaient la trentaine pour s'arrêter auprès d'une jolie femme. Je n'ai jamais été de cette trempe, je t'en réponds.

LE NEVEU.

Je vous crois facilement.

L'ONCLE.

Ah!... à ton âge, mes campagnes étaient depuis long-temps commencées, et j'avais, certes, plus d'expérience que toi.

LE NEVEU.

Eh bien, mon oncle, il faut que vous m'aidiez de la vôtre, puisque vous êtes instruit de mes amours, vous me donnerez des conseils.

L'ONCLE.

Oh! je puis t'en donner de bons!... entre nous tu en as grand besoin, car il me semble, d'après

la correspondance, que tu n'es pas le maître dans la communauté.

LE NEVEU.

Si, vraiment !..... de loin, on prend, comme vous l'avez vu, un petit ton d'empire; mais quand je suis là....

L'ONCLE.

Bah! bah!.... tu as beau dire; je m'y connais, et je suis parfaitement sûr qu'on te mène, mon cher neveu. Cela ne vaut rien; fi donc!..... un jeune homme de ta façon, bien tourné, spirituel, de bonne souche, doit-il filer le sentiment? Il faut mener cela à la hussarde.

LE NEVEU.

Eh bien, voyons; quelle réponse feriez-vous à cette lettre?

L'ONCLE.

Je me charge de la dicter. J'en ai tant écrites dans ce genre!... j'en ai tant reçues!... Eh, tiens, j'y pense..... mon porte-feuille peut t'être utile; il renferme encore quelques tendres épîtres que je n'ai pas relues depuis nombre d'années, et qui forment à peu près l'histoire de mon cœur: j'aurai plaisir à me rappeler ces anciennes impressions, et tu profiteras de mes souvenirs.

LE NEVEU.

C'est charmant!... Oh, voyons, voyons, mon

oncle ! Je suis curieux de connaître les billets doux qu'on vous adressait jadis ; mais à quoi me servira votre exemple? Ma maîtresse est une élève du conservatoire, et vous n'avez dû choisir les vôtres que dans la haute société.

L'ONCLE.

Je les ai choisies comme j'ai pu, mon ami; chaque âge a ses goûts et ses convenances. (Il ouvre un porte-feuille.) Ces six lettres pourront te servir d'instruction préliminaire : chacune d'elles a sa couleur..... Dieu ! comme tout cela m'a occupé !.... Quel heureux temps que celui des illusions !.... Allons, lis toi-même, car je n'ai pas là mes lunettes.

(Il lui remet une lettre.)

LE NEVEU, lisant.

« M. Charles... » Oh quelle orthographe !

L'ONCLE.

Ne t'y arrête pas. J'ai conservé ce chiffon par curiosité : c'est la première lettre qu'une femme m'ait adressée ; j'avais seize ans ; celle qui l'a écrite ne pouvait faire preuve d'une éducation brillante, elle était au service de ma mère.

LE NEVEU.

Juste comme moi !... Figurez-vous, mon oncle, qu'il y a deux ans j'ai commencé de même. Vous vous rappelez peut-être cette petite Rosalie...

L'ONCLE.

Qui?... La femme de chambre de ma sœur?... Comment, drôle...

LE NEVEU, montrant la lettre qu'il tient.

Ah! mon oncle... J'ai mon excuse en main.

L'ONCLE.

Tu as raison. Aussi bien, c'est presque toujours là le début. Continue donc.

LE NEVEU, lisant.

« Monsieur Charles,

» Depuis que ces dames sont ici je suis bien
» malheureuse ; j'étais déjà assez à plaindre d'en-
» tendre tout le château me dire des méchancetés
» par rapport à vous : il faut encore que je sois
» témoin des agaceries de mademoiselle Rosette,
» et de la manière aimable dont vous lui parlez !
» Je devais bien m'attendre à cela, et penser que
» vous n'aviez eu pour moi qu'un goût de jeune
» homme. Moi, j'ai eu la faiblesse de m'attacher
» à vous et j'en suis bien punie, sans compter ce
» qui arrivera si madame est instruite, comme
» cela ne peut pas manquer. Quoique vous me
» fassiez bien du mal, je dois vous prévenir que
» mademoiselle Rosette est une fille qui ne mé-
» rite pas votre attention, d'abord parce qu'elle a
» très-mauvais ton, et ensuite parce que je sais

» qu'elle trompe sa maîtresse. Ce que j'en dis n'est
» pas par jalousie, mais par intérêt. Adieu, Mon-
» sieur ; je pleure en écrivant ces lignes, car je
» vous aime toujours. »

» FÉLICITÉ.

» 11 mai 1783.

» *P. S.* J'aurai la preuve que je me suis trompée
» si je vois votre clef ce soir en montant. »

Ah!... ah!.. ah!... vous aviez fait là une plaisante conquête, mon oncle!

L'ONCLE.

Comme on peut en faire à seize ans.

LE NEVEU.

Et ces reproches produisirent-ils de l'effet?

L'ONCLE.

Au contraire!.. j'étais si fier d'exciter de la jalousie, que je voulus la mériter : je voyais par avance ma belle toute en larmes, maigrissant à vue d'œil et maudissant le volage qui l'avait trahie!... Trois jours après, elle riait comme une folle, et m'avait déjà donné un successeur.

LE NEVEU.

Vous suivîtes sans doute promptement son exemple.

L'ONCLE.

Je ne m'en souviens pas : tout cela est si éloigné !... Mais passons à la seconde aventure (montrant la deuxième lettre), voici ce qui m'en reste. Ah !... ceci est d'une autre espèce... J'étais âgé de dix-huit ans ; j'entrais dans le monde où je portais la gaucherie et la timidité du collége ; entouré de femmes charmantes, leur aspect me faisait tressaillir, mais m'imposait une contrainte pénible ; toutes avaient mes hommages, aucune n'en obtenait l'aveu. Dire : je vous aime, semblait à mon cœur novice un effort de hardiesse qu'il fallait long-temps calculer. Combien de fois, seul dans ma chambre, je préparai de beaux discours, dont je ne retrouvais pas une phrase quand l'occasion s'offrait de les prononcer.

LE NEVEU.

Oh, mon oncle !... comme je me retrouve !

L'ONCLE.

Combien de déclarations écrites et déchirées sans que j'osasse les envoyer à leur adresse !

LE NEVEU.

C'est cela !

L'ONCLE.

Que de fermes résolutions qui s'évanouissent à la porte d'un boudoir !

LE NEVEU.

C'est bien cela !

L'ONCLE.

Une baronne, déjà sur le retour, mais dont la beauté conservait encore de l'éclat, s'aperçut de mon inexpérience et en eut pitié. Je ne l'eusse pas préférée; mais j'attribuai à mon mérite une défaite que je devais à sa seule complaisance, et l'amour-propre m'attacha sérieusement à elle. Ah! mon garçon, être à dix-huit ans le benjamin d'une femme de qualité qui en a quarante, n'est pas petite besogne! On me conduisait à la baguette, comme te conduit maintenant ta chanteuse; mais j'étais si flatté de me voir apporter des billets doux par un chasseur!... Tu vas voir comme ils étaient tournés.

LE NEVEU.

Mieux sans doute que le précédent... Je commence.

(Il lit.)

« 1er juin 1785.

» A quoi pensez-vous donc, Charles?... J'ai
» passé toute seule la soirée d'hier. Vous saviez
» cependant que le matin je devais revenir de la
» campagne. C'est sans doute quelque partie de
» jeunes gens qui m'aura fait oublier?... Prenez-
» y garde, Charles : vos amitiés vous perdront.
» Voyez un peu! Moi qui avais défendu ma porte
» pour vous rassurer contre les importuns!.. Moi

» qui, pour vous être agréable, avais cédé ma loge!
» Oh, j'ai été d'une humeur affreuse. Le cheva-
» lier, dont vous avez l'enfantillage d'être jaloux,
» s'est présenté. J'ai eu un moment l'envie de le
» laisser entrer... Il doit revenir ce soir. Adieu,
» et si vous voulez qu'on vous aime, préparez-vous
» à demander pardon.

» La baronne d'H.

» *P. S.* Passez donc chez mon frère, et sachez
» ce que c'est que son souper de lundi prochain.»

L'ONCLE.

Tu juges si j'ai laissé le temps au chevalier d'être reçu!

LE NEVEU.

Il l'avait peut-être été la veille.

L'ONCLE.

C'est, parbleu, bien possible..... Allons, ta réflexion n'est pas mauvaise, et tu n'es pas si simple que je le croyais.

LE NEVEU.

Oh! je connais déjà les femmes.

L'ONCLE, riant.

Ah!... pauvre garçon!

LE NEVEU.

Oui, sans doute, et à votre place j'aurais eu le

jour même une jeune et jolie maîtresse, pour faire voir à cette baronne que...

L'ONCLE.

J'aurais eu... j'aurais eu..., mon ami, à dix-huit ans on n'a pas ce que l'on veut: on a ce que l'on peut. Crois-tu qu'une femme qui tient à sa réputation la livre facilement aux chances de l'étourderie naturelle à cet âge? Un excès d'amour peut seul lui faire braver ce péril, jusqu'au moment où la fuite de ses charmes ne laisse plus de choix à leur pouvoir. Je gardai donc ma baronne, dont j'entremêlai les rendez-vous de quelques infidélités sans conséquence.

LE NEVEU.

A la bonne heure.

L'ONCLE.

Mes amis m'avaient donné le goût du plaisir et de la dissipation. Brillans de jeunesse, d'ardeur et de gaîté, les folies de tout genre étaient à leurs yeux le but de la vraie sagesse, et cette philosophie facile trouva bientôt en moi un adepte zélé. Tu conçois qu'en pareille compagnie, ce n'est pas des femmes de haut parage qu'on devait rencontrer sur sa route. Aussi plus d'une conquête passagère, dont il ne me reste aucun souvenir, attira-t-elle alors mes soins sans avoir part à ma tendresse. Sûr de moi-même et ne doutant plus que

je ne fusse dorénavant maître de mon cœur, j'avais acquis un petit orgueil dont chaque succès augmentait l'importance, et qui vint un beau jour échouer aux pieds d'une grisette.

LE NEVEU.

Ah ! c'est là que je vous attends !..... puisque vous étiez dans ma position actuelle...

L'ONCLE.

Bien différente, mon ami : si ma belle eût ressemblé à la tienne, elle ne m'eût jamais captivé. Je n'entends pas parler ici des qualités extérieures, car je ne doute pas que mademoiselle..... Comment l'appelles-tu ?... Clara, je crois ? Que mademoiselle Clara, dis-je, ne soit fort jolie...

LE NEVEU.

Oh, mon oncle !... Si vous la connaissiez !

L'ONCLE.

Tu n'as pas besoin de me faire de protestations : on trouve toujours sa maîtresse charmante, sauf à changer d'avis après qu'on l'a quittée. Mais, pour en revenir à moi, je te dirai que la jeune personne était tout l'opposé de celle qui t'occupe. Point de ces reproches amers comme on t'en fait sur ta longue absence ; point de ces réflexions caustiques comme on t'en adresse sur le compte des bonnes amies ; c'était au contraire une douceur angélique, une indulgence sans bornes, une pa-

tience à toute épreuve, une égalité d'humeur inaltérable : heureuse de tout, riant du soir au matin, cette aimable enfant n'avait de pensée que celle de me rendre l'existence agréable. Ce caractère, nouveau pour moi, piqua d'abord ma curiosité et sut enchaîner mes habitudes; long-temps j'oubliai dans mon ivresse tout ce qui m'avait naguère enchanté. Quelle différence, me disais-je, entre cette vie et celle des salons! Dans cette chambrette où de joyeux camarades viennent chaque jour se réunir à nous, la liberté règne sans partage; la contrainte en est bannie ; ma maîtresse éclipse celles qui l'entourent et n'en est pas plus fière... Ma foi, ma maîtresse vaut le monde entier !... Tu tiens la lettre que j'ai conservée d'elle.

LE NEVEU lisant.

« 2 septembre 1788.

» Mon bon petit Charles,

» Je m'empresse de répondre à ta jolie lettre :
» à peine l'ai-je reçue, que j'ai couru chez Hor-
» tense pour la lire au petit vicomte qui en a ri à
» pamoison. Il nous a menées le soir au spectacle
» chez Nicolet, et à souper on n'a fait que parler
» de toi. Mon Dieu, que ta partie de chasse est
» drôle, et que tu as d'esprit! Ces Messieurs m'ont

» fait enrager toute la soirée, en me disant que » dans un château habité par plusieurs jolies fem- » mes, tu pourrais bien ne pas songer toujours à » moi. Je leur ai répondu que ce danger là ne » m'effrayait guère, et que si j'avais par hasard » une rivale, elle ne me ferait pas oublier, parce » qu'elle ne saurait pas t'aimer comme moi. N'est- » ce pas, Charles, que j'ai raison? A ton retour » tu me le diras; car je suis sûre que tu me racon- » teras tout. Tu nous as bien manqué dimanche : » une des demoiselles de mon magasin avait gagné » à la loterie, et a voulu nous traiter; il était con- » venu que nous serions absolument seules. Ces » Messieurs l'ont su par Hortense, et nous ont » suivies de loin à la campagne. A peine étions- » nous à table qu'ils sont entrés tous les trois et » se sont assis d'autorité. On a dit bien des folies, » et deux de ces demoiselles qui faisaient d'abord » la moue ont fini par rire aux larmes. Après le » dîner, que ces Messieurs ont voulu à toute force » payer, on a fait une cavalcade à ânes : j'ai pensé » en mourir quand j'ai vu ce pauvre vicomte sortir » d'une mare où sa monture l'avait lancé la tête la » première! Sa queue semblait un tuyau de gout- » tière, et il est arrivé à l'auberge escorté par tous » les polissons de l'endroit. Son cousin a eu la » malice de ne pas trouver un perruquier dans tout

» le village, et nous avons obligé ce pauvre garçon
» à revenir sans poudre à Paris. Voilà, mon ami,
» toutes les nouvelles que j'ai à t'apprendre.

» Amuse-toi bien là bas, et pense souvent à celle
» qui t'aime tous les jours davantage. Je t'ai ménagé
» pour ton arrivée une petite surprise qui te fera
» plaisir; tout le monde trouve mon idée heu-
» reuse..... Mais je ne veux pas t'en parler plus
» long-temps, car je finirais par te dire ce que c'est.
» Adieu, mon bon petit Charles, je t'envoie un
» bien long bavardage, mais j'ai tant de plaisir à
» causer avec toi!.... Tu t'es souvent moqué de
» l'orthographe de mes lettres : compte bien les
» fautes qui sont dans celle-ci et fais-en ton profit,
» car je t'embrasse autant de fois que tu en trou-
» veras.

» JULIETTE.

» *P. S.* Antoine, que tu as chassé, est venu
» chez moi. Ce pauvre diable m'a fait pitié : je lui
» ai donné quelque chose, et j'ai promis de solli-
» citer sa rentrée. Il faut que tu m'accordes cette
» grâce. »

Oh! mon oncle, j'aurais été fou de cette petite fille-là!

L'ONCLE.

Je le crois, parbleu!... Faite au tour, fraîche comme une rose... Et la poudre lui allait si bien!...

LE NEVEU

Comment, elle était poudrée !... Vous n'auriez pas dû me dire cela ; je m'en faisais déjà un portrait enchanteur..... mais poudrée ou non, vous conviendrez qu'un jeune homme de bonne famille aurait dû former une liaison plus sortable.

L'ONCLE.

N'est-ce pas lui qui va me faire de la morale, à présent?

LE NEVEU.

Faites attention, mon oncle, qu'au moment où nous sommes, vous n'avez encore que vingt et un ans; je puis donc prendre cette liberté.

L'ONCLE.

Que ne dis-tu vrai !.... mais c'est justement cet âge, mon ami, qui faisait mon excuse, comme il fait aujourd'hui la tienne, relativement à l'élève du conservatoire, que tu ne regarderais seulement pas si tu avais dix ans de plus, et que tu fusses en position d'avoir des attachemens plus convenables.

LE NEVEU.

Passons donc à la quatrième lettre.

L'ONCLE.

Ah! pour celle-là..... elle date de la première époque sérieuse de ma vie, et l'aventure qu'elle rappelle à ma mémoire m'a jadis occupé bien vivement! La révolution avait éclaté : ses beaux

jours et ses orages imprimaient une trop forte secousse à tous les cœurs, pour y laisser une place aux douces impressions du plaisir. L'espoir, la terreur, l'enthousiasme, l'abattement, l'héroïsme agitaient tour à tour les âmes, et ma jeune imagination ne résista pas à ce choc tumultueux. Chacun prenait alors les armes : je courus des premiers dans les camps payer ma dette à la patrie. Jemmape, Hondscoote, Fleurus créèrent pour moi des émotions nouvelles, dont la grandeur fit disparaître celles qui m'avaient autrefois suffi. Je traversai donc ces années de gloire et de malheurs sans qu'aucune femme pût distraire long-temps ma pensée du vaste spectacle que j'avais sous les yeux. Le calme enfin succéda aux tempêtes; la tourmente politique s'apaisa par degrés; les salons, qui se r'ouvraient dans la capitale, offrirent un aimable repos aux longues fatigues de la guerre, et je m'empressai d'en goûter les douceurs. La gravité des circonstances qui venaient de s'écouler avait donné à mon esprit une marche moins légère : je songeai à me marier. Ma fortune me permettait un établissement avantageux, et mon cœur en fixa bientôt le choix.

LE NEVEU.

Mais, mon oncle, vous avez toujours été garçon !

L'ONCLE.

Oui, mon ami... dont j'enrage! Car c'est à soixante ans qu'on regrette d'être seul et qu'on passerait volontiers par-dessus les désagrémens communs à tant d'époux. Écoute ce qui m'arriva. Une jeune personne, appartenant à une riche famille, frappa mes regards dans un de ces bals où la société renaissante venait en foule oublier cinq années de privations. Son air noble et gracieux, sa taille svelte et bien prise, son élégante coiffure à la grecque attiraient autour d'elle un essaim d'adorateurs, dont je grossis d'abord le nombre. Mais pensant qu'au milieu de ce concert d'hommages mon silence serait plus sûrement remarqué, je résolus d'affecter près d'elle une froide indifférence, dont sa coquetterie ne tarda pas à se blesser. C'était justement où je voulais en venir; quelques explications à double entente me donnèrent lieu d'apprécier la finesse de son esprit, et les réunions brillantes qui se succédaient sans relâche nous fournirent mille occasions d'engager un petit roman, dont un prompt mariage me semblait être le dernier chapitre.

LE NEVEU.

Que vous deviez être heureux, mon oncle! Faire la cour à une demoiselle bien élevée... cela doit être charmant!

L'ONCLE.

Plus que tu ne peux croire, mon ami!... Surtout lorsqu'on voit une épouse dans celle qui reçoit vos soins, car une épouse qu'il aime est le plus précieux trésor que l'homme puisse trouver sur la terre. Mais tu vas savoir l'événement qui renversa tout-à-coup mes projets. Depuis trois mois j'étais amoureux et payé de retour; j'en avais presque obtenu l'aveu, lorsqu'une fête au château d'un fournisseur vint mettre fin aux doutes qui me restaient encore. Le soir, fuyant le bruit des danses et des instrumens, je m'étais écarté en causant avec ma jeune personne dans les allées du parc: la solitude, la nuit, le mystère me rendirent pressant; je sentis sa jolie main trembler dans la mienne, une subite ivresse assaillit ma raison, sa tête s'égara... tu devines le reste. Ne m'interromps pas!.. Je rentrai chez moi tout pensif: l'amour heureux ne m'avait jamais laissé les réflexions inquiètes qui m'occupèrent toute la nuit, sans que je pusse en définir la nature. Le lendemain, je reçus la lettre que tu vois.

LE NEVEU.

Elle doit être curieuse..... Oh la jolie petite écriture!

(Il lit.)

9 messidor an v, 2 heures du matin.

« Nous avons commis une grande faute !.. je ne » m'en repens pas, Charles, si elle doit augmenter » votre amour..... Non, loin de me reprocher ma » faiblesse, je dois m'en applaudir puisque c'est » vous qui l'avez fait naître et qu'elle est un » gage du pouvoir que vous exercez sur mon cœur. » Elle nous a unis à jamais, et les vaines cérémo- » nies qui nous attendent ne feront que consacrer » un nœud déjà si étroitement serré par notre ten- » dresse.., Charles, je suis donc ton épouse!.. Ce » bonheur, que depuis trois mois j'ai si souvent » rêvé, je le possède donc aujourd'hui sans re- » tour!... Non, il n'y manque rien, rien que l'as- » surance mille fois répétée par ta bouche que » tu m'aimes encore davantage..... En vain je cher- » che le sommeil : ton image est présente à mes » yeux, elle seule absorbe mes pensées ; je te vois, » je te parle, je t'écris... Oh ! tu penses aussi à » moi dans ce moment ?... Quoique séparés, nos » cœurs s'entendent, et tu jures, de ton côté, at- » tachement éternel à celle qui t'a voué le sien pour » toujours! Qui pourrait maintenant s'opposer à » nos vœux?... Ceux qui comme toi prétendaient » à ma main, ont cessé de m'être indifférens : ils » vont m'être odieux, jusqu'au moment où leurs

» espérances seront à jamais déçues. Les hésita-
» tions de ma mère sont désormais inutiles, et
» c'est en ta présence que je lui ferai, dès demain,
» connaître mes sentimens inébranlables. Viens
» donc, mon ami, viens donc mettre le sceau à
» notre bonheur; je le veux, je l'exige: chaque
» heure de retard serait un supplice affreux pour
» mon âme, dont notre union est devenue le pre-
» mier besoin.

» Adieu, adieu, je t'embrasse des millions de
» fois.

» Ta femme, CÉCILE. »

Ah ça, mon oncle, elle mourut donc, puisque vous ne l'avez pas épousée!

L'ONCLE.

Elle se porte encore à merveille, mon garçon, et tu l'as souvent rencontrée dans le monde.

LE NEVEU.

En fait de vieilles demoiselles, je ne connais que.....

L'ONCLE.

Elle n'est pas plus demoiselle que ta mère; tu connais parfaitement son mari.

LE NEVEU.

Voilà qui me surprend..... Oh, mon oncle, dites-moi donc qui c'est!

L'ONCLE.

Tu m'en demandes trop. Je veux bien te conter mes anciennes sottises; mais je dois respecter celles des autres. Puisque tu prends ici une leçon, retiens en passant qu'un galant homme ne compromet jamais le nom d'une femme qui lui a cédé, et que dans ces sortes d'affaires le secret est pour lui de rigueur.

LE NEVEU.

Je m'en souviendrai, mon oncle; mais expliquez-moi comment se termina cette histoire.

L'ONCLE.

La lettre que tu viens de lire me jeta dans une situation d'esprit singulière. L'empressement que l'on témoignait, sans aucun mélange de crainte sur la conduite que je pourrais tenir, me parut peu naturel; j'y crus voir un calcul de confiance qui répugnait à mon amour-propre déjà piqué du ton impératif que l'on employait. Cécile eût été plus intéressante à mes yeux en exprimant quelques soupçons, dont la réticence annonçait moins d'abandon que d'habileté. Eh quoi, me dis-je, voudrait-on profiter d'une faiblesse pour m'ôter le temps de la réflexion, et me faire réparer promptement, sans m'en laisser le mérite, ce qui n'est plus réparable sans moi?... Le triomphe facile que j'avais obtenu me semblait un mauvais présage

pour ma sécurité future : placé entre le devoir et les inquiétudes, je résolus de ne rien hâter. On eut l'esprit de ne pas se plaindre lorsque je demandai du temps; mais comme on n'en avait pas à perdre, les batteries furent brusquement changées, et je reçus, quelques semaines après, un billet de faire part qui m'apprit le mariage de Cécile avec un de mes rivaux, dont le bonheur en ménage ne fut pas de nature à me donner des regrets.

LE NEVEU, riant.

Ah! le brave homme!.... Mais voyez à quoi l'on s'expose!.... Cependant, mon oncle, je gagerais que vous n'avez pas pris ce parti sans peine.

L'ONCLE.

Non, certes!.... et que cette aventure te fasse réfléchir, mon ami! Vois quelles suites pouvait avoir mon imprudence, s'il ne se fût trouvé là quelqu'un pour la couvrir! Redoute les occasions semblables : elles sont souvent funestes. Le danger que j'avais couru me dégoûta du mariage; j'évitai des conquêtes si périlleuses, pour me borner à ces liaisons au-delà desquelles on ne trouve que des souvenirs agréables, quand on a la sagesse de s'arrêter à temps. L'énumération en serait longue et n'offrirait aucune variété; j'étais parvenu à l'âge où elles deviennent faciles : la jeunesse a

dès-lors acquis de la maturité sans avoir perdu de sa fraîcheur, et donne aux femmes qui se respectent une garantie morale qu'elles ne voient point chez l'adolescence. Je t'épargne donc ce récit, et j'arrive sans transition à l'époque de ma vie qui s'est écoulée la plus douce. Une jeune dame, douée des qualités les plus aimables, avait captivé mon cœur. Son mari, colonel distingué, brillait sans doute à la tête de son régiment, mais n'avait rien de ce qui peut séduire une femme. Son absence presque continuelle était un nouveau tort dont beaucoup de gens cherchaient à profiter : je fus le plus heureux. Pendant six années mon amour ne fit que s'accroître, non plus cette passion irréfléchie dont le temps sait éteindre l'ardeur, mais ce sentiment doux et calme que l'habitude fortifie encore. J'avais plutôt une amie qu'une maîtresse ; toutes mes journées se ressemblaient, et si nulle émotion vive n'en troublait la monotonie, aucun regret amer n'en altérait du moins le repos. Satisfait de cet état tranquille, je croyais mon sort fixé pour toujours, lorsque les événemens de la restauration vinrent rompre des nœuds, qui, jusque-là, semblaient indissolubles.

LE NEVEU.

Mais entre nous, mon oncle, vous ne deviez pas être très-rassuré. Si le colonel avait appris....

L'ONCLE.

Il était toujours à l'armée, et songeait plus à son avancement qu'à sa femme. Tu sauras d'ailleurs, quand tu connaîtras mieux le monde, qu'il est parfois certains arrangemens ostensibles que l'opinion tolère, et dont personne ne se fâche, pas même les intéressés.

LE NEVEU.

Je vous proteste que je me fâcherais, moi, si ma femme me comprenait dans ces arrangemens-là!

L'ONCLE.

Lorsque tu seras marié, tu verras ce que tu auras à faire; mais il est très-probable que tu feras comme les autres.... Je souhaite cependant qu'on ne te mette pas à l'épreuve. Quoi qu'il en soit, le colonel ne m'inquiétait guère, et sa femme partageait ma sécurité. Un voyage qu'elle fit à Beauvais fut notre seule occasion de correspondance; c'est dans ce temps qu'elle m'adressa la lettre que tu as sous les yeux, et dont la lecture te donnera une idée des liaisons que l'on contracte lorsque l'on a passé quarante ans.

LE NEVEU.

Vraiment, mon oncle, il me semble que je vieillis avec vous!.... Cette échelle de sensations diverses que vous m'avez fait parcourir commence

à m'effrayer moi-même, et je me sens déjà grisonner.

L'ONCLE.

J'en étais là quand j'ai reçu cette lettre; mets-toi donc à ma place.

LE NEVEU.

Soit; je me figure que j'ai le double de mon âge, et je lis.

(Il lit.)

« Beauvais, 17 janvier 1809.

» Je suis arrivée, mon bon ami, par le plus » effroyable temps; les routes sont si mauvaises » que nous avons éprouvé un retard de cinq heu- » res, et mes cousines ne m'attendaient déjà plus » lorsque la voiture s'est arrêtée à leur porte. » J'ai trouvé ici une lettre de mon mari qui est » toujours à Berlin, où il souffre encore de ses » blessures de Friedland; il paraît fort inquiet sur » sa guérison et craint d'être obligé de quitter le » service. Il faudrait alors voir à lui trouver une » préfecture : prenez les devants et cherchez un » peu comment nous pourrions le caser. Votre » beau-frère est en position de nous être utile; » ne le laissez pas en repos qu'il n'ait promis » quelque chose. Je ne sais trop comment je vais » faire pour m'habituer à ne pas vous voir; vos

» lettres seules pourront me faire prendre pa-
» tience ; car, malgré les fêtes dont on m'accable,
» je ne puis penser sans regret aux charmantes
» soirées que nous passions ensemble. Qui me
» rendra cette douce intimité, cette confiance
» entière qui nous laissaient penser tout haut, et ces
» accès de gaîté folle dont nul autre que nous
» n'eût pu deviner le motif?.... En vérité, je parle
» de tout cela comme si je devais en être privée
» pendant un siècle; mais c'est que je vois un
» siècle dans huit jours. Mon Adolphe, je l'espère
» bien, ne s'apercevra pas de mon départ; vous
» irez voir ce cher enfant à son lycée, et vous le
» ferez sortir dimanche, pour le conduire chez
» sa tante, car il faut un prétexte. Surtout, je vous
» en prie, ne lui faites pas boire de vin de Cham-
» pagne comme vous en avez la mauvaise habi-
» tude: songez qu'il est d'une santé délicate, et
» qu'un rien suffit pour m'alarmer. Si l'on n'est
» pas content de lui, grondez-le; si l'on en est
» satisfait, récompensez-le, et dans tous les cas
» embrassez-le bien fort.

» N'oubliez pas de savoir chez moi s'il est arrivé
» une lettre de mon frère; son silence me fait
» trembler. Depuis qu'il est en Espagne je n'ai
» pas eu de ses nouvelles, et il sait pourtant com-
» bien je l'aime. Mon Dieu, s'il était mort!....

» Oh, que la guerre est une horrible chose, et
» qu'il me tarde de la voir enfin cesser! Hélas!
» rien n'annonce que nous touchions au terme...
» J'ai bien besoin d'être consolée : je pense tou-
» jours à ce pauvre Eugène, si jeune, si faible....
» comment résistera-t-il à la fatigue des marches,
» s'il échappe au danger des batailles? Je vous en
» prie, tâchez de me rassurer, car lorsque ces
» idées-là me prennent, je n'existe pas. Adieu, mon
» ami; répondez-moi très-vite et très-longuement,
» il me tarde de vous lire, en attendant que je
» vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire
» du meilleur de mon cœur.

» HORTENSE.

» *P. S.* Voyez cet ennuyeux avoué, et pressez-
» le pour qu'il se décide à en finir, mon notaire
» vous remettra ma procuration. »

Peste!... On ne ménageait pas votre activité, mon oncle! Solliciter pour le mari, promener l'enfant, surveiller la marche des affaires, quelle agréable besogne! Et cela vous amusait?

L'ONCLE.

Cela m'occupait, mon ami, et il vient un temps où les occupations remplacent les plaisirs. Je m'étais si bien fait aux miennes que le besoin de les

conserver surmonta long-temps encore les dégoûts dont je fus abreuvé vers la fin de cette liaison. Le frère de ma maîtresse périt dans la campagne de France, son mari fut admis à la retraite, sans qu'aucun emploi civil lui offrît un dédommagement. Ce double coup porté à ses affections et à sa fortune ne pouvait manquer d'agir sur le caractère d'une femme qui sentait vivement : elle voua désormais une haine implacable au chef de l'empire, dont elle accusait la funeste ambition, et l'entrée des alliés dans Paris, qui vit rompre tant d'amitiés, donna entre nous deux le signal des disputes les plus amères. Dix ans plus tôt, j'eusse brusquement renoncé à un commerce sans charmes, dont chaque jour venait augmenter l'aigreur ; mais je n'étais plus jeune alors. La difficulté de renouveler mes habitudes présentait à mes regards un vide affreux dans mon existence ; j'hésitais à braver l'isolement, et j'aurais peut-être attendu le terme de cette crise politique qui avait soulevé tant de passions, si le 20 mars, en apportant une nouvelle force à leur essor, n'eût enfin marqué l'heure de la rupture.

LE NEVEU.

Je ne conçois pas que des amans se brouillent à propos de politique, après avoir été si long-temps d'accord sur tout le reste. Les opinions d'une maî-

tresse me seraient fort indifférentes, et je ne sais même pas comment pense la mienne aujourd'hui.

L'ONCLE.

A cette époque, mon enfant, les conversations n'avaient pas d'autre texte, et les esprits étaient pleins de ce seul objet. Pour moi, que ces matières ennuyaient on ne peut davantage, tu conçois quel ennui j'en devais essuyer lorsqu'il fallait retrouver dans le tête-à-tête ce qui me faisait déserter les salons. J'optai donc pour la tranquillité, et retombant dans la solitude, j'attendis du hasard les occasions que jadis je savais faire naître moi-même; mais hélas! je ne les trouvais plus: à table, au bal, au spectacle, les femmes dont je cherchais à fixer l'attention me répondaient d'une manière aimable; aucune rougeur, aucun trouble ne me faisait comme autrefois lire dans leurs yeux un heureux présage; je n'occupais que leur esprit, sans que le cœur y prît la moindre part. J'eus la sagesse de me résigner et de cacher des regrets que le ridicule ne manque jamais de poursuivre. Cependant je n'étais pas insensible. Le talent et la beauté d'une actrice me frappèrent....

LE NEVEU.

Ah! pour le coup, mon oncle, nous allons rire!... Celle-là vous fera voir du chemin!

L'ONCLE.

Patience, ton tour viendra! voyez un peu comme il est fier de ses vingt-deux ans!... Tu ne les auras pas toujours, mon garçon, et puisses-tu te rappeler plus tard ton vieil oncle, pour tâcher de n'être pas plus malheureux ni plus dupe que lui. Écoute donc bien. La dite princesse était à moi : dans ces sortes d'affaires le préambule n'est pas long, et je t'en fais grâce. Trois mois s'étaient écoulés et aucune apparence ne témoignait contre la fidélité de la dame; mes rendez-vous n'étaient point gênans, et je dois avouer que son exigeance ne l'était pas davantage. Mais un tel ordre ne pouvait durer. Les répétitions devinrent bientôt plus fréquentes, les indispositions plus graves et mes visites moins heureuses. Je conçus quelques soupçons dont je ne fis confidence qu'à la femme de chambre, en intéressant sa franchise. J'avais trop de philosophie pour prendre au sérieux ce que je sus par elle ; exiger qu'un jeune homme n'occupât point de temps en temps ma place, c'eût été vouloir l'impossible ; mais je désirais au moins qu'on ne m'exposât pas à la gaîté des coulisses et qu'on prît quelque peine pour mettre en défaut ma curiosité. J'écrivis donc de légers reproches, auxquels on fit cette réponse.

LE NEVEU, prenant la lettre.

Voilà une lettre élégamment pliée ; papier anglais, cachet d'étui.... rien n'y manque ! voyons le contenu.

(Il lit.)

« 31 octobre 1819.

» Il est donc vrai que l'amour-propre est un
» ballon gonflé de vent, d'où il ne sort que des
» tempêtes !.... Le vôtre, mon cher, est intraita-
» ble, et rien ne peut trouver grâce devant lui.
» Convenez-en, vous avez cédé à ses conseils
» plutôt qu'à ceux de votre tendresse, en m'a-
» dressant la singulière épître qui vient de m'ar-
» river. Je reçois les visites d'un jeune homme :
» peu vous importe que ce soit un auteur qui me
» destine un rôle et auquel je dois des ménage-
» mens ; peu vous importe que je songe à mon
» état et que je me prépare des succès.... On peut
» vous supposer un rival, et c'est là tout ce qui vous
» occupe. En vérité cette conduite est aussi dé-
» fiante que peu généreuse. Ne connaissez-vous pas
» assez ma mère pour vous reposer sur elle du
» soin d'écarter loin de moi ce qui pourrait vous
» faire ombrage ?.... car il faut bien que je vous
» cherche des garanties dans les autres, puisque
» vous avez cessé d'en avoir une dans mon propre

» attachement. Il me manquait cette contrariété
» au moment où j'en éprouve de toute nature :
» je ne sais seulement pas comment je ferai pour
» avoir mon costume nouveau, et cependant cela
» presse; les mémoires pleuvent chez moi : cou-
» turière, marchande de modes, parfumeur, il
» semble que tous se soient donné le mot, et il
» faut encore que vous veniez vous joindre à cette
» foule importune pour achever, par vos soup-
» çons, de me bouleverser la tête!.... Mon ami,
» soyez donc plus aimable. Me voyez-vous jamais
» me plaindre? Vous ai-je soufflé un mot de la
» loge que vous deviez louer à l'Odéon pour *les*
» *Vêpres siciliennes* que tout Paris a vues, excepté
» moi? Vous ai-je reproché de m'avoir laissée à
» pied toute la semaine dernière?.... Non, j'évite
» les indiscrétions, les demandes, sans mieux
» réussir à faire apprécier mes sentimens. Dites-
» moi donc comment je dois m'y prendre; faut-il
» vivre isolée, prisonnière chez moi? Quand j'y
» consentirais, vous seriez encore jaloux. Oh!
» vous m'avez rendue malade : venez ce soir, et
» vous verrez comme j'ai les yeux rouges; j'ai le
» plus grand besoin de vos conseils pour mon nou-
» veau rôle que votre lettre a brouillé dans ma
» mémoire; vous me le ferez répéter, et vous
» me direz que vous avez eu tort. Je vous em-

» brasse malgré ma rancune et suis toujours votre
» amie.

» HÉLOISE.

» *P. S.* J'allais vous envoyer la note du bijoutier, que vous m'aviez demandée, lorsque votre domestique est venu faire son message ; de colère je l'ai mise en morceaux. »

Ah! ah!.... mon oncle, vous aviez affaire à forte partie!... Et sans doute, malgré le jeune auteur, vous aurez conclu la paix, vous aurez fait recommencer la note du bijoutier, et vous aurez dispersé la foule importune qui assiégeait la maison de votre sirène.

L'ONCLE.

Comme tu dis ; c'est toujours ainsi que cela se passe.

LE NEVEU.

Cela se passerait autrement avec moi, je vous le jure.

L'ONCLE.

Attends la cinquantaine!.... Je fis alors comme tu feras un jour ; mais je me dégoûtai bientôt d'un amour si coûteux, et la raison vint me dire à l'oreille qu'il était temps enfin de songer à la retraite. J'obéis à sa voix, et maintenant j'achève

tranquillement ma carrière en riant de mes folies passées. L'amitié suffit à mon cœur; j'ai dit un éternel adieu au reste.

LE NEVEU.

Oh! mon oncle, vous me permettrez de n'en rien croire.

(On apporte une lettre à l'oncle qui la décachète et la lit.)

Le timbre est de Saint-Denis... C'est peut-être quelque fillette de votre campagne qui vous envoie cette lettre!

L'ONCLE.

Allons!.... Il faut partir.

(Il se lève et sonne.)

LE NEVEU.

Eh quoi, si brusquement!.... (Il prend la lettre sur la table, et la parcourt.) Ah! mon oncle, vous ne me parliez pas de celle-là.....

L'ONCLE, voulant lui ôter la lettre des mains.

Eh bien..... que fait-il donc!....

LE NEVEU, riant.

Je prends ma revanche : n'avez-vous pas été le premier curieux?

(Il lit.)

« Au château de..... 23 mai 1827.

» Je vous attends depuis dimanche : la lessive
» est finie et vous deviez être de retour...

L'ONCLE.

Veux-tu bien me rendre.....

LE NEVEU.

Oh! vous avez beau faire, mon petit oncle, je lirai.

» Vous savez bien que je suis inquiète quand
» vous êtes absent, et s'il est permis d'être jalouse,
» c'est certainement à une femme qui se trouve
» dans ma position. Je n'ignore pas qu'à Paris vos
» amis vous font des observations à mon sujet et
» tâchent de vous monter la tête; aussi je finirai
» par prendre mon parti et m'en aller. Voyez donc
» si vous aimez mieux des étrangers que celle qui
» vous est attachée depuis cinq ans. »

» MANETTE. »

Eh bien, franchement, mon oncle, je m'étais toujours douté que cette gouvernante-là était la maîtresse chez vous.... Tous les garçons finissent ainsi.

L'ONCLE.

Petit démon!... ne va pas dire cela à ta mère, au moins!... Parbleu, cette lettre forme tout juste le complément des six autres que tu viens de lire. Tu m'as vu, à chaque époque de ma vie, contracter des liaisons de différentes espèces; c'est le

sort de tous les hommes. Jeunes ils ne sont pas difficiles sur le choix; vieux c'est en vain qu'ils voudraient l'être : ce que l'étourderie leur interdit d'abord, la vieillesse le leur défend ensuite. A tout âge il faut suivre sa destinée, se contenter de ce qu'on a sans regretter ce qu'on voudrait avoir, et se rappeler le proverbe :

FAUTE DE GRIVES ON PREND DES MERLES.

LE

GENTILHOMME LIBÉRAL.

LA CAQUE SENT TOUJOURS LE HARENG.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE MORVILLE.
LE CHEVALIER DE RÉON.
DENIS, avocat.
MADAME DE MORVILLE.
LE COMTE DE ROQUEFEUILLE.
CÉCILE, fille de M. de Morville.
JULES, fils de M. Denis.
UN PERRUQUIER.
LE VALET DE CHAMBRE de M. de Roquefeuille.

LE

GENTILHOMME LIBÉRAL.

SCÈNE I.

(Une salle de l'appartement de M. de Roquefeuille, en 1789.)

LE COMTE DE ROQUEFEUILLE, ASSIS, SON PERRUQUIER LE COIFFANT.

LE COMTE.

Eh bien ! mon cher, qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ?

LE PERRUQUIER.

Oh, M. le Comte, cela chauffe..... Il y a des rassemblemens dans toutes les rues, et l'on parle d'aller assiéger la Bastille.

LE COMTE.

La Bastille !.. Ah, parbleu, je le leur conseille !

LE PERRUQUIER.

On ne voit partout que des piques et des fusils, et comme j'entrais dans votre hôtel un détache-

ment nombreux passait devant la porte en invitant tout le monde à marcher au faubourg Saint-Antoine.

LE COMTE.

Il n'y a vraiment pas de bornes à l'audace de cette canaille-là... Mais je suis bien tranquille ; au premier coup de canon à poudre que M. Delaunay va faire tirer, tout cela prendra la fuite sans demander son reste.

LE PERRUQUIER.

Oh ! Monsieur le Comte pourrait se tromper...

LE COMTE.

Ne sont-ce pas les mêmes bandes que le prince de Lambesc a si bien étrillées avant-hier dans les Tuileries?.... Quelques-uns de ses dragons ont suffi pour balayer cette multitude menaçante. Allez, si la cour voulait s'en rapporter à moi, je ne demanderais que deux jours pour rétablir l'ordre. Qu'on fasse entrer quatre ou cinq régimens dans Paris, qu'on jette dans une basse-fosse Mirabeau et tous ces braillards qui prêchent la réforme, et on verra que tout cela n'est qu'un jeu.

LE PERRUQUIER.

Je crois, Monsieur le Comte, que ces mesures-là ne feraient qu'augmenter la fureur du peuple; tout le monde est mécontent. Si vous aviez vu ce matin les groupes; si vous aviez entendu ce

qui se disait, avec quel feu chacun parlait de liberté, d'indépendance...

LE COMTE.

Vous me coupez..... Si vous vous occupiez de votre rasoir, au lieu de donner votre avis sur les affaires publiques, cela n'arriverait pas.

LE PERRUQUIER.

La lame a tourné..... mais cela ne sera rien... Quant à mon avis, que je me suis permis d'exprimer sur ce que disait Monsieur le Comte, je crois être excusable. Ce qui se passe m'intéresse autant qu'un autre: ne suis-je pas citoyen?

LE COMTE.

Vous êtes perruquier, mon ami, et chez moi surtout vous n'êtes que cela.

LE PERRUQUIER.

Mais, Monsieur le Comte....

LE COMTE.

Un peu de poudre sur cette boucle... Maintenant allez coiffer mon neveu, et comptez-lui toutes ces belles nouvelles... Il verra si les choses marchent aussi gaîment qu'il le supposait... Sonnez mon valet de chambre... C'est bien, sortez.

(Le perruquier sort.)

(Entre un valet de chambre.)

LE COMTE.

Les journaux....

LE VALET DE CHAMBRE.

Les voici, M. le Comte... Il paraît qu'il y a un très-beau discours de M. de Cazalès.

LE COMTE.

Ah, ah !..

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est une réponse à ce qu'a dit hier Mirabeau, qui, comme à l'ordinaire, n'a pas le sens commun.

LE COMTE.

Tu as bien raison.... De grandes phrases et de grands mots, voilà tout.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est pour la canaille, qui trouve cela superbe.

LE COMTE.

Voilà le fruit de cette belle philosophie qui est devenue si fort à la mode... Tous ces bavards de l'assemblée viennent répéter une leçon qu'ils ont apprise dans Voltaire... Il y a long-temps que j'ai prédit pour la première fois les malheurs que causerait cet homme à la société.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il est vrai que Candide est un peu leste... Voici M. le marquis.

(Entre le marquis de Morville.)

M. DE MORVILLE.

Eh bien, mon oncle, savez-vous?...

LE COMTE.

Oui, je sais, et j'espère bien que le loup va se prendre enfin dans le piége ; ils vont à la Bastille, dit-on ; tant mieux, morbleu, ceux qui ne resteront pas dans les fossés ne s'exposeront plus à revenir.

M. DE MORVILLE.

Oh ! mon oncle, ils la prendront.

LE COMTE.

Ah, ah, ah....

M. DE MORVILLE.

Vous riez... Vous ne savez pas ce que peut tout un peuple animé du fanatisme de la liberté.

LE COMTE.

Vous déraisonnez, mon neveu.. Ils la prendront.. Ah, ah, ah.. C'est-à-dire qu'ils crieront à cent pas des murailles, mais pas un n'osera en approcher.

M. DE MORVILLE.

Entendez-vous ?

LE VALET DE CHAMBRE.

On tire le canon.

LE COMTE.

C'est pour les effrayer.

M. DE MORVILLE.

Le bruit redouble.... Ouvrons la croisée.

UNE FOULE DE VOIX.

Aux armes !

LE COMTE.

Fermez donc... Germain, selle un cheval, et cours vite à la Porte Saint-Antoine ; tu nous rapporteras des nouvelles le plus promptement possible.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je demanderai d'abord à M. le Comte la permission d'ôter ma livrée.

LE COMTE.

Pourquoi cela?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est qu'elle pourrait me porter malheur..... Quand il y a des émeutes, la canaille insulte toujours les gens comme il faut.

(Il sort.)

M. DE MORVILLE.

Cela commence à devenir sérieux, vous le voyez... Si l'on eût fait des concessions, la tranquillité publique n'eût pas été troublée.

LE COMTE.

Fi donc! Il fallait consentir à payer la taille comme le tiers-état, n'est-ce pas?

M. DE MORVILLE.

Pourquoi non, puisque nous sommes les plus riches?

LE COMTE.

Vous me feriez devenir fou avec de pareilles ré-

ponses. C'est votre chevalier de Réon qui vous a rapporté ces belles idées, depuis qu'il est allé guerroyer pour les insurgés d'Amérique.

M. DE MORVILLE.

Ah, mon oncle, quand je pense que vous m'avez empêché de le suivre.

LE COMTE.

Si je pouvais aussi vous empêcher de le voir!..

M. DE MORVILLE.

Croyez-vous que je penserais différemment.... Il suffit d'être éclairé pour sentir que nos vieux usages ne sont plus en harmonie avec le siècle... Et qu'une réforme était indispensable.

LE COMTE.

Eh bien, n'a-t-on pas aboli la torture? D'ailleurs... Je vous dis... que... Voyez comme c'est agréable, tout cela, on ne peut seulement pas causer.... Il n'y a pas moyen de s'entendre avec ce tapage du canon... Que le ciel confonde le peuple et les philosophes.

(Entre le chevalier de Réon.)

LE CHEVALIER.

Marquis, je viens te chercher... Il faut absolument voir prendre la Bastille.

LE COMTE.

On l'assiége donc sérieusement?

LE CHEVALIER.

Croyez-vous, M. le Comte, que l'on tire le canon pour plaisanter?

LE COMTE.

Qu'on fasse marcher les gardes françaises, morbleu.

LE CHEVALIER.

Elles viennent d'arriver, mais elles ont aussitôt pris parti pour le peuple.

LE COMTE.

Allons, ce n'est pas possible.

LE CHEVALIER.

Eh! M. le Comte, vous n'êtes pas au courant... Vos amis sont tous du dernier règne, et je sais très-bien que l'on ne pensait guère dans les salons de madame de Pompadour, mais le despotisme n'est plus de mode aujourd'hui... Nous en sommes à la liberté maintenant.

M. DE MORVILLE.

Mon oncle ne veut pas comprendre cela.

LE COMTE.

Non, certes, je ne comprendrai jamais qu'on justifie les excès de cette populace, et qu'on laisse parler tout haut les roturiers qui s'en font les organes.

LE CHEVALIER.

Roturiers!... voilà encore un vieux mot... Que

signifient ces distinctions absurdes entre les classes de la société ?...

LE COMTE.

Fort bien, vous allez me persuader que mon valet de chambre est mon égal.

M. DE MORVILLE.

Il n'est pas votre égal, mon oncle, puisqu'il vous sert; mais vous avez un château, des chevaux, un équipage, un nom, et il n'a rien de tout cela.... Vous prenez toujours les choses au pied de la lettre.

LE CHEVALIER.

Oh, Marquis, si tu étais venu en Amérique, comme tu nous verrais petits et mesquins !... Mais heureusement cet échafaudage ridicule de préjugés et de barbarie, qui soutenait notre organisation sociale, commence enfin à s'écrouler, et le canon de la Bastille donne aujourd'hui le signal de la destruction des abus.

LE COMTE.

Voilà un petit morceau d'éloquence que je vous conseille de donner à quelque député du tiers !... Vraiment, je n'entends plus rien au langage d'aujourd'hui....

M. DE MORVILLE.

Ah !... ce n'est pas celui de Versailles que le chevalier vous parle... Mais si vous étiez plus ré-

pandu, vous sauriez, mon oncle, qu'il n'y a pas moyen d'être écouté d'une jolie femme si l'on est du parti de la cour.

LE CHEVALIER.

C'est du plus mauvais ton (1).

LE COMTE.

Vous êtes tous des fous, et vous verrez où cette nouvelle mode vous conduira.

(Entre le valet de chambre, ses habits en désordre.)

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah! Messieurs!... je suis un homme mort.

LE COMTE.

Qu'as-tu vu?... Tout est-il fini?

LE VALET DE CHAMBRE.

On m'a renversé, battu, poursuivi.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je n'en sais rien....

M. DE MORVILLE.

Ont-ils pris la Bastille?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, sans doute, et mon cheval aussi.

LE COMTE.

Poltron, tu t'es laissé faire?

(1) Voyez les Mémoires de M. de Ségur.

LE VALET DE CHAMBRE.

Le moyen de les en empêcher...? Ils ont bien tué M. Delaunay.

LE COMTE.

Ah, bon Dieu... Que dit-il!

MORVILLE.

Eh bien, vous ne vouliez pas nous croire!

LE VALET DE CHAMBRE.

On barricade toutes les rues, et Paris ressemble à une ville assiégée.

LE CHEVALIER.

La porte de l'hôtel est encombrée.

LE COMTE.

Germain, va dire au suisse qu'il dissipe ce rassemblement à l'instant.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le Comte, je ne bougerais pas d'ici pour un empire.

LE COMTE (ouvrant la fenêtre).

Voulez-vous bien vous retirer..... Dominique, poussez la porte sur ces gens-là.

MORVILLE.

Mon oncle, quelle imprudence!

LE COMTE.

Je vais faire voir à cette canaille si elle peut intimider un vieux gentilhomme comme moi........ Allons, qu'on se retire.

UNE VOIX.

Qu'est-ce qu'il veut donc, cet aristocrate?

UNE AUTRE VOIX.

Il insulte le peuple...

(On lance une pierre.)

LE VALET DE CHAMBRE.

Nous allons être assassinés.

UNE FOULE DE VOIX.

A la lanterne! à la lanterne!

LE CHEVALIER.

Au nom du ciel, ne vous montrez pas davantage, Morville et moi nous allons les apaiser.

LE COMTE.

Mais c'est donc une révolte?

LE CHEVALIER (fermant la fenêtre).

Non, Monsieur le Comte, c'est une révolution.

SCÈNE II.

(Un club en 1791.)

DENIS, RÉON, MORVILLE.

RÉON.

Mon cher Denis, je vous présente un de mes amis, M. de Morville, officier de l'état-major du général Lafayette : vous connaissez mes principes,

ce sont aussi les siens, et je pense que cette recommandation doit suffire près de vous, pour vous engager à le recevoir parmi les membres de ce club.

DENIS.

Monsieur, c'est avec la plus grande joie que nous accueillons les défenseurs de la liberté : les ennemis de la révolution voudraient tirer parti des clubs, en y faisant pénétrer des fanatiques à gages, dont les excès pourraient épouvanter les citoyens paisibles; celui-ci du moins, que j'ai l'honneur de présider en ce moment, ne servira qu'à confondre leurs projets, tant qu'il dépendra de moi de surveiller sa composition.

MORVILLE.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'il ne soit fréquenté que par des gens comme il faut...

RÉON.

Par de vrais patriotes, enfin...

DENIS.

L'assemblée nationale, en abolissant les titres, a confondu les rangs selon le vœu de la nature qui nous a tous créés égaux... Vous trouverez ici l'application de ce grand principe; le modeste artisan peut y exprimer sa pensée à côté du magistrat et du guerrier... On va bientôt ouvrir la séance; après votre présentation, que je ferai moi-

même, il sera nécessaire que vous prononciez un discours.

MORVILLE.

Il suffit, Monsieur, je vais m'y préparer.

(Denis s'éloigne.)

RÉON.

Ah ça, pas de faiblesse; songe bien que cette démarche va te populariser tout-à-fait... Tu ne tiens pas à tes titres, puisqu'ils n'ont plus aucune valeur.

MORVILLE.

Oh, sans cela, ne sais-je pas bien que ce sont de vaines chimères... Mais, dis-moi, ce président a de bonnes manières pour un avocat... Je m'attendais à trouver un lourdaud...

RÉON.

Parce qu'il n'est pas noble ?...

MORVILLE.

Eh! non..... cela n'y fait certainement rien, mais..... que veux-tu, on a quelquefois sans raison des idées.....

RÉON.

Voilà déjà la foule qui pénètre dans la salle, ne t'éloigne pas de la tribune; moi, je vais parler de tes mérites aux membres les plus influens du club, pour effacer l'impression défavorable qu'au-

rait pu faire sur leur esprit l'émigration de ton oncle.

(La foule se place sur les gradins et le président sur son fauteuil.)

DENIS.

Citoyens, chaque jour voit augmenter le nombre des patriotes zélés qui viennent prendre place parmi nous, et c'est avec orgueil qu'en parcourant des yeux cette enceinte, nous la trouvons déjà trop petite pour renfermer tous ceux qui viennent y protester avec nous de leur attachement à la constitution, et discuter librement sur les différens actes du pouvoir exécutif. Nous devons surtout nous féliciter d'avoir fait de nouveaux prosélytes, lorsque des fonctions élevées qu'ils remplissent, lorsque la caste à laquelle ils appartenaient autrefois donnent à leur candidature une garantie plus franche de sa sincérité. C'est un de ces hommes que je vous présente aujourd'hui.....

UNE VOIX.

Encore un ci-devant !

PLUSIEURS VOIX.

Silence !

DENIS.

Revêtu d'un grade important dans cette garde nationale dont nous faisons tous partie, et qui sert de rempart à la liberté, M. de Morville appartient à l'état-major du général Lafayette...

UNE VOIX.

Belle recommandation!

UNE AUTRE VOIX.

Ce sont eux qui ont fait évader les tantes du roi.

PLUSIEURS VOIX.

A la porte les interrupteurs.

DENIS.

Je déclare à la face de la France que le général Lafayette et son état-major ont constamment bien mérité de la patrie.

(Une foule de voix.)

Bravo!

(Bruyans applaudissemens.)

UN MEMBRE.

Je demande la parole.

DENIS.

Vous l'avez.

LE MEMBRE, à la tribune.

Citoyens, le peuple est éclairé, depuis qu'on sait bien comment les aristocrates font pour s'insinuer et ameuter les satellites des despotes étrangers, tout en accaparant les grains. Ce matin encore, il est venu dans ma boutique des citoyens qui ont servi dans ces maisons-là, et qui m'ont dit des choses à faire frémir. Je dis donc qu'on ne doit pas admettre ici des hommes qui tiennent à

la féodalité, et que, puisque tous les Français sont égaux, c'est le peuple qui doit avoir la préférence.

UNE VOIX.

Cela n'a pas le sens commun.

RÉON, à la tribune.

C'est avec peine, Citoyens, que je m'aperçois des doctrines funestes que professent quelques Français. Nous sommes tous égaux, nous avons donc tous les mêmes droits... Je connais particulièrement le candidat; il est aussi zélé patriote que qui que ce soit dans cette assemblée. On accuse son origine.... c'est accuser aussi la mienne, et j'ai prouvé combien peu j'y tenais. Mon ami va vous donner ici les mêmes preuves de son mépris pour toutes ces ridicules distinctions que le despotisme et l'ignorance ont trop long-temps consacrées dans notre belle patrie.

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Bravo!

LE MEMBRE.

Ça n'empêche pas que son oncle, le ci-devant comte de Roquefeuille, a émigré.... Je le garantis, Citoyens, et je dois le connaître, puisque je l'ai chaussé pendant quatre ans.

(Rire général.)

UNE VOIX.

A bas les aristocrates! vive les cordonniers!

MORVILLE, à Réon.

Où donc m'as-tu conduit?

RÉON.

Un peu de patience.

UN AUTRE MEMBRE.

Citoyens, il est de votre dignité d'accueillir les amis de la constitution, à quelque rang qu'ils appartiennent, et si l'on doit se montrer difficile, c'est sur l'admission des gens dont les discours servent à compromettre la gravité de nos séances, plutôt qu'à défendre la sainte cause de la liberté.

MORVILLE, à la tribune.

Citoyens, je ne chercherai pas à me défendre de l'étrange accusation qui vient d'être portée contre moi; elle part de trop bas pour que je daigne y répondre.

PLUSIEURS VOIX.

A l'ordre!

MORVILLE.

Je veux dire, Messieurs... Citoyens.... que l'on vous a donné de trop mauvaises raisons pour que je cherche à les réfuter....

RÉON, à demi-voix.

Tes titres! tes titres!

MORVILLE.

Je n'en ai qu'une à vous donner, et la voici : ces titres, ces vains titres que l'on me reproche, ils sont consignés sur cet antique parchemin, dont mes aïeux ont gardé précieusement le dépôt..... j'abandonne leurs cendres à mes accusateurs.

(Il brûle ses titres.)

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Bravo !... vive l'égalité !

(Entre un garde national.)

LE GARDE NATIONAL.

Citoyens, le peuple court à Vincennes ; on a découvert un passage souterrain qui communique aux Tuileries, et par lequel les conspirateurs veulent faire évader le roi....

TOUTE L'ASSEMBLÉE se levant.

A Vincennes.....

DENIS, agitant la sonnette.

Je réclame un moment de silence.....

UNE VOIX.

Nous l'empêcherons bien d'émigrer.

UNE AUTRE VOIX.

Pas de retard..... Vive la nation !

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

A Vincennes !.....

(Le Président se couvre, tout le monde sort.)

MORVILLE à Réon.

Quelle corvée !.....

RÉON.

Ah... quand on veut être patriote, il faut cesser d'être gentilhomme.

SCÈNE III.

(Un salon de la campagne de M. de Morville en 1811.)

M. DE MORVILLE ET SA FEMME.

M. DE MORVILLE.

Viens donc, ma bonne amie, que je te fasse part du bonheur qui m'arrive..... Voici une lettre de mon ami le baron de Réon, qui, comme tu sais, est attaché à la maison de l'Empereur.

MADAME DE MORVILLE.

Une bonne nouvelle ! Lis bien vite.

M. DE MORVILLE.

Oh, tu ne te doutes pas..... Écoute : « (il lit) Je m'empresse de t'annoncer, mon cher ami, que les démarches de tous ceux qui s'intéressent à toi viennent enfin d'être couronnées du plus brillant succès. Tu es compris dans la liste des chevaliers de la légion-d'honneur que S. M. vient de créer à l'occasion de la naissance du roi de Rome... »

MADAME DE MORVILLE.

Quel plaisir !....

M. DE MORVILLE.

Attends donc..... (Il continue.) « Je suis heureux d'avoir pu contribuer en quelque chose à te rendre service; mais je ne veux de remercîmens que lorsqu'il sera complet. L'Empereur désire avec raison s'entourer d'anciens gentilshommes, et comme on va monter la maison de son auguste fils, j'ai l'espérance de t'y voir occuper un poste brillant. Viens à Paris en toute hâte, et n'oublie pas ce que tu as promis à madame Mère.

« Ton ami,

» De Réon, baron de l'Empire.»

MADAME DE MORVILLE.

Que je t'embrasse!....

M. DE MORVILLE.

Ce cher Réon!... en vérité, j'étais honteux de n'avoir pas la décoration.... un homme comme il faut doit avoir quelque chose à sa boutonnière.... mais ne perdons pas de temps, et fais mettre les chevaux à la voiture.

MADAME DE MORVILLE.

Ah! mon Dieu..., et M. Denis que nous attendons à dîner!

M. DE MORVILLE.

M. Denis!.... que c'est contrariant!... eh bien, je vais partir seul; tu le recevras.

MADAME DE MORVILLE.

Ce sera bien amusant pour moi de me trouver en tête-à-tête avec ce monsieur, qui ne sait que parler politique.

M. DE MORVILLE.

Mettras-tu en balance un petit moment d'ennui avec l'importance des affaires qui nécessitent mon départ? Tu le laisseras dire, et d'ailleurs.... une demi-journée est bientôt passée.

MADAME DE MORVILLE.

On sonne.

M. DE MORVILLE.

C'est sans doute lui. Va donner promptement tes ordres, et viens m'avertir quand on sera prêt.

(Madame de Morville sort.)

(Entre Denis.)

DENIS.

J'arrive de bonne heure, M. Morville; c'est le beau temps qui m'a décidé à partir sitôt de Paris.

M. DE MORVILLE.

Prenez donc un siége, mon cher Denis.....

DENIS.

J'éprouve vraiment un grand plaisir à quitter la capitale dans ce moment : toutes les fêtes à l'occasion de la naissance du roi de Rome me font mal..... Je pense à nos fêtes nationales, et je soupire.

M. DE MORVILLE.

Mais... cela doit être fort brillant.

DENIS.

Quand on a vu la fédération comme nous..... Ah, mon cher ami..... il est bien loin de nous ce temps-là.

M. DE MORVILLE.

Oui, sans doute..... Mais enfin la France occupe la première place aujourd'hui.

DENIS.

Il faut savoir combien de temps cela durera..... Vous pensez bien que Bonaparte ne sera pas toujours victorieux..... Il paraît que ses armées ont essuyé de violens échecs en Espagne.

M. DE MORVILLE.

Il n'est pas question de cela.

DENIS.

Oh!... c'est qu'on ne nous dit pas tout..... Tenez, je suis heureux chez vous, parce que j'y puis parler sans crainte..... Nous avons vu tous deux les belles journées de la révolution; nous avons vu aussi l'héritage de tant de sacrifices englouti par un seul homme, et le retour de l'ancien régime avec ses blasons et ses cachots.....

M. DE MORVILLE.

Mon ami, vous êtes imprudent. Vous ne gardez aucune mesure, et si vos discours étaient

rapportés.... Voulez-vous que je vous dise franchement mon avis, le pouvoir de l'Empereur est bien consolidé, et la naissance d'un fils assure à sa dynastie la couronne de France. Les bons citoyens ne peuvent rester éternellement étrangers aux intérêts de la patrie, et je crois que l'instant est arrivé de se rallier au gouvernement.

DENIS.

Que me dites-vous là ?

M. DE MORVILLE.

La vérité, mon cher; vous savez que je n'ai jamais été républicain..... Nous avons aujourd'hui une monarchie.... tempérée, quoi qu'on en dise... car enfin le corps législatif est toujours là.

DENIS.

C'est une dérision que votre corps législatif... Vous voulez plaisanter apparemment.

M. DE MORVILLE.

Non sans doute..... Mais brisons sur ce sujet... Vous dînerez avec Madame, mon cher Denis; des affaires importantes me privent du plaisir de vous tenir compagnie.

DENIS.

Ce n'est pas avec moi qu'il faut se gêner.

M. DE MORVILLE.

Aussi j'en use sans façon.

(Entre madame de Morville.)

MADAME DE MORVILLE à son mari.

Mon ami, ta voiture est prête. Vous vous portez bien, M. Denis..... Pourquoi donc n'avez-vous pas amené Jules..... Cécile l'attendait pour jouer avec lui.

DENIS.

Il est à sa pension, Madame.....

MADAME DE MORVILLE.

Eh bien, vous savez.....

DENIS.

Oui, Madame, je sais que des affaires appellent M. de Morville à Paris.

MADAME DE MORVILLE.

Quel bonheur..... Ah ça, tu reviendras avec ta croix, n'est-il pas vrai?...

M. DE MORVILLE se levant.

Allons..... Je n'ai pas de temps à perdre.

DENIS.

Comment, votre croix?

MADAME DE MORVILLE.

Il ne vous a pas dit qu'il venait d'être décoré... Oui, Monsieur, chevalier de la légion-d'honneur, et bientôt..... Mais il n'est pas encore temps de vous apprendre le reste.

DENIS.

Ah!..... Eh bien, mon cher Morville... je vous fais mon compliment.

M. DE MORVILLE.

Oh... cela n'en vaut pas la peine..... Je n'avais rien demandé.... Mais vous savez que l'Empereur a senti le besoin de s'entourer de grands noms, et alors il est tout naturel qu'il ait songé à moi..... Passez donc, je vous prie, vous ferez un tour de jardin. (bas à sa femme) Quand cesseras-tu donc de me tutoyer devant le monde?..... On a l'air de sortir d'un comptoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

(Un salon dans une manufacture appartenant à Denis, en province. Premiers jours de janvier 1814.)

M. DE MORVILLE, MADAME DE MORVILLE.

MADAME DE MORVILLE.

Tu es donc bien sûr que M. Denis ne se fâchera pas?

M. DE MORVILLE.

Il en sera au contraire enchanté, te dis-je; lorsqu'un ami possède un établissement considérable dans un pays, ce serait lui faire injure que de descendre, en y arrivant, dans une autre maison que la sienne.

MADAME DE MORVILLE.

D'accord; mais ne se trouvera-t-il pas gêné des embarras que ta mission va causer ici? Tu seras obligé de recevoir à toute minute, et.....

M. DE MORVILLE.

Dans une manufacture où douze cents ouvriers circulent du matin au soir, on est habitué au mouvement, je pense. Sois sans inquiétude : les circonstances sont graves, Denis est patriote, et il ne peut être que flatté de voir son domicile choisi comme centre d'opérations par le commissaire du gouvernement, chargé d'organiser la garde nationale.

MADAME DE MORVILLE.

Tu sais qu'il n'aime pas l'Empereur.

M. DE MORVILLE.

Cette aversion disparaît devant le danger qui menace la France. Denis doit d'ailleurs être influent; il est actif, et ne peut se refuser à me seconder de ses efforts.

MADAME DE MORVILLE.

En vérité, je tremble pour l'avenir : les journaux ne nous apprennent plus rien ; la Champagne est, dit-on, envahie, et l'ennemi marche sur la capitale. Ma pauvre sœur qui habite les environs de Brienne va se trouver sur le passage de cette armée.....

M. DE MORVILLE.

Encore tes craintes!.... Repose-toi donc sur le génie de l'Empereur, et ne t'occupe de rien. J'aurais mieux aimé que tu restasses auprès de

l'Impératrice, si ton intention est de me répéter ici tout ce que tu ne cesses de me dire depuis un mois.

MADAME DE MORVILLE.

N'est-ce pas toi qui as voulu que je vinsse?

M DE MORVILLE.

Sans doute, parce qu'il faut bien que je représente dans cette ville, que j'aie un état de maison, et que tu en fasses les honneurs; mais j'entends que tu n'y donnes pas le mauvais exemple par tes ridicules appréhensions. Il sied vraiment à une dame de la cour de témoigner des doutes sur nos succès! Ton rôle est de faire l'opinion des femmes que tu recevras, afin qu'elles communiquent à leurs maris la confiance dont elles te verront animée.

(Entre un tambour de la garde nationale.)

LE TAMBOUR.

Monsieur, voici une lettre que M. Denis vous envoie.

M. DE MORVILLE, le regardant.

Comment, déjà des uniformes faits!... Qui donc s'est mêlé, sans moi, d'organiser des compagnies?

LE TAMBOUR.

Dam', aussitôt que le décret a paru, M. Denis a convoqué toute la manufacture, et a fait enrôler

les gens établis.... Moi, j'ai été nommé tambour, Monsieur, pour vous servir.

MADAME DE MORVILLE, à son mari.

Ce zèle prouve que tu l'avais bien jugé.

M. DE MORVILLE.

Il eût pu m'attendre.

(Il lit.)

« Je reçois à l'instant, mon cher Morville, le
» billet que vous m'adressez, et je veux, avant
» notre entrevue, vous remercier de m'avoir traité
» sans façon. Ma maison sera toujours la vôtre, et
» j'eusse été piqué de vous voir agir autrement.
» J'ai déjà pris les devants dans la besogne qui vous
» amène : vous trouverez quelques dispositions
» toutes préparées, et je compte sur votre appro-
» bation; car, lorsqu'il s'agit du salut de la patrie
» on ne saurait trop se presser. Je vous présente-
» rai bientôt les habitans que leur dévouement
» à la cause nationale, et leur courage personnel
» recommandent à votre choix, pour former le
» corps d'officiers. J'aime à croire que vous ne me
» jugez pas suspect en cette matière, et que mes
» sentimens, comme Français, vous sont connus.
» Adieu, je n'ai que le temps de vous assurer de
» mon zèle et de ma sincère amitié.

» DENIS.

» *P. S.* Mes hommages à Madame de Morville. »

(Au tambour.) Allez dire à M. Denis que je l'attends.

(Le tambour sort.)

MADAME DE MORVILLE.

Si l'Empereur était partout servi de cette manière, les choses iraient au mieux. Il ne perd pas de temps, M. Denis.

M. DE MORVILLE.

En ai-je perdu, par hasard?... Sa conduite me semble un peu légère, car enfin, c'est moi qui suis chargé de ce travail dont il s'est attribué de son plein pouvoir la première direction. Je sais que son patriotisme seul l'a guidé, mais ce n'est pas ainsi que se font les affaires.... Dès qu'on lâche un peu la bride à ces anciens républicains, il n'y a plus moyen de les retenir.

MADAME DE MORVILLE.

Ne va pas lui faire ce reproche.

M. DE MORVILLE.

C'est fort désagréable!... Sais-je quels sont ces gens qu'il va me présenter? les accueillir sans débats, ce serait jouer le rôle d'un automate, et il ne m'a jamais convenu. A quoi servait-il donc que j'arrivasse en grande hâte, si M. Denis suffisait pour tout régler?

MADAME DE MORVILLE.

Mon Dieu, ne te fâche pas; il ne t'impose rien,

et tu vois d'après l'ardeur dont il fait preuve que c'est un homme à ménager.

M. DE MORVILLE.

Tandis qu'il est en train de distribuer des grades, je parie qu'il se sera fait colonel!... Tu vois dans quelle position cela me place.

MADAME DE MORVILLE.

Un peu de calme.... je crois l'entendre.

(Entre Denis, suivi de plusieurs personnes.)

DENIS.

Eh bonjour, mon cher Morville; permettez que je vous embrasse!... Madame, veuillez agréer mes respects.

M. DE MORVILLE.

Je vous dois avant tout des remercîmens pour...

DENIS.

Ne parlons donc pas de cela!... Je vous présente ces Messieurs, qui, à la nouvelle de votre arrivée, ont tous quitté leurs occupations, et se sont empressés de venir avec moi faire serment entre vos mains de leur dévouement à la patrie. Pères de famille, citoyens respectables, Français généreux, l'invasion étrangère trouvera dans leurs rangs une barrière à son audace, et tous sont prêts à répandre pour l'indépendance de notre territoire jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

TOUS.

Nous le jurons!

M. DE MORVILLE.

Messieurs, l'Empereur n'attendait pas moins de votre patriotisme, et je ne surprendrai point Sa Majesté en lui apprenant que vous avez réalisé toutes ses espérances. Une horde de barbares a profané le sol sacré du grand peuple : la terre de France les dévorera. L'aveuglement insensé de ces hommes, que l'or britannique a poussés sur nos frontières, va recevoir une punition terrible, qui doit apprendre au monde que l'on n'affronte pas impunément le regard de nos aigles. L'étoile de Napoléon le Grand veille sur nous ; suivons-la dans sa marche victorieuse, et réunis autour de l'étendard d'Austerlitz, d'Iéna, de Lutzen, écrasons cette coalition téméraire que nulle leçon ne peut instruire et qui vient chercher dans nos plaines le dernier châtiment que lui réserve le ciel. Vive l'Empereur!

TOUS.

Vive l'Empereur! vive la France!

DENIS.

M. de Morville voit en ce moment, Messieurs, que je ne l'avais point trompé, en préjugeant de votre enthousiasme. Il vous estimera dignes, sans doute, de diriger celui de vos compatriotes, et je

lui remets devant vous cette liste où j'ai cru, en vous y inscrivant, placer sous ses yeux les noms de nos meilleurs citoyens.

M. DE MORVILLE prenant la liste.

Il suffit, mon cher Denis, je n'oublierai pas ce renseignement, pour la nomination des officiers... Mais vous n'y figurez pas, ce me semble.

DENIS.

Mon rang est fixé : je veux être soldat. Chef d'une grande manufacture, je dois à mes ouvriers l'exemple de la discipline qu'ils subiront; le meilleur moyen d'étouffer les murmures, s'il venait à s'en élever parmi eux, est de leur montrer que j'obéis sans me plaindre et que nos devoirs communs ne me coûtent point à remplir. Nous allons vous laisser, mon cher Morville, prendre un peu de repos; je reconduis ces messieurs, et viens vous retrouver tout à l'heure.

(Denis sort, suivi de ceux qu'il avait amenés.)

MADAME DE MORVILLE.

Tu vois, mon ami, qu'il est bien désintéressé.

M. DE MORVILLE.

C'est dans son caractère..... Mais examinons enfin cette liste.

(Il lit.)

« M. Duchesne, maître de forges, ancien sous-

officier de l'armée de Sambre et Meuse; M. Lebon, entrepreneur de bâtimens, ancien lieutenant à l'armée du Nord; MM. Grisel, Justin, Legrand, marchands de draps; M. Pirault, tanneur, Bernard blessé à Valmy..... » Que diable est-ce que ce monde-là? Je ne vois pas un nom.

MADAME DE MORVILLE.

Ce sont, à ce qu'il paraît, d'anciens militaires sur lesquels on peut compter.

M. DE MORVILLE.

Je ne dis pas le contraire; mais il faut quelque famille considérable du pays à la tête de la garde nationale..... Jusqu'à des tanneurs qu'il a fourrés là-dedans!.... Mais en vérité je ne conçois pas cet homme : il en est encore à 92! Il doit y avoir ici des gens comme il faut, de grands propriétaires intéressés au maintien de l'ordre, et c'est eux surtout qu'il s'agit de choisir. Oh!.... M. Denis, cela ne peut pas marcher de cette manière, et je ne vais pas rester long-temps dans votre maison!

(Entre Denis.)

DENIS.

Mon cher Morville, ces Messieurs sont enchantés de vous; je réponds que vous serez bien secondé, et dans aucun département la garde nationale ne sera, je crois, animée d'un aussi bon esprit que dans le nôtre.

M. DE MORVILLE.

Je l'espère comme vous.

DENIS.

Pour moi, je n'épargnerai pas ma peine; s'il dépendait de ma volonté, la France entière se lèverait en masse. Tenez, mon ami, cela me rappelle le manifeste du duc de Brunswick!.... L'enthousiasme qui m'embrasait alors se réveille aujourd'hui dans mon cœur. Vous savez que je n'ai jamais trop aimé Napoléon; mais je ne m'occupe pas maintenant de cette idée..... D'ailleurs son décret me raccommode un peu avec lui.

M. DE MORVILLE.

Vous voyez qu'il se rattache aux institutions nationales.

DENIS.

Oui; il sent enfin que sans elles il n'y a pas de salut pour la France. Prouvons-lui, morbleu, qu'il ne se trompe pas, afin que plus tard il profite de cette grande leçon. Ah ça..... vous avez lu ma liste?

M. DE MORVILLE.

Oui, et je voulais même vous faire quelques observations à ce sujet. Aucune famille... connue dans ce pays n'y figure.

DENIS.

Que dites-vous là?... Tous ces noms sont certes

bien connus depuis long-temps; ils sont connus pour appartenir à de braves, d'honnêtes citoyens dont l'industrie fait notre richesse.

M. DE MORVILLE.

Je le crois; mais ce n'est pas cette seule classe de gens qui jouit de la considération publique. Les premières maisons de la province n'en font pas partie, et.....

DENIS.

Vous voulez parler des nobles!.... Il y en a peu sur lesquels on puisse faire fonds. La plupart vivent dans leurs châteaux, d'où vous ne les dérangerez pas, si vous m'en croyez. N'ont-ils pas combattu contre nous sur le Rhin?

M. DE MORVILLE.

Ces temps-là sont passés.

DENIS.

Hélas, oui; mais les émigrés sont restés les mêmes.

UNE FOULE DE VOIX, en dehors.

Vive l'Empereur!

M. DE MORVILLE.

Quel est ce bruit?

DENIS, à la fenêtre.

Ce sont mes ouvriers précédés d'un drapeau... J'en vois un qui monte : il semble député par eux.

(Entre un ouvrier.)

L'OUVRIER.

Pardon, Monsieur Denis et la compagnie. Je viens de la part de mes camarades, prier Madame qui est envoyée par le Gouvernement.....

DENIS.

Vous voulez dire Monsieur, sans doute.

L'OUVRIER.

Pardon, Monsieur Denis; c'est bien Monsieur qui est envoyé, mais voilà ce que c'est. Nous voulons prier Madame, si c'est un effet de sa complaisance, qu'elle veuille bien attacher la cravate à notre drapeau. Nous venons de voir nos officiers qu'on vient de nommer, et nous voulons passer une revue dimanche.

M. DE MORVILLE.

Comment, vos officiers!... mais il n'y a encore eu aucune nomination.

DENIS.

Ne confirmez-vous pas cette liste?

M. DE MORVILLE.

Mon cher, j'ai des ordres supérieurs que vous ignorez, et qui m'empêchent de la maintenir.

DENIS.

Tant pis, car vous ne la ferez pas meilleure.

L'OUVRIER.

Est-ce que ce n'est pas M. Lebon qui sera notre

capitaine?..... Ce serait dommage, car c'est un homme que nous suivrions dans le feu. Avec lui, voyez-vous, il faudra que les Russes soient de bons garçons pour nous faire reculer d'un pas.

M. DE MORVILLE.

Dites à vos camarades que leurs officiers seront nommés sous peu de jours. Madame se fera un honneur d'attacher alors la cravate à votre drapeau. (L'ouvrier sort.) Mon cher Denis, je vois que ma présence cause un grand dérangement dans votre manufacture; vous permettrez que je me loge ailleurs.

DENIS.

Prenez-y garde: vous allez être entouré de mauvais conseils.... vous nous donnerez d'anciens gentilhommes.

M. DE MORVILLE.

En conscience, n'en faut-il pas quelques-uns?

DENIS.

Mon cher Morville..... vous avez été marquis!

SCÈNE V.

(Le cabinet de M. de Morville , le 19 mars 1815.)

M. DE MORVILLE, RÉON.

M. DE MORVILLE.

Ah te voilà..... Eh bien?

RÉON.

Eh bien, mon ami, il arrive.

M. DE MORVILLE.

Que faire?

RÉON.

Ah..... il faut voir. Je suis fort bien en cour.

M. DE MORVILLE.

Moi je n'étais pas trop bien vu.

RÉON.

L'Empereur nous aimait beaucoup.

M. DE MORVILLE.

Et il va revenir libéral..... J'ai un peu travaillé au Nain jaune.

RÉON.

C'est quelque chose, mais enfin... Entrera-t-il dans Paris?

M. DE MORVILLE.

En peux-tu douter?... La défection est générale.

RÉON.

On ne nous entend pas?

M. DE MORVILLE.

J'ai défendu ma porte.

RÉON

Je sais de bonne part que le Roi quitte Paris cette nuit.

M. DE MORVILLE.

En vérité..... Où va-t-il?

RÉON.

En Belgique : suivrons-nous sa fortune?

M. DE MORVILLE.

S'il doit revenir, cela me blanchirait...

RÉON.

Oui, mais si l'autre reste...

M. DE MORVILLE.

C'est embarrassant.

RÉON.

Écoute: depuis la révolution nous ne nous sommes jamais quittés; l'un de nous a toujours poussé l'autre, et nous continuerons j'espère à

nous servir ainsi : je crois donc que le parti le plus sage serait de nous partager la besogne.

M. DE MORVILLE.

Comment cela ?

RÉON.

Si l'un de nous allait à la rencontre de l'Empereur, pendant que l'autre escorterait le Roi dans sa fuite... Quel que soit le vaisseau qui fasse naufrage, celui qui surnagerait remettrait l'autre à flot : qu'en dis-tu ?

M. DE MORVILLE.

L'idée me paraît excellente ; voyons, qui restera ?

RÉON.

Je crois qu'ayant plus particulièrement connu l'Empereur, ce serait moi qui naturellement...

M. DE MORVILLE.

Mais tu n'es pas marié ; moi j'ai une famille, et c'est très-gênant à emmener dans un pareil voyage.

RÉON.

Bah..... Tu peux la laisser ici, je m'en charge.

M. DE MORVILLE.

Ce n'est pas possible..... Il faut nécessairement que je reste.

RÉON.

Eh bien, rapportons-nous-en au sort..... Voici un livre, la plus belle lettre choisira.

M. DE MORVILLE.

Soit..... Quel est ce volume?... *De Bonaparte et des Bourbons!*... Ah! ah!..... voilà bien notre affaire..... J'ai un C.

RÉON.

Moi un M... Allons, c'est toi qui restes. Je vais faire mes préparatifs de départ... Soigne bien mes intérêts.

M. DE MORVILLE.

Je te recommande aussi les miens.

RÉON en riant.

Adieu, mon ami..... Vive le Roi!

M. DE MORVILLE, avec précaution.

Adieu.... Vive l'Empereur!

SCÈNE VI.

(Le salon de M. de Morville, en 1823.)

JULES, M. DE MORVILLE.

M. DE MORVILLE.

Comme vous voilà fait, mon cher Jules, d'où sortez-vous donc?

JULES.

Oh! Monsieur, les scélérats!.... Ils nous ont chargés, mais ils le payeront cher.

M. DE MORVILLE.

Vous venez de la Chambre?

JULES.

Oui, sans doute, j'étais impatient de connaître le sort de M. Manuel.... Quand je suis arrivé, la place et le pont étaient couverts d'une multitude curieuse, composée d'élémens divers, dans laquelle on remarquait d'un côté des groupes d'étudians, et de l'autre des gardes-du-corps sans uniforme, dont l'attitude menaçante indiquait d'avance les projets. A peine la séance fut-elle terminée, et le fatal arrêt connu, qu'aussitôt...

M. DE MORVILLE.

Manuel est-il renvoyé?

JULES.

Renvoyé.., dites chassé, arraché du sanctuaire des lois. Mille cris d'indignation se firent entendre, et bientôt, le tumulte augmentant, les cannes furent levées, et une bataille s'engagea. La gendarmerie, le sabre au poing, vint pousser ses chevaux au milieu de la foule; tout ce qui ne prit pas la fuite fut renversé ou blessé, et moi-même j'ai eu mon chapeau fendu.... Je ne vous

parle pas des contusions.... mais je sais bien que j'ai les os brisés.... par amour pour la Charte.

M. DE MORVILLE.

C'est une indignité....... mais il est impossible que cela dure ; la jeunesse d'aujourd'hui est animée de trop bons sentimens pour que nous n'espérions pas tout d'elle..... Oui, mes enfans, c'est vous qui régénérerez la France... Vous seuls êtes les vrais libéraux dont notre vieille expérience guidera la jeune audace.

JULES.

Oh! soyez sans inquiétude, nous ne céderons jamais aux efforts du despotisme.

M. DE MORVILLE.

Ce pauvre Manuel !... Il faut que j'annonce cette nouvelle à ma femme.

(Il sonne.)

JULES.

Moi, je cours chez mon père qui doit être sur les épines.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur a sonné?

M. DE MORVILLE.

Adieu, mon cher Jules. (Jules sort.) Cela vous paraît trop long de dire Monsieur le Marquis?... Sachez si Madame est visible.

LE DOMESTIQUE.

Madame la Marquise descend en ce moment; la voici.

(Il sort.)

(Entre Madame de Morville.)

M. DE MORVILLE.

Ma chère amie, Manuel est renvoyé de la Chambre; je viens de le savoir à l'instant par le petit Denis qui a eu la sottise de se faire rosser sur la place Louis XV...

MADAME DE MORVILLE.

Son père sort de chez moi.

M. DE MORVILLE.

Ah ça, voilà une place vacante, il s'agit de me faire nommer.

MADAME DE MORVILLE.

Comment, tu penses à cela?

M. DE MORVILLE.

Eh! mais certainement; ma réputation de libéralisme est, je crois, assez bien établie pour m'offrir des chances de succès; j'ai déjà failli deux fois être nommé, et avec quelques efforts j'atteindrai le but à la troisième.

MADAME DE MORVILLE.

Mon ami, tu sais que je n'aime pas la politique; libéraux et ultras, je vous trouve tous aussi peu amusans les uns que les autres, et dans ce moment

je m'occupe d'une affaire qui intéresse plus directement mon cœur, c'est du mariage de ma fille. M. Denis, comme tu le sais, a fait fortune dans les affaires; il m'a parlé de son fils auquel il donne cent mille écus.....

M. DE MORVILLE.

Allons donc !... il ne faut pas y penser.

MADAME DE MORVILLE.

Pourquoi?... Les deux enfans s'aiment depuis long-temps, M. Denis est ton ancien ami; il est riche, il partage tes opinions.....

M. DE MORVILLE.

Tout cela est très-bien, mais il y a encore d'autres considérations dans un mariage... Ma fille a un nom, et..... je ne veux pas qu'elle s'appelle Madame Denis.

MADAME DE MORVILLE.

Comment, c'est là l'obstacle..... Je ne croyais pas qu'avec tes principes...

M. DE MORVILLE.

Mes principes n'empêchent pas que le monde n'ait ses préjugés, et une femme surtout doit être à l'abri de leurs atteintes... Je vous demande un peu comme j'aurais bonne grâce dans un salon, quand je dirais : Je vous présente ma fille, Madame Denis... Chacun se détournerait pour rire ;

mais je vois Denis qui rentre, et comme je ne veux pas de dispute, je me sauve. Aussi bien, mon temps sera mieux employé à préparer les voies pour ma nomination.

(Il sort.)

LE DOMESTIQUE.

M. Denis et son fils.

MADAME DE MORVILLE.

Faites entrer.

(Entre M. Denis et Jules.)

DENIS.

Je viens de rencontrer Jules, qui sort du champ de bataille..... Ce pauvre garçon!... il a été maltraité, je vous assure.

MADAME DE MORVILLE.

Mais aussi quelle imprudence d'aller se mêler dans des émeutes!

DENIS.

J'aurais bien voulu voir qu'il n'y fût pas allé... C'est mon digne sang qui coule dans ses veines... A son âge, je combattais au 10 août, et c'est son tour maintenant de défendre la liberté... Mais où est donc Morville?

MADAME DE MORVILLE.

Il est sorti, Monsieur.

DENIS.

Lui avez-vous parlé?

MADAME DE MORVILLE.

Hélas, oui.... il refuse.

DENIS.

Quoi, sérieusement!

JULES.

Je perdrais la main de Cécile?

MADAME DE MORVILLE.

M. Denis, je puis vous le dire, à vous..... j'en suis aussi désolée que surprise; mais il veut que son gendre....

DENIS.

Ait un titrre, n'est-ce pas?

MADAME DE MORVILLE.

Justement.

JULES.

Comment, un titre.... lui qui est libéral!

DENIS.

Oui, mais il est gentilhomme, mon ami, et le proverbe a raison:

LA CAQUE SENT TOUJOURS LE HARENG.

LA MISSION.

ON NE PREND PAS LES MOUCHES AVEC DU VINAIGRE.

PERSONNAGES.

LE MAIRE.
M. LEBRUN, son gendre.
MADAME LEBRUN.
FÉLIX, leur fils.
ÉDOUARD, camarade de Félix.
LE DIRECTEUR du théâtre.
JULIEN, chantre de l'église et choriste du théâtre.
LE SUISSE de l'église.
LE BEDEAU.
UN SERGENT de voltigeurs.
UN JUGE D'INSTRUCTION.
UN VALET DE VILLE.

La scène est dans un chef-lieu de sous-préfecture.

LA MISSION.

SCÈNE I.

(Une salle de la Mairie.)

LE MAIRE, M. LEBRUN.

M. LEBRUN.

C'est un fléau, vous dis-je, et l'expression n'est pas trop forte.

LE MAIRE.

Pour Dieu, mon gendre, débitez ces maximes à votre club de libéraux, mais épargnez-les moi; elles sont fort déplacées ici. Je sais que vos amis, lecteurs du *Constitutionnel*, ont des phrases toutes faites pour injurier les Missionnaires : je m'attendais à leurs clameurs et je les ai bravées. La révolution a jeté dans le peuple des racines profondes qui ne sont point coupées encore ; la parole divine peut seule accomplir cet ouvrage.

M. LEBRUN.

On croirait, à vous entendre, qu'il n'y a plus

de clergé !... Cette parole divine dont vous attendez de si puissans effets n'a-t-elle donc pas ici d'organes? Notre curé qui appuie ses saintes prédications par de bonnes œuvres, ne saurait-il suffire à propager la foi, et à entretenir le feu de la charité ?

LE MAIRE.

Les moyens communs sont inhabiles à réparer les maux extraordinaires : nous sommes sur un volcan, et il s'agit de l'éteindre avant d'être anéantis par son éruption.

M. LEBRUN.

Où diable voyez-vous des volcans? Il me semble, à moi, que tout est fort tranquille : les contributions se payent sans bruit, le recrutement s'opère sans murmures, les crimes deviennent plus rares chaque jour, l'ordre règne, en un mot, et s'il doit être troublé vous n'en devrez accuser que vous-même. Croyez-moi, des Missionnaires dans un pays chrétien sont inutiles s'ils ne sont pas nuisibles; autant j'estime ces prêtres courageux que leur ferveur entraîne dans les contrées sauvages pour y porter, au milieu des dangers, la lumière de l'évangile, autant je redoute ces apôtres intolérans qui transforment, parmi les nations civilisées, la chaire de paix en tribune politique.

LE MAIRE.

Mon gendre, vous êtes un fou, pour ne dire rien de plus. Votre conduite aux dernières élections ne me l'avait déjà que trop prouvé. Une fois pour toutes, si vous voulez que nous restions amis, ne me parlez jamais de ces sortes d'affaires. Je pourrais facilement vous confondre, mais vous êtes si têtu que j'aime mieux y renoncer.

M. LEBRUN.

Soit; je dois, avant de finir sur ce chapitre, vous adresser une prière. Vous avez enjoint à Félix de ne plus paraître au spectacle et de se montrer à la mission : ses dix-sept ans devraient être à vos yeux une excuse suffisante de ses goûts, et je vous avoue franchement qu'il m'est pénible de voir mon fils placé entre le respect qu'il doit à vos ordres, et la répugnance qu'il témoigne à leur obéir. Je ne puis les blâmer devant lui, et dans le fond de mon âme je ne les approuve pas.

LE MAIRE.

Vous aurez du moins, je l'espère, quelques égards pour mes fonctions. Ma famille doit le bon exemple, et si vos principes vous empêchent de le donner, vous n'emploierez pas votre autorité de père pour détourner mon petit-fils de ce devoir. Cet enfant est dans la mauvaise voie.....

M. LEBRUN.

C'est-à-dire qu'il suit mes traces?.... Laissez donc faire : s'il s'égare, j'en répondrai.

(Entre le directeur du théâtre.)

LE DIRECTEUR.

Monsieur le Maire, je viens vous faire mes adieux.

LE MAIRE.

Hé quoi, vous nous quittez?

LE DIRECTEUR.

Il le faut bien : depuis huit jours que les Missionnaires sont ici, j'ai beau forcer le spectacle, les loges restent vides. Ils prêchent contre moi, ils excommunient ma troupe, et menacent du même sort les curieux qui viendront nous entendre ; si je faisais des recettes, je me consolerais encore de ce terrible arrêt ; mais les dames de la ville, qui paraissent plus timides, n'osent approcher du théâtre, et se signent en passant sur la place. Décidément je laisse le champ de bataille à ces Messieurs : je voudrais en vain soutenir la concurrence.

M. LEBRUN.

Allons, voilà le commencement. Les soirées vont être charmantes!

LE MAIRE.

Mais, mon cher, vous vous effrayez à tort.

LE DIRECTEUR.

Comment, à tort, monsieur le Maire! J'affiche hier le *Jeune Mari* qu'on n'a pas encore donné; j'annonce une actrice de Paris qui devait paraître avec cent mille écus de diamans; j'ajoute en grosses lettres un nouveau titre à chaque ouvrage, et je ne fais pas deux cents francs, abonnemens suspendus! C'est une ville morte, vous dis-je; il n'y a pas moyen d'y rester.

LE MAIRE.

Écoutez : je ne trouve pas mauvais que le spectacle soit peu fréquenté pendant la mission; intérêt à part, vous êtes assez raisonnable pour le comprendre. Ce n'est qu'un moment de patience.

LE DIRECTEUR.

Vous en parlez bien à l'aise, monsieur le Maire! La patience est la vertu des saints, et puisqu'on me damne par avance, je ne suis pas tenu de la pratiquer.

M. LEBRUN.

Vous avez donc pris un arrangement avec une autre ville?

LE DIRECTEUR.

Oui, Monsieur, pour trois mois; mes décorations partent demain.

LE MAIRE.

Demain!... vous donnerez au moins une repré-

sentation au profit des pauvres, ne me l'avez-vous pas promis?

LE DIRECTEUR.

Fi donc! notre argent leur porterait malheur!.. Ne serait-ce point une aumône profane, qu'ils se reprocheraient un jour d'avoir acceptée?

LE MAIRE.

Vous plaisantez mal à propos.

LE DIRECTEUR.

Si vous voulez que je parle sérieusement, je dirai que les premiers besoins qui me touchent sont ceux de mes comédiens, dont je ne pourrais payer le traitement en prolongeant ici mon séjour. Ne laissant aucune dette, nous sommes entièrement libres, et nous ne reviendrons qu'au moment où votre ville nous offrira les ressources qu'elle nous refuse aujourd'hui. Permettez donc, monsieur le Maire, que je vous présente l'hommage de mes remerciemens, et que je réclame pour l'avenir la continuation de vos bontés.

(Il sort.)

M. LEBRUN.

Les indigens en souffriront.

LE MAIRE.

Est-ce moi qui prie ce directeur de partir?

M. LEBRUN.

Non, mais vous blâmez hautement ceux qui

soutiennent son entreprise en fréquentant la comédie ; vous avez interdit expressément ce plaisir à vos subordonnés ; et vous avez retiré les secours que la ville accordait chaque année au théâtre.

(Entre Madame Lebrun.)

MADAME LEBRUN.

Eh bien, mon père, à quoi songez-vous? L'église est déjà remplie ; M. l'abbé Béquet prêche à deux heures et vous ne partez pas !

LE MAIRE.

Je t'attendais...... (A M. Lebrun.) Vous n'êtes point des nôtres, sans doute?

MADAME LEBRUN.

Bon ! Monsieur est trop philosophe.

M. LEBRUN.

Je ne te fais pas de reproches, ma bonne amie ; tu devrais imiter mon indulgence.

MADAME LEBRUN.

Je te prie en grâce, si tu trouves Félix à la maison, de ne point le retenir ; je lui ai donné l'ordre de venir à la mission, car il en a grand besoin. Ce ne sera pas trop, d'ailleurs, de trois personnes de la famille pour prier Dieu de t'éclairer. Puissent du moins nos vœux être exaucés là haut, et obtenir du ciel le pardon de tes erreurs !

M. LEBRUN.

Amen !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Une sacristie.)

LE SUISSE, JULIEN.

JULIEN, passant son surplis en chantant.

Une robe légère
D'une entière blancheur.....

Dites donc, papa Suisse, étiez-vous au spectacle hier?

LE SUISSE, passant sa bandoulière.

Non, j'ai donné votre billet à ma femme, parce que, voyez-vous, dans ce temps-ci cela pourrait me compromettre.

JULIEN.

Qui diable irait songer à vous?

LE SUISSE.

Monsieur Julien, on songe à tout le monde, ici. Monsieur le curé ne vous a jamais fait d'observations parce qu'il ne trouverait pas un meilleur maître de chant pour les enfans de chœur; mais on se procure un Suisse quand on veut.

JULIEN.

Bah !.... Monsieur le curé est un brave et digne homme, qui ne s'occupe point de ces vétilles-là.

Combien de fois, quand j'arrivais trop tard, lui ai-je dit que je venais de la répétition !

LE SUISSE.

Oui, et au théâtre vous dites que vous avez été retardé par l'office. C'est commode.

JULIEN.

Il paraît que nous en avons un d'une aune, aujourd'hui. Ce qui m'amuse, au moins, c'est qu'avec les missionnaires on chante en français et sur des airs connus; c'est plus gai.

LE SUISSE.

Malgré cela, la moitié de votre monde ne sait pas encore un mot.

JULIEN.

Je suis là, soyez tranquille... Ah ça, nous avons l'air du chœur de *Robin des bois :*

Chrétien diligent.....

l'air de *Gabrielle*... Allons, tout est mêlé avec les parties de complies d'hier !

(Entre le Bedeau.)

LE BEDEAU.

Monsieur Julien, j'aurais une communication secrète à vous faire.

LE SUISSE.

Messieurs, ne vous gênez pas.

(Il sort.)

JULIEN.

Qu'est-ce donc, mon ancien?... Vous êtes toujours l'homme aux mystères.

LE BEDEAU.

Monsieur Julien, vous savez que je vous aime, quoique vous me plaisantiez souvent. Cela m'est égal parce que vous êtes un bon enfant, et que vous savez offrir un litre dans l'occasion.

JULIEN.

Après l'office, si vous voulez, mon vieux.

LE BEDEAU.

Ce n'est pas de refus; mais il s'agit d'autre chose de plus conséquent. J'ai de l'expérience, voyez-vous, et ce que j'entends ne tombe pas, comme on dit, dans l'oreille d'un sourd. Or donc, j'étais tout à l'heure chez monsieur le curé; deux pères causaient avec lui, et vous jugez si je me suis pressé de sortir lorsque j'ai entendu prononcer votre nom! J'étais en train de plier des aubes : j'en ai vite chiffonné deux ou trois pour avoir encore quelque chose à faire. Là-dessus, un des pères a dit que c'était un scandale, et qu'un homme qui chantait au théâtre ne pouvait chanter à l'église.

JULIEN.

Il a tort : c'est plutôt ceux qui chantent à l'église, qui ne pourraient guère chanter au théâtre. Enfin ?

LE BEDEAU.

Enfin, quoique monsieur le curé ait fait de vous le plus grand éloge, il a été conclu que vous seriez remercié pour l'édification de la paroisse. On ne vous en dira rien jusqu'à ce qu'on vous ait trouvé un remplaçant; ainsi n'allez pas me trahir!

JULIEN.

Comment, morbleu, ils s'imaginent que je vais leur brailler aujourd'hui l'office, quand je suis à la veille de recevoir mon congé!... Ah bien! je suis curieux de voir comme ils vont s'en tirer!

LE BEDEAU.

Que faites-vous donc?

JULIEN, ôtant son surplis.

Je leur sauve un scandale.

(Entre le Suisse.)

LE SUISSE.

Monsieur Julien, l'office va commencer.

JULIEN.

Eh bien, qu'il s'achève.

LE SUISSE.

Comment! vous vous déshabillez?... On vous attend au pupitre.

JULIEN, mettant sa redingotte.

Ah! ils croient que je vais être embarrassé!... Ils ne savent donc pas que j'ai une basse-taille de douze cents francs, n'importe où?

LE SUISSE.

Monsieur le curé s'impatiente.

JULIEN.

Et que j'ai appris l'emploi... Qu'on m'a déjà fait des offres pour Bordeaux et pour Lyon, et qu'à Paris même, à l'Opéra, je puis être chef d'attaque lorsque je le voudrai?

LE BEDEAU.

Je ne vous dis pas le contraire, mais...

LE SUISSE.

Entendez-vous la sonnette!

JULIEN, prenant son chapeau.

S'ils pensent que l'on tient beaucoup, quand on a de la voix, à la casser sous l'accompagnement d'un serpent, ils se trompent... Allons, bien le bonjour, mes amis.

LE BEDEAU.

Songez donc que vos enfans de chœur ne savent pas leurs parties.

JULIEN.

Eh bien, soufflez-les.

Adieu Marton, adieu Lisette...

(Il sort.

LE SUISSE.

Il est donc fou!

LE BEDEAU.

Entre nous, mon cher, il a raison... On voulait le mettre à la porte.

LE SUISSE.

Je m'en doutais! Depuis que ces messieurs sont arrivés, chacun tremble pour sa place. Comment s'y prendra-t-on sans lui?

LE BEDEAU.

Ma foi... on dira une messe basse, et ce sera plus vite fait.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(La chambre à coucher de Madame Lebrun.)

M. LEBRUN, MADAME LEBRUN.

M. LEBRUN.

Que signifie tout ce dérangement?... Vous est-il arrivé quelqu'un de Paris?

MADAME LEBRUN.

Personne.

M. LEBRUN.

Pour qui donc cette chambre nouvelle que l'on dispose dans mon cabinet?

MADAME LEBRUN.

C'est pour toi.

M. LEBRUN.

Pour moi!... Tu vas m'expliquer sans doute...

MADAME LEBRUN.

Oh! je vois bien que ton intention est de me chercher querelle; mais je te préviens que j'ai pris mon parti, et que tes reproches seront inutiles.

M. LEBRUN.

Si c'est quereller, que demander le motif qui t'engage à m'exiler de ma chambre, à la bonne heure; cependant cette lubie me paraît si étrange, que j'en veux connaître la cause... Tiens, ma bonne amie, depuis quelques jours ton humeur devient fort difficile; tu sais que la mienne est des plus pacifiques, mais tu aurais tort de t'y fier. Je hais les disputes de ménage : en voilà déjà plusieurs qui troublent le nôtre...

MADAME LEBRUN.

Je vous conseille de m'en accuser!... Vous trouvez mauvais que j'aille à la mission, et c'est de là que naissent vos tracasseries continuelles.

M. LEBRUN.

Eh bon Dieu! qui songe à te contredire sur ce point? va, si tu le veux, à toutes les missions du

monde, je ne t'en empêche pas; mais qu'au moins je vive tranquille, que j'entende autre chose, à ma table, que le récit des sermons de la matinée! Nous ne pensons pas de même à cet égard : je respecte ton ardeur pieuse, respecte aussi mon indifférence. Tu as brusquement renoncé au monde, au plaisir, aux soins de ta maison... passe encore; mais ton zèle s'étend trop loin lorsqu'il arrive jusqu'à moi. Chaque jour voit éclore un nouveau caprice; mon salon se bigarre d'agnus, de chapelets et d'images; mes amis n'entrent plus dans ma salle à manger; je suis réduit à un jeûne de pénitent, et pour couronner l'œuvre tu me relègues dans une chambre à part!.. Tout cela ne saurait me plaire, et je t'avoue franchement que je commence à me fâcher.

MADAME LEBRUN.

C'est ce dont je me soucie très-peu. Je saurai subir avec patience les épreuves qui me viendront d'en haut.

M. LEBRUN.

Mais encore un coup, ma chère amie, écoute le langage de la raison !

MADAME LEBRUN.

Je m'en garderai bien!... c'est en son nom qu'on insulte, comme on l'a fait aujourd'hui, ce qu'il y a de plus vénérable.

M. LEBRUN.

La raison que j'invoque n'a point pour but de t'arracher aux pratiques religieuses que tu observes : je veux seulement ramener ton esprit à de plus douces habitudes. Depuis dix-huit ans nous vivons ensemble dans la paix et l'union ; te plaire, te rendre heureuse fut constamment mon unique étude, et tu ne m'avais pas habitué aux regrets. Femme aimable, mère attentive, ton cœur répondait à tous les vœux du mien, et les époux enviaient notre bonheur. Une semaine a détruit cet heureux accord. Quelques plaisanteries auxquelles j'ai mis un terme dès qu'elles ont paru te choquer, sont devenues la source de cette aigreur qui dépare aujourd'hui ton caractère. Est-ce une faute inexcusable que d'avoir sacrifié devant toi la bigotterie à la vraie piété? Celle-ci, t'ai-je dit, est le plus bel ornement d'une femme vertueuse....

MADAME LEBRUN.

Allez-vous recommencer?

M. LEBRUN.

On dirait vraiment que je blasphème!

MADAME LEBRUN.

Vous connaissez mes sentimens : ils sont inébranlables, et mon esprit, encore tout pénétré du sermon que je viens d'entendre, n'est nullement disposé à l'oublier pour vos déclamations philoso-

phiques. Dispensez-moi donc d'y prêter l'oreille, ou j'abandonne la place.

M. LEBRUN.

Ce sermon dit apparemment que je dois coucher dans mon cabinet?

MADAME LEBRUN.

Vous me reprochez peut-être d'avoir choisi pour moi la chambre?

M. LEBRUN.

Eh non sans doute; mais nous pouvons y rester tous deux.

MADAME LEBRUN.

C'est à quoi vous ne me ferez pas consentir.

M. LEBRUN.

Ah ça, ma femme, tu deviens folle... Comment, c'est après dix-huit ans de ménage que tu t'imagines de faire lit à part!...

MADAME LEBRUN.

Quand la mission sera terminée, vous reviendrez, si cela vous plaît; mais, pendant ce saint temps, n'attendez de moi aucune obéissance sur ce chapitre.

M. LEBRUN.

Et tu ne vois pas combien tu es ridicule?

MADAME LEBRUN.

Je dois l'être à vos yeux...

M. LEBRUN.

En vérité, cela passe les bornes! Bientôt tu me chasseras de la maison... Ah! un instant; je suis le maître chez moi, et puisque tu sembles l'oublier, je t'en ferai souvenir. D'abord, mon cabinet va tout de suite être remis dans l'état où il était.

MADAME LEBRUN.

C'est ce qu'il faudra voir.

M. LEBRUN.

Ta curiosité sera promptement satisfaite. (Il sonne.)

(Entre un domestique.)

Joseph, vous allez défaire à l'instant la chambre qu'on arrange dans mon cabinet.

MADAME LEBRUN.

Je vous ordonne de n'y pas entrer.

M. LEBRUN.

Si vous n'obéissez, je vous chasse. Sortez.

(Le domestique sort.)

MADAME LEBRUN.

Quelle insupportable tyrannie!

(Entre le Maire.)

LE MAIRE, s'essuyant le front.

Ce misérable Julien, qui fait manquer la grand' messe!... J'avais bien raison de le signaler à ces messieurs... Et ces perturbateurs qui ont osé tirer des pois fulminans!... ils s'en repentiront, je

le jure. Ah Julie! quel saint homme que cet abbé Béquet!... Mon gendre, j'aurais voulu que vous entendissiez son sermon.

M. LEBRUN.

J'aurais voulu, moi, que votre fille ne l'entendît pas.

LE MAIRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

M. LEBRUN.

Parce qu'il vient d'achever de lui tourner la tête, et que ma patience est à bout.

MADAME LEBRUN.

Mon père, il me traite en esclave.

LE MAIRE.

Mon gendre...

M. LEBRUN.

Eh Monsieur! vous savez si je suis un mari gênant. Quel ménage était meilleur que le nôtre? Quand avez-vous vu ma femme se plaindre de son sort? L'ai-je empêchée de suivre ses penchans? Ai-je révoqué les ordres qu'elle a donnés à mon fils?... Non, j'ai voulu la paix, et je ne puis l'obtenir. Enfin, croiriez-vous jusqu'où vont ses caprices?... Madame, sans me parler, sans me prévenir, me fait dresser un lit dans une chambre voisine!

LE MAIRE.

Et c'est là le motif de votre colère?

MADAME LEBRUN.

Mon père jugera qui a tort.

LE MAIRE.

Ce n'est pas toi, certainement. Je ne puis trouver mauvais que, pendant ce temps de pénitence, une femme éloigne toutes les idées qui ne lui rappellent pas Dieu.

M. LEBRUN.

Vivons-nous en concubinage?...

MADAME LEBRUN.

Je ne veux pas être scandalisée.

LE MAIRE.

Et tu fais bien.

M. LEBRUN.

Oh! vous me forceriez à dire des impertinences... Ainsi, c'est moi qui ai tort.

LE MAIRE.

Oui, sans doute.

M. LEBRUN.

Et vous approuvez pleinement votre fille.

LE MAIRE.

Tout-à-fait.

M. LEBRUN.

Eh bien donc, Monsieur, vous la reprendrez. Puisqu'elle se trouve malheureuse si je ne tolère ses bizarres caprices, elle ira chercher le bonheur chez vous.

MADAME LEBRUN.

C'est tout ce que je désire.

LE MAIRE.

Une rupture !... songez-vous à l'éclat...?

M. LEBRUN.

J'en souffrirai plus qu'elle... mais on m'y contraint : j'y suis résolu.

(Entre un Valet de ville.)

LE VALET DE VILLE (au Maire).

Monsieur le Maire, j'accours vous annoncer que les jeunes gens arrêtés dans le tumulte vont être conduits devant M. le Juge d'instruction...

LE MAIRE.

C'est très-bien fait : pas de grâce à ces drôles-là !

LE VALET DE VILLE.

Mais..... M. Félix est du nombre.

M. LEBRUN ET MADAME LEBRUN.

Mon fils !

LE MAIRE.

Voilà qui est fort !

M. LEBRUN, furieux.

Félicitez-vous, maintenant !... Il ne voulait pas aller à cette mission , et vous voyez le bel effet de vos ordres.

MADAME LEBRUN.

Mon père, courez le délivrer !

M. LEBRUN.

J'y vais moi-même... Mon fils en prison!... Oui, pleurez, Madame, cette fois vous en avez le sujet.

(Il sort avec le Maire.)

MADAME LEBRUN, les suivant.

Au nom du ciel, ramenez-le-moi bientôt!

SCÈNE IV.

(Le cabinet du Juge d'instruction.)

FÉLIX, ÉDOUARD, UN SERGENT, SOLDATS.

ÉDOUARD.

Voilà bien du bruit pour peu de chose.

FÉLIX.

Bah!.. M. le Juge d'instruction nous relâchera. (au Sergent) Dites donc, camarade, ce métier-là vous amuse-t-il?

LE SERGENT.

Je fais ce que ma consigne m'ordonne.

EDOUARD.

Je suis bien sûr qu'au fond vous êtes fâché de nous avoir arrêtés.

LE SERGENT.

Je suis fâché d'être à jeûn, et voilà tout.

FÉLIX.

Comment, à jeûn! il est six heures du soir.

LE SERGENT.

Cela n'empêche pas que nous n'avons rien mangé depuis ce matin.

ÉDOUARD.

Il fallait donc nous dire cela au corps-de-garde; il était facile de faire venir quelque chose, et nous eussions trinqué avec vous.

LE SERGENT.

Vous êtes bien bon, Monsieur. Tenez, cela me rappelle l'Espagne. Ah! dans ce pays-là les moines n'étaient pas à la noce!... sous le maréchal Suchet, à Valence, ils ne nous auraient pas fait tenir ainsi dix heures sur pied.

FÉLIX.

Et vous n'auriez pas pris au collet ceux qui eussent tiré des pois fulminans sur leur passage.

LE SERGENT.

On leur tirait autre chose, dans ce temps-là... Je me souviens qu'à Alicante nous en avons pris quatre dans un couvent; ils avaient fait des meurtrières, et comme nous approchions...

(Entre le Juge d'instruction.)

LE JUGE.

Sergent, où avez-vous arrêté ces Messieurs?

LE SERGENT.

Devant l'église, Monsieur le Juge.

LE JUGE.

Quels désordres y ont-ils commis?

LE SERGENT.

Monsieur le Juge, ils étaient devant l'église, et je les ai arrêtés.

LE JUGE.

Je le sais; mais que faisaient-ils alors?

LE SERGENT.

Ils faisaient..... ils étaient devant l'église.

ÉDOUARD.

Monsieur, nous regardions...

LE JUGE.

Ce n'est pas vous que j'interroge. (Au Sergent) Avez-vous remarqué s'ils troublaient la tranquillité publique?

LE SERGENT.

Je n'en sais rien, Monsieur le Juge.

LE JUGE.

Pourquoi les avez-vous arrêtés?

LE SERGENT.

Parce qu'ils se sont trouvés là quand le commissaire de police nous a fait venir; ils étaient devant l'église...

LE JUGE.

Vos noms, Messieurs.

ÉDOUARD.

Édouard Bouret.

FÉLIX.

Félix Lebrun.

LE JUGE.

Comment, Messieurs, deux jeunes gens appartenant à des familles honnêtes, peuvent-ils se compromettre dans de pareilles affaires? (à Félix) Vous surtout, Monsieur, petit-fils du Maire, comment n'avez-vous pas songé aux conséquences d'une semblable conduite?

FÉLIX.

Monsieur, je vous proteste que je suis innocent. Je me rendais à la mission d'après les ordres de mon grand-père et de ma mère: mes camarades se sont moqués de moi et m'ont empêché d'entrer à l'église; mais je n'ai commis aucun délit.

LE JUGE.

Je sais, Messieurs, que des malveillans ont prémédité cette scène scandaleuse. Le départ du directeur de spectacle a été, dans les cafés voisins, le prétexte de complots illicites. On a tiré des pois fulminans, on a proféré des injures; l'autorité qui veillait a dû remarquer les coupables, et si vous avez été pris, c'est que vous étiez de ce nombre.

ÉDOUARD.

Monsieur le juge, quoi qu'il doive m'arriver, je

ne veux chercher aucun détour : il est vrai que j'ai ri, mais je n'ai pas fait autre chose. J'ai ri, parce que tout cela me semblait ridicule, et si vous voulez en savoir la raison, je vous demanderai la promesse de ne pas m'interrompre.

LE JUGE.

Parlez, Monsieur.

ÉDOUARD.

Quelle que soit la gravité de votre tribunal, il faut bien, pour ma défense, que je me permette d'y chanter. Or, le moyen de ne pas rire en entendant nos jeunes personnes chanter ce qui suit :

Air : *Dans un verger Colinette* (1).

J'ai péché dès mon enfance,
J'ai chassé Dieu de mon cœur;
J'ai perdu mon innocence...
Quelle perte! ah! quel malheur!

Oh! qui mettra dans ma tête
Une fontaine de pleurs,
Sur la perte que j'ai faite,
Sur le plus grand des malheurs!

Innocence inestimable
Que je te connaissais peu,
Quand d'un bien si désirable
La perte m'était un jeu!

(1) Voyez *Nouveau Choix des Cantiques de Saint-Sulpice*, publié à Nancy, chez Hœner, imprimeur, édition de 1826, page 252.

LE JUGE.

Messieurs, le culte doit être honoré sous quelque forme qu'il se présente. Les bons citoyens, trouvassent-ils même de l'exagération dans les pratiques, respectent la source d'où elles dérivent, et donnent l'exemple du silence quand ils ne peuvent donner celui de l'approbation.

ÉDOUARD.

Monsieur le juge, vous avez eu dix-huit ans, et vous conviendrez qu'à cet âge il est dur de se trouver privé de spectacle, parce qu'il convient à des missionnaires d'anathématiser le théâtre. Le Roi ne fait-il pas jouer la comédie dans son palais?

FÉLIX.

Et ne nous la fait-on pas regretter en nous Chantant la ronde de *la Dame Blanche?*

Prenez garde (1), *(bis)*
La bonne Vierge vous regarde;
Prenez garde, *(bis)*
La bonne Vierge vous entend.

LE JUGE au Sergent.

Avez-vous vu ces messieurs insulter les missionnaires?

(1) Chanté à Saint-Patrice de Rouen, pendant la mission de 1826.

LE SERGENT.

Monsieur le juge, ils étaient devant l'église...

(Entre M. Lebrun.)

M. LEBRUN.

Monsieur, j'apprends que mon fils est arrêté et traduit devant vous. Quels que soient ses torts, j'espère que son âge lui servira d'excuse.

FÉLIX.

Mon père, je ne suis pas coupable; maman a voulu que j'allasse à la mission, et mon grand-père me l'a positivement ordonné; mes camarades m'ont retenu, et le malheur m'a poussé au milieu de la garde.

LE JUGE.

Appartenant à la famille de M. le Maire, vous auriez dû, Monsieur, vous trouver ailleurs que dans les rassemblemens. Au reste, monsieur votre père est un citoyen trop recommandable pour que je refuse sa caution; vous pouvez donc, jusqu'à nouvel ordre, vous retirer avec lui.

(Entre le Maire.)

LE MAIRE.

Monsieur le juge, au nom du ciel!... Comment, Félix! toi ici!

FÉLIX.

Je vous assure, mon grand-papa....

LE MAIRE.

Il n'en est pas capable !... Il faut sévir à coup sûr contre les gens qui troublent l'ordre, mais je connais mon petit-fils.... Polisson !

LE JUGE.

Je le remets entre les mains de son père, en attendant que les faits soient mieux constatés.

ÉDOUARD.

Nous vous avons tout dit, Monsieur.

LE MAIRE.

J'ai bien entendu les détonations, mais je suis sûr que Félix n'y a point participé. D'ailleurs, on doit aux missionnaires tout le respect.... Mais mon petit-fils n'a pu se mêler aux groupes séditieux dont il faut faire justice.

M. LEBRUN.

Si vous ne l'aviez pas forcé de s'y rendre....

(Entre un Valet de ville.)

LE VALET DE VILLE.

Monsieur le Maire, voici une lettre qu'on vous envoie.

LE MAIRE, lisant.

« Les désordres qui nous ont accueillis dans vo-
» tre ville nous forcent à la quitter. Nous atten-
» dions mieux d'une population confiée à vos soins ;
» et comme la parole de Dieu ne doit pas être ex-

» posée à la risée des hommes, nous croyons de-
» voir la porter à des fidèles plus dignes de l'en-
» tendre. *Panis angelorum non mittendus canibus...*
» Le ministre des affaires ecclésiastiques décidera
» si nous avons eu tort.

» Agréez, etc.

» L'abbé BÉQUET. »

Allons, ce n'était pas assez de voir la grand'-messe manquée, les pauvres privés d'une représentation, l'ordre troublé, ma maison divisée, mon petit-fils arrêté;.... il faut encore que je me voie menacé d'une destitution!

M. LEBRUN.

Que vous avais-je prédit? Vous avez contraint Félix d'entendre la mission, vous avez soutenu la querelle de ma femme au lieu de chercher à m'apaiser en sa faveur, vous avez voulu déployer un faste militaire, et rendre bon gré mal gré vos administrés enthousiastes. Le désordre a régné partout; la douceur et la tolérance vous eussent évité ces malheurs si vous aviez pensé au proverbe :

ON NE PREND PAS LES MOUCHES AVEC DU VINAIGRE.

TABLE.

